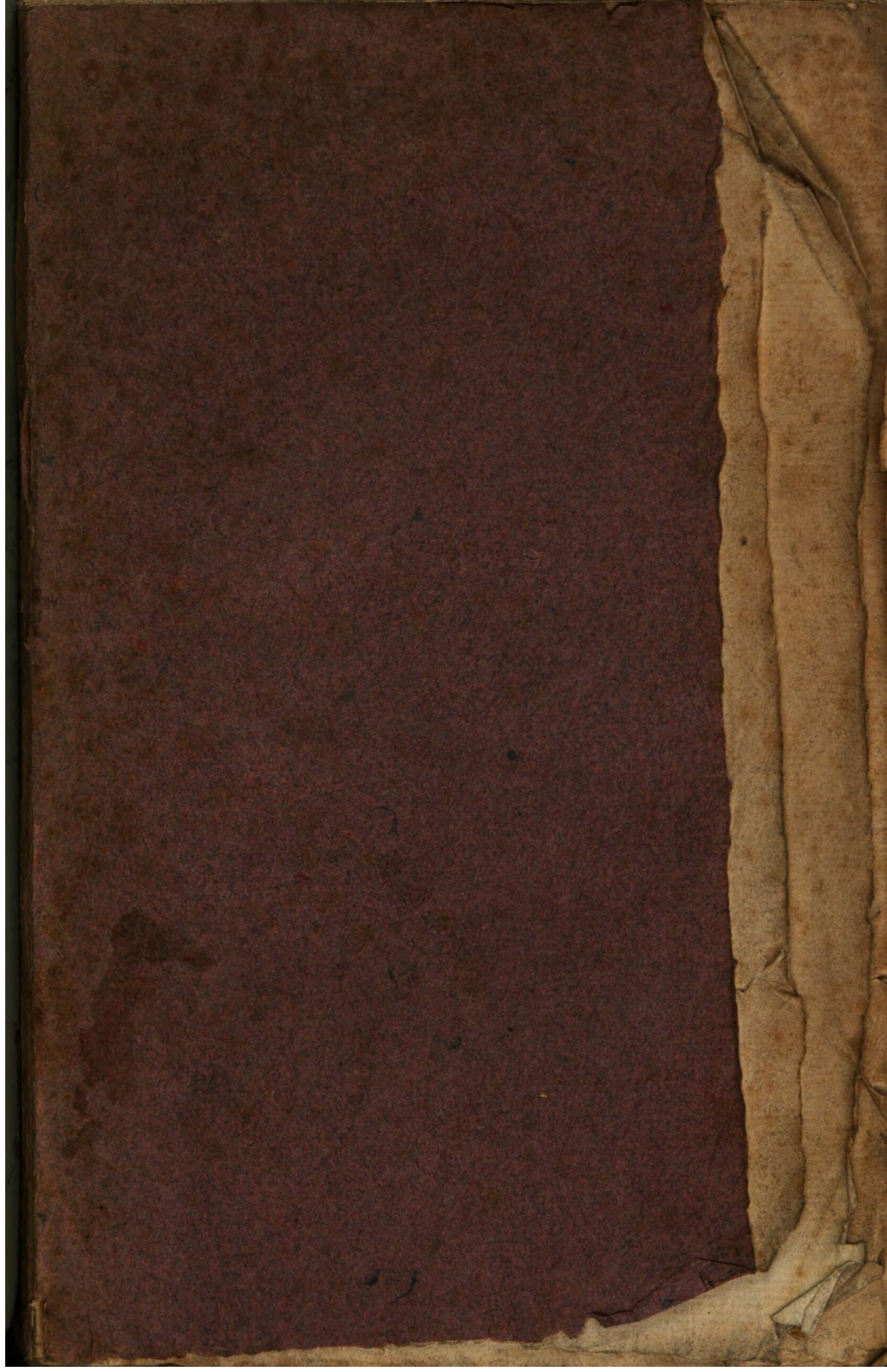




Brioz. 968.

J'ai aussi profité de son vol; elle m'a vendu cent soixante médailles d'or qu'elle a finement attrapées au roi de Sicile. Mais je n'ai eu que la moitié des médailles d'or. Elle avoit aussi des caisses pleines de médailles d'argent qui ont été toutes vendues en Angleterre.

J'ai ouï dire que ces deux amans (*le roi de Sicile et madame de Vêru*) se querelloient des journées entières.

Madame de Vêru a quarante-huit ans.

Le roi de Sicile commence toujours ses amours avec ses maîtresses par des disputes et cette bonne reine peut l'aimer si constamment. Cependant depuis qu'il est dévot, il vit mieux avec elle.

J'ai ouï dire que ces deux amans (*le roi de Sicile et madame de Vêru*) se querelloient des journées entières.

Le roi de Sicile commence toujours ses amours avec ses maîtresses par des disputes et cette bonne reine peut l'aimer si constamment. Cependant depuis qu'il est dévot, il vit mieux avec elle.

(*Cette reine étoit la fille de madame.*)

la dévotion lui a fait quitter ses maîtresses. patience. Le roi vit mieux avec elle depuis que femme très-vertueuse, et douée d'une grande Il est certain que la reine de Sicile est une

Victor-Année, roi de Sicile.

VIE
DE SAMUEL RICHARDSON,
AVEC L'EXAMEN CRITIQUE
DE SES OUVRAGES,
ET DES ÉVÉNEMENS QUI ONT INFLUÉ SUR SON GÉNIE :
PAR MADAME BARBAUT;

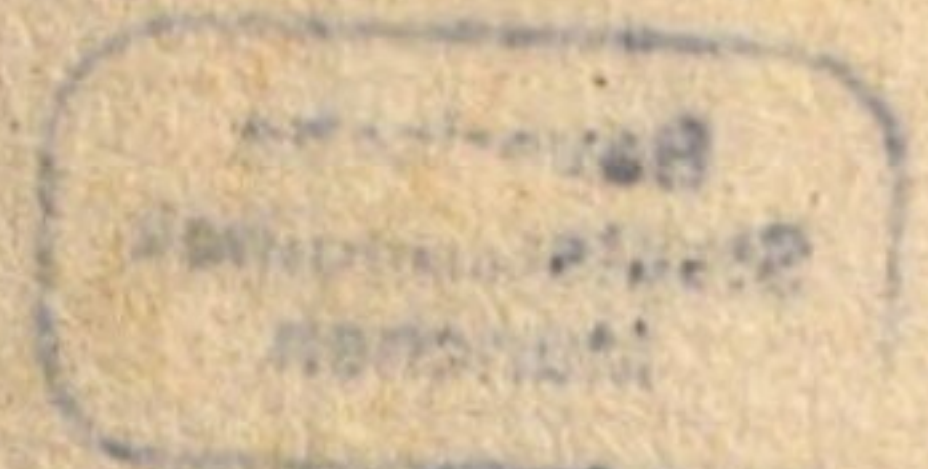
Traduit de l'Anglais par J. J. LEULIETTE,
Ancien professeur de belles-lettres à l'École centrale de Seine et Oise,
professeur à l'Athénée de Paris :

SUIVI d'un Essai sur le caractère des romanciers des
différens siècles, et de quelques autres morceaux
de littérature, par le traducteur.

~~~~~

PARIS,  
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,  
RUE DU PONT-DE-LODI, n.º 3.

1808.





VII

DR SAMUEL RICHARDSON

WITH TEXTS BY CRISTIAN

THESE OF RICHARDSON

THESE OF RICHARDSON

PAR MADAME DABRAT

PAR MADAME DABRAT

PAR MADAME DABRAT

PAR MADAME DABRAT

PAR MADAME DABRAT

PAR MADAME DABRAT

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München



---

## PRÉFACE

### DU TRADUCTEUR.

---

**L**A vie d'un homme célèbre offre un grand intérêt, lorsqu'elle apprend des faits ignorés, qu'elle reporte la pensée sur les événemens qui ont influé sur le développement de son génie. Richardson entre dans le petit nombre d'êtres qui forment une classe à part. Son génie est l'ouvrage de la nature : mais s'il ne dut rien à l'éducation, il dut beaucoup aux circonstances dont il fut entouré.

\*



Ses ouvrages m'avaient frappé dès ma première jeunesse; je les relus dans un âge plus avancé, et j'y trouvai une morale, une élévation de sentiment, une piété affectueuse qui ne pouvaient me captiver au sortir de l'enfance. Dès que j'appris qu'il venait de paraître un ouvrage sur ce célèbre écrivain, je n'épargnai aucun soin pour me le procurer. Je me serais fait un scrupule de ne point communiquer aux nombreux admirateurs de ce romancier, le plaisir que m'a fait l'histoire de sa vie; l'examen critique de ses productions, et le détail



aussi piquant qu'ignoré des causes  
qui en ont déterminé le caractère.  
Miss Barbaut, qui a si bien peint  
l'auteur de Grandisson et de Pa-  
méla, est connue en Angleterre  
par des ouvrages très-estimés. Les  
jugemens qu'elle porte sur les ro-  
manciers les plus illustres, m'ont  
entraîné dans une dissertation que  
l'on me pardonnera, si j'ai rempli  
le but que je me suis proposé : ce-  
lui de rendre justice à des hommes  
célèbres, et de leur témoigner ma  
reconnaissance pour le plaisir que  
m'a procuré leur lecture. J'ai cru  
devoir joindre à cette Préface  
l'opinion que j'ai émise dans



iv PRÉFACE DU TRADUCTEUR:

un Cours de littérature qui n'est point encore publié, sur Richardson et sur son célèbre antagoniste Fielding, long - temps avant que l'ouvrage de miss Barbaut parut. J'ai été ravi de me rencontrer d'opinion sur des écrivains dont elle avait fait l'étude la plus profonde.



---

# CARACTÈRE

DE RICHARDSON ET DE FIELDING.

---

Le genre romanesque compose une partie de la gloire littéraire des Anglais au dix-huitième siècle. Richardson est une espèce d'Homère, par le rang qu'il occupe ; il n'imita point, il créa, il inventa, et malheur au téméraire qui entreprendrait de l'imiter ; s'il exagère le vice, ses tableaux ont une telle force, que l'on s'indigne, et que l'on frémit ; s'il peint la vertu avec une perfection idéale, l'on admire ses héros, et ils deviennent l'objet d'une heureuse émulation : sa Paméla obtint un but philosophique, qui n'était peut-être point dans la pensée de l'auteur. L'orgueil des titres cède au saint empire de la



vertu ; et le grand seigneur qui sacrifie le préjugé, trouve sa récompense par l'innocence qu'il recouvre , et par le bonheur d'estimer un sexe qu'il cherchait à flétrir. L'auteur embellit son héroïne par la dignité dont elle décore son nouvel état, et par les hommages qu'elle arrache à ceux qui se ménageaient des jouissances dans son abaissement. Ce roman est le seul où l'honnête indigence commande la vénération ; et le rôle du bon Andrews a une telle vérité d'expression , que l'on peut croire que le romancier en avait trouvé l'estimable original. Ce ne sont point les premiers personnages qui intéressent dans Grandisson , mais les caractères épisodiques qu'il a su joindre à l'action ; c'est la folie de Clémentine ; c'est la superstition présentée avec ses plus



terribles effets ; c'est le combat entre l'empire de la bigoterie, sur un esprit étroit, et de l'amour, sur un cœur ardent ; c'est cette Emilie si innocente, si ingénue, si touchante dans l'aveu d'un sentiment qu'elle ne soupçonne ni dangereux, ni répréhensible.

Clarisse est le chef-d'œuvre de Richardson, et restera celui du genre romanesque. Peut-il exister un être tel que Lovelace ? que ne nous est-il possible de répondre négativement ? Nous ne cherchons point à justifier Richardson, en donnant à son ouvrage la triste authenticité de l'histoire ; le génie de l'écrivain doit seulement nous occuper.

Rien de plus simple que la fable, rien de plus étonnant que l'exécution. Une



jeune fille que l'on veut unir à un homme qu'elle déteste, cherche un protecteur dans celui qu'elle aime : il a toutes les qualités de l'esprit , mais les vices du cœur les dégradent ; il élude un mariage qui sauvait l'honneur de Clarisse , excusait sa fuite de la maison paternelle , et tend à son innocence les pièges les plus horribles , l'entoure des odieux ministres et des déplorables victimes de la corruption : ne pouvant vaincre sa vertu , il obtient sur sa personne un horrible triomphe ! La honte , la douleur , tranchent l'existence de la victime ; les idées religieuses et l'heureuse éternité s'ouvrent devant elle , et transforment en pures délices l'horreur de ces derniers instans.

Cette fable si simple fournit à l'auteur des scènes pathétiques , des ta-



bleaux sans modèles, des mouvemens sublimes; l'exposition est lente, et fatigue le lecteur impatient. C'est un palais superbe, mais où l'on n'arrive qu'après avoir traversé une immense avenue. A mesure que les événemens se développent, l'intérêt s'accroît; les caractères se présentent à l'estime ou à l'exécration : le cœur est attendri ou indigné, saisi d'horreur ou pénétré d'admiration; Lovelace se montre digne de tous les anathèmes de la vertu; Clarisse, de tous ses hommages : aucun ouvrage n'offre des caractères aussi variés et aussi bien soutenus. La famille des Harlowe est un groupe où chaque figure se dessine par des traits marquans. Le père de Clarisse est dur, inflexible; le frère, violent, emporté; la sœur a l'ame abjecte et l'esprit envieux; l'oncle est



l'esclave de l'avarice ; la mère a le cœur bon, mais c'est un être passif, incapable d'une volonté ; miss Howe réunit d'estimables qualités , que quelques défauts obscurcissent sans les éclipser ; Hicman est plutôt son captif que son amant ; mais toutes ses affections se dirigent sur Clarisse ; son caractère s'ennoblit, s'épure, se sanctifie par l'héroïsme de l'amitié ; celle qui en est le digne objet est le chef-d'œuvre de la nature ; c'est l'assemblage des charmes les plus séduisants et des plus respectables vertus. Elle ne se rend coupable que d'une faute, que sa position excuse ; mais de quelle manière elle l'expie ! que de combats , que de tourmens elle entraîne ! de quel héroïsme elle a besoin pour en conjurer les funestes résultats ! L'on a reproché à Richardson les qualités trop



brillantes dont il a décoré Lovelace : l'on devait sentir que s'il en avait fait un libertin vulgaire , il eût dégradé son héroïne : il fallait justifier son choix , le rendre digne de la préférence d'une femme qui ne voit que le beau côté , et qui est trop candide pour soupçonner la perfidie. Quelle conception hardie , que celle de ce phénomène de corruption ! Aucun scrupule ne l'arrête ; les ressources de son esprit répondent à la scélératesse de ses projets ; il a le génie et l'audace d'un chef de parti ; il est environné de disciples soumis , de complices dévoués , d'admirateurs enthousiastes ; son caractère se soutient sans altération ; ses compagnons éprouvent le repentir , le remords ; et Lovelace meurt dans l'impénitence finale : mais le but moral est rempli ; le crime a son



salaire , et la cendre de Clarisse trouve un vengeur.

Ce roman est rempli de scènes qu'il n'appartenait qu'à Richardson de tracer, qui eussent effrayé un génie plus timide , qui eussent rebuté sous des pinceaux moins vigoureux. Quelle peinture , que celle de cette maison de prostitution , où le vice se présente sous des formes si hideuses , où la mort jète son crêpe effrayant sur une vile créature qu'entoure l'infamie et qu'assiège le désespoir ! Plusieurs scènes funéraires jètent un mélancolique intérêt sur cet ouvrage ; mais toutes présentent un caractère différent. Clarisse expire dans l'abandon , trahie par celui qu'elle aimait , injustement poursuivie par sa famille ; mais son lit de mort est un sanctuaire , où ceux qui la voient fléchissent



un genoux respectueux ; Belfort la contemple, et son indigne ami lui devient odieux ; le colonel Morden assiste à ses derniers instans , et la pitié , le respect s'emparent de son cœur.

Les scènes qui suivent la mort de l'auguste infortunée , présentent la douleur sous toutes les formes , se modifient selon le caractère des personnages qui lui survivent , et portent sur sa tombe ou des regrets , ou des remords ; mais il n'est point de tableau plus pathétique ni plus déchirant que celui de la douleur de miss Howe.

Rousseau regardait Clarisse comme un livre qui n'avait d'égal dans aucune langue. Diderot le loue avec une chaleur, un abandon qui purgent son style du néologisme et de l'entortillage qui le déparent souvent ; ce n'est point un



simple éloge qu'il écrit, c'est un dythirambe sublime qu'il prononce : le génie de Richardson le précipite dans un heureux délire ; son cœur s'émeut, son imagination s'embrâse, ses préventions s'évanouissent ; il loue la religion qui console Clarisse ; il partage la sensibilité de miss Howe. Le peintre de Paméla, de Grandisson, n'est plus un simple mortel ; c'est un dieu dont il bâtit, dont il décore le temple, et dont il charge l'autel d'un respectueux encens.

C'est comme esprit créateur, comme écrivain original, et non comme écrivain élégant, que Richardson mérite les regards de la postérité ; ne sachant que sa langue maternelle, privé du secours des chef-d'œuvres de l'antiquité, il sut penser avec force, et ne sut point s'exprimer avec grâce. Sans le secours



de bonnes études , l'on peut être un génie , parce que le génie est un bienfait de la nature ; mais l'on ne sera jamais un modèle de style.

Les anglais et les étrangers placent Fielding à côté de Richardson, malgré la différence de talent des deux écrivains ; le premier a une grâce, une aisance, une variété de style dont l'autre est dépourvu. Il abonde en scènes comiques ; il est grand observateur ; il est habile peintre ; il a la gaieté de Cervantes et l'originalité de Lucien ; il ne fixe point, comme Richardson , le lecteur sur les scènes les plus tristes ; il ne met point comme lui ses héros aux prises avec la cruelle adversité ! S'il peint le vice, c'est sans paraître indigné ; il s'arrête même avec une sorte de complaisance sur les tableaux qu'il lui fournit. Philosophe



hardi, il ne ménage les ridicules d'aucune condition, et les travers et la corruption des grands trouvent en lui un impitoyable censeur ; l'esprit orné d'une foule de connaissances, il les sème avec discernement et mesure. Ami du naturel, il fuit et ridiculise le gigantesque et le merveilleux. Aucun de ses personnages n'ex-cède ni en bien ni en mal les limites de la nature humaine. Il a fait plus de livres que Richardson et tracé plus de caractères différens ; il entraîne, il enchante le lecteur : en l'instruisant, il ménage ses forces et ne l'accable point sous le poids des émotions. Son voyage dans l'autre monde, la première de ses productions, est une satire ingénieuse ; il fait passer l'ame de Julien, empereur, que le bien qu'il fit au monde n'absout point aux yeux de la théologie, dans le



corps d'un juif, dans celui d'un ministre d'état, d'un général d'armée, d'un roi de France, d'un mendiant, d'un fou ; et de ces métamorphoses naissent une foule de traits piquans sur les diverses conditions. S'il fit, comme on le prétend, Joseph Andrews pour ridiculiser Pamela, un motif qui n'avait rien de noble nous valut une production charmante. Joseph Andrews a toute l'innocence et la candeur de la première jeunesse ; Abraham Adams, malgré son âge, sa science, son mérite, est un vieil enfant que les fripons trompent, dont les mauvais plaisant s'amuse, sans pouvoir ni allumer sa colère ni armer sa défiance : c'est un caractère neuf dans les romans et bien rare dans le monde. Qu'elle chaste expression, qu'elle touchante ingénuité dans la peinture des amours de Joseph



et de Fany ; tableau dont celui des transports impudens de lady Boby et de miss Sislop , ne font que relever le coloris enchanteur. Ce roman est dans le genre comique ; tous les personnages y prêtent à la plaisanterie, ou par leur singularité, ou par des vices qui ne sont point assez odieux pour enflammer l'indignation. Les contrariétés qu'éprouvent ses héros se terminent d'une manière qui égaie et satisfait le lecteur.

Tout le talent, toute l'originalité, toute la gaieté de Fielding se déploient dans son Tom-Jones. Alvorthi est un de ces êtres qui font l'honneur de la nature humaine ; Western a les ridicules qui s'associent avec une ame franche et généreuse ; Sophie n'est point sublime comme Clarisse ; elle n'est point soumise à d'aussi terribles épreuves ; l'amour



cause ses tourmens, mais l'amour les répare: Tom-Jones tombe dans tous les écarts d'un cœur ardent et d'une ame passionnée; ses fautes ne le rendent que plus aimable, parce qu'il n'est jamais ni faux ni méchant: tous les événemens contribuent au développement de l'action ou à faire ressortir les principaux caractères; ses personnages épisodiques accroissent l'intérêt, ou par les scènes originales qu'ils produisent, ou par les incidens qu'ils font naître; et bien qu'on lui ait reproché le rôle de lady Bellaston, il sait la rendre nécessaire aux événemens qu'il s'est proposé de peindre, et au développement de ses caractères. Le but moral est complètement rempli: la trahison est déjouée, la préfidie confondue et l'infame Blifil est livré à l'opprobre.

Le roman d'Amélie nous semble in-



férieur aux autres ouvrages de Fielding ; cependant il attache par le charme de la narration , par l'agrément des détails , par quelques scènes touchantes ; ceux qui ne l'ont lu que dans madame Riccoboni, ne peuvent se flatter de le connaître. Ils lisent un ouvrage entraînant ; mais ce n'est point celui de Fielding ; la baguette magique de l'aimable française a métamorphosé tous les personnages anglais : louons sa bonne foi , elle s'en accuse , elle s'en vante même ; elle écrivait si bien qu'on lui pardonne de traduire infidèlement. Pourquoi se condamnerait-on à graver des estampes, quand l'on peut faire d'excellens tableaux.

On blâme Fielding pour quelques peintures licencieuses ; pour s'être complu à reposer le lecteur sur des scènes



où la décence n'est point la protectrice de la volupté. Le romancier est l'historien des mœurs, et doit offrir les hommes tels qu'ils sont ; nous instruire et non pas nous tromper. Sa vie fut, dit-on, souillée par des excès ; cette accusation est plus grave , si elle n'est point sans preuves ; le romancier doit rester sans justification, lors même que le désordre de sa conduite aurait servi à étendre le cercle de ses observations. Il faut que l'écrivain connaisse les passions et les vices, comme il faut que le peintre étudie les physionomies : mais il n'est point indispensable pour décrire les effets de la peste d'être frappés de la contagion. Ce n'est point sans dessein que la sage Minerve, sous la figure d'un mortel, fait aborder le fils d'Ulysse dans l'île de Calipso ; elle veut qu'il connaisse la vo-



lupté avec ses attraits dangereux, la  
 séduction des sens, l'empire des char-  
 mes corrupteurs ; mais dès qu'il a fait  
 cette utile et dangereuse étude, dès que  
 son innocence est prête à succomber,  
 la déesse le précipite dans les flots, et  
 par de violens efforts l'arrache à de fu-  
 nestes plaisirs.



## VIE

### DE RICHARDSON.

---

DANS tous les pays où la littérature a fait des progrès, les fictions romanesques composent une partie considérable de ses richesses, et font les délices de la plupart des lecteurs. Greffées sur les actions des héros dont les peuples vénéraient la mémoire, liées à leur mythologie, offrant le tableau de mœurs antiques, elles influent sur les mœurs des générations dont elles forment l'instruction ou l'amusement. Le goût des périls et des aventures, l'enthousiasme de l'honneur, la délicatesse et la générosité des sentimens, l'héroïsme de l'amour, ont été les heureuses créations d'un genre d'ouvrages dont toute la gloire appartient aux modernes. Embelli des charmes du merveilleux, le roman se rapproche de l'épopée; fondé sur l'histoire, et lorsque



l'auteur fait agir ses personnages, au lieu de raconter leurs actions, il prend un caractère dramatique; s'il présente une intention vraiment morale, comme le Télémaque de Fénelon et le Bélisaire de Marmontel, il devient didactique. Quelquefois les romans ont le caractère des satires allégoriques, tels que le Candide, le Babouc de Voltaire, les Voyages de Gulliver, de Swift; à certaines époques, ils prennent la couleur des factions dominantes, défendent les principes de liberté ou les maximes de servitude. En examinant l'influence qu'ils ont exercée, le rang qu'ils occupent dans l'admiration ou l'estime du public, le plaisir réel qu'ils procurent, l'on doit s'étonner que leurs auteurs soient placés, dans l'opinion des dispensateurs de la gloire, à une si grande distance des poètes. La création de la fable, l'heureux choix des incidens, la peinture et le développement des caractères, la marche graduelle des événemens, les beautés des



descriptions , les émotions successives d'amour , de pitié , de joie , de douleur , de haine , d'indignation qu'il faut savoir faire naître , exigent , de la part du romancier , un talent du premier ordre et un grand degré de sensibilité. Il n'y a point de carrière où le goût et le génie se soient le plus distingués , où les passions généreuses , les sentimens sublimes , se soient déployés avec plus de majesté , que dans les fictions romanesques et dans les contes pathétiques , dont la France , l'Allemagne , la Suisse et d'autres contrées , ont enrichi leur littérature. Une histoire philosophique et critique des productions romanesques , serait accueillie agréablement du public , si le talent et l'érudition en réalisaient l'entreprise. Mais il y a des périodes qui forment , dans ce genre d'écrire , une espèce d'ère nouvelle. Les ouvrages qu'elles enfantent méritent sur-tout de fixer nos regards , quand ils s'offrent avec un caractère d'une originalité frappante ,



quand ils offrent au monde des scènes dont la peinture ne l'avait point encore frappé. De ce genre sont les écrits de Richardson ; il fut l'inventeur de ces romans sérieux et pathétiques , auxquels il prêta tout le charme , toute la persuasion de la vérité , par l'heureux emploi du style épistolaire.

Il ne se trouve point , dans la littérature grecque , de roman plus ancien que Théagènes et Chariclée , ouvrage d'Héliodore , évêque de Triea en Thessalie. Bien que ce roman respire la vertu , l'on contraignit l'auteur à quitter son siège ou à brûler son ouvrage ; il eut l'héroïsme de sacrifier la mître à la gloire d'auteur.

Dès que l'Europe fut sortie de la barbarie , le goût du naturel , du vrai pathétique , résultat de la civilisation , des lumières , de l'empire des femmes , se ranima , et inspira des écrits que l'on consulte comme tableau des mœurs , lorsqu'on ne peut les considérer comme monumens littéraires ; semblables à ces



statues que l'on expose dans nos muséums, non comme des chefs-d'œuvre de l'art, mais comme titres, comme témoins de sa décadence ou de ses progrès.

L'on connaît les romans de chevalerie. Sous quelque rapport, ils appartiennent à l'histoire ; mais les aventures des héros sont altérées par des combats de géans, par des prestiges de magiciennes, d'enchanteurs, et autres inventions prises hors des limites de la nature. Ces fictions ne sont que les écarts d'une imagination sans règle ; le vrai seul est aimable. Tout ce qui s'écarte de la vraisemblance n'éblouit que les esprits faux, et révolte le goût et la raison.

L'amour, dans la plupart de ces romans, ne se présente qu'avec ces couleurs chastes que purifient les feux des héros et le talent de l'écrivain. La poésie s'empara des rêves des romanciers ; et le Roland amoureux, le Roland furieux et le Richardet, ne sont que



des romans de chevalerie , embellis par le charme des vers.

Ceux de l'école française eurent un caractère remarquable ; ils n'offrirent , au dix-septième siècle , que des scènes langoureuses , que de froides amours , que le ridicule travestissement des plus illustres personnages de l'histoire. L'As-trée de Durfée n'était qu'un roman pastoral , dont les bergers ne ressemblaient ni à ceux de nos hameaux , ni aux pasteurs de Théocrite et de Virgile. L'on y chercha des allusions aux amours de Henri IV. Il fallait bien de la finesse pour trouver , dans le fade langage de ces amans glacés , l'impétueuse énergie du héros béarnais. C'était chercher , comme le font quelques théologiens , les mystères de la foi dans les prédictions de la Sibylle.

Le défaut de la plupart de ces romans , c'est d'offrir un monde absolument idéal , un honneur exagéré , une constance à toute épreuve , un amour si



chaste , si pur de tout désir , qu'il n'a aucune ressemblance avec la vraie passion , qui ne se soutient que par l'espérance , qui ne se nourrit que de transports , qui ne se console de ses privations , que parce que l'imagination l'en dédommage par le tableau séduisant des plaisirs qu'elle lui promet. Qu'importe que ces ouvrages offrent des situations attachantes , des peintures nobles , si l'ensemble est dénué de vérité ? Boileau chez les Français , Cervantes chez les Espagnols , firent justice de ces productions ; le premier éclaire son siècle ; le second , inutile à son pays , charma l'Europe par un chef-d'œuvre.

Ce ne fut qu'à la fin du dix-septième siècle et au siècle suivant , que la nature fut fidèlement imitée dans les scènes nobles et sérieuses , dans les sentimens élevés. L'on avait réussi , long-temps avant , dans les peintures comiques , dans le récit des ruses employées par l'amour , pour tromper la vigilance de pères , de



tuteurs , d'époux. Le Décaméron de Bocace , les Cent Nouvelles de la reine de Navarre , promènent notre imagination , non sur des objets qui l'agrandissent , mais sur des tableaux qui l'égaient. Le roman comique de Scarron nous présente des personnages ignobles , des sentimens sans délicatesse , des mœurs sans dignité ; mais la vérité , la fidélité du pinceau , font excuser la bassesse du sujet. Zaïde et la princesse de Clèves , de madame la Fayette , marquèrent l'empire de la raison et du goût , sur un genre qui s'était jusqu'alors soustrait à leurs lois. Il faut convenir que les mœurs que ces romans nous offrent , appartiennent plus à l'imagination , qu'à l'imitation de la nature.

Le Sage , dans son Gil-Blas , ouvrage d'un grand talent , mais d'une moralité équivoque , nous met en pays de connaissance ; ses portraits sont pleins de vérité ; mais les aventures dont se compose son roman , la plupart épisodiques ,



n'ont point cette unité qui le rend essentiel à la catastrophe. Habile à décrire les scènes communes de la vie, à saisir les ridicules, à déchirer le voile de l'hypocrisie, il manque de la vigueur nécessaire pour rendre les grandes passions avec vérité, de cette délicatesse de sentimens qui passionne les ames tendres, et qui rappelle même un rayon de vertu et de sensibilité dans les ames corrompues.

Dans les temps reculés de notre histoire, nous nous étions familiarisés, soit par des traductions, soit par des romans de notre propre fond, avec les héros de la chevalerie. Nous avions, comme nos voisins, les légendes des moines, espèce de mythologie où la superstition domine, où le merveilleux abonde; quelques-unes sont dignes d'être conservées pour le mérite de l'invention. Le motif qui les produisit n'a plus d'effet sur nous; incapables de nous effrayer, ils ne peuvent plus qu'exciter notre amusement.



Sous le règne d'Elisabeth, Sidney fit paraître son *Arcadie*, espèce de pastorale héroïque, dont tout le monde connaît le titre, que peu de personnes possèdent et que personne ne lit.

Depuis cette époque, jusqu'au milieu du dernier règne, l'on vit paraître des romans, des contes de différentes espèces; mais très-peu obtinrent un succès durable. Les *Progrès du Pélérinage*, allégorie ingénieuse, est l'ouvrage le plus remarquable de cette espèce. Nous avons des poètes estimables, des philosophes distingués long-temps avant que nous eussions atteint une gloire réelle dans des fictions romanesques, d'un genre attachant. L'*Océana* d'Harrington, ne peut plaire qu'à ceux qui cherchent l'instruction, et non à ceux qui se contentent de s'amusement. L'*Atlantide* de M. Moncey ne vit que dans ce vers de Pope :

Aussi long-temps que l'*Atlantide* sera lue.

C'est un ouvrage semblable à l'*Astrée*,



où le naturel échappe constamment à l'auteur. Les Nouvelles de M<sup>lle</sup> Bhen, bien que licencieuses, n'ont pas obtenu le déplorable succès qui accompagne quelquefois ce genre d'ouvrages. Vers le milieu du dernier siècle, les poèmes, les productions dramatiques jouissaient de plus de succès auprès du grand monde, que les Nouvelles, qui n'offraient ni intérêt comme histoire, ni vérité sous le rapport des caractères, et qui ne plaisaient aux femmes que parce qu'on y parlait d'amour. L'on représente, dans le Spectateur, la Bibliothèque des Dames, contenant le grand Cyrus et la Clélie, qui s'ouvre d'elle-même à l'endroit où l'on peint deux amans dans un bocage; et dans le même livre, l'on parle souvent des comédies comme formant la partie la plus dangereuse des amusemens du beau sexe. Foë est le premier auteur qui se distingua par des descriptions originales, par des observations fondées sur la nature. L'on peut même croire que



Robinson-Crusoé fut une des premières lectures de Richardson. Comme auteur de ce livre, il abonde en détails ; il ne néglige aucune circonstance. Personne ne connut mieux que lui l'art de donner à une fiction un air historique, d'emprunter les couleurs de la vérité, d'identifier le lecteur avec toutes les actions de son héros. Richardson introduisit un nouveau genre de peintures morales, tracé d'après la nature et ses propres idées ; il puise ses personnages et ses incidens au milieu du monde ; et ses caractères généraux, dans le siècle où il vécut. C'est d'après son imagination qu'il traça ce sublime idéal qui nous charme dans *Clarisse*, cette sublimité de passion qui nous subjugue dans sa *Clémentine*. Ce genre nouveau exclut toutes les *machines* du merveilleux : les antiques châteaux se changèrent en modestes habitations, les princesses en simples dames, les pages et les suivantes en domestiques ordinaires, non plus faits pour exciter



l'admiration par des événemens incroyables, mais pour produire des passions naturelles, pour imprimer de salutaires maximes. Le pathétique de la fable, la dignité des sentimens nous intéressent et nous charment; nous y voyons le vice représenté sous des couleurs odieuses; nous y puisons des leçons pour supporter le malheur avec fermeté, pour jouer le rôle le plus convenable sur le grand théâtre du monde; c'est la haute et juste idée donnée par notre célèbre antique Johnson. « L'auteur de *Clarisse*, dit-il, a étendu la connoissance de la nature humaine, et mis les passions aux ordres de la vertu. Le romancier a tous les avantages du prédicateur, celui d'introduire des maximes d'un usage général, des sentimens sublimes; c'est un privilège dont Richardson fait un admirable emploi, et il a l'heureux pouvoir de pénétrer le cœur, de l'émouvoir, de l'attendrir par le tableau des plus nobles affections ». Il se faisait un noble



orgueil d'être regardé comme un écrivain moral et religieux , comme Addison s'était vanté avant lui, qu'il prenait sous sa protection spéciale le sexe le plus disposé aux bonnes et aux mauvaises impressions, auquel l'inexpérience rend les conseils préservatifs plus nécessaires , et dont la sensibilité a le plus besoin d'être sagement dirigée.

Il y a trois manières d'exposer une histoire : la narrative, qui tient du caractère épique, où l'auteur raconte lui-même toutes les aventures de ses héros; c'est la manière de Cervantes, dans son *Dom Quichotte*, et de Fielding, dans son *Tom Jones*; c'est la voie la plus simple, la plus ordinaire. L'auteur, comme la muse des poètes, semble tout connaître, pénétre le motif secret de toutes les actions; il dispose à son gré les événemens et les mœurs; il peut être concis ou étendu, selon que les dispositions de sa fable l'exigent. Il peut, comme Fielding, se livrer à des digres-



sions, exprimer ses propres sentimens, déployer ses vues, ses connaissances; mais pour rendre sa narration plus animée, il a besoin d'avoir recours au dialogue, de varier la narration par la chaleur des formes dramatiques. M<sup>me</sup> d'Aublan a si heureusement employé ce moyen, qu'elle nous offre une idée distincte, non-seulement des sentimens, mais encore des mœurs, du langage des personnes qu'elle fait agir; ce n'est point un roman que l'on croit lire, c'est une comédie que l'on pense entendre.

Une autre manière est celle des Mémoires; le héros du roman fait lui-même l'histoire de sa vie. Smollet, dans son Roderic Ramdom, Goldsmith, dans son Vicaire de Wackfield, ont employé ce genre; il impose des bornes au style de l'auteur, qui doit se conformer, bien qu'il ne s'y conforme point toujours, au génie, à la capacité de son narrateur imaginaire. L'écrivain a l'avantage de pouvoir s'exprimer avec plus de cha-



leur, puisqu'il semble personnellement intéressé dans les faits qu'il raconte. Il peut s'arrêter d'une manière plus naturelle et plus gracieuse sur de petites circonstances; il peut donner à ses récits une plus grande apparence de vérité. Ce n'est plus un historien que l'on écoute, c'est un écrivain dramatique qui met ses acteurs en scène. Marivaux, qui fut le contemporain de Richardson, et qui lui survécut, a mis l'histoire de Marianne dans sa propre bouche, et nous attache par des détails qui seraient sans intérêt s'ils étaient décrits par une autre que par l'héroïne elle-même.

Cependant, ce genre a ses difficultés. Comment persuader qu'une personne se rappelle, à la fin d'une longue vie, les conversations, les diverses circonstances qui ont eu lieu à sa première époque? L'auteur alors a deux caractères à soutenir; il faut qu'il considère ce que son héros a dû sentir à l'instant où se sont passés les événemens qu'il raconte, et qu'il



sente combien il doit les retracer lorsque les passions ont perdu leur force et leur chaleur. Il a besoin d'un grand art pour rester fidèle à la vraisemblance.

Il reste le style épistolaire, qui établit une correspondance entre les personnages du roman. C'est cette forme qu'employa Richardson, que d'autres ont imitée, mais que personne, je pense, ne connut avant lui. Il semble avoir été déterminé par des circonstances de sa première jeunesse, que nous retracerons plus tard. Cette méthode réunit les avantages des deux premières; elle peint les sentimens à l'instant même qu'on les éprouve, et comporte une agréable variété si l'auteur possède tout le charme de la diction, elle rend tout l'ouvrage dramatique, puisque tous les personnages y parlent et agissent en leur propre nom. Il se rencontre des erreurs dans l'histoire par l'omission ou la perte de quelques lettres, ce qui donne lieu à des remarques, à des observations, à des di-



gressions qui arrêtent la rapidité de la marche , mais qui ajoutent à l'intérêt ; cependant , de toutes les manières de peindre , celle-ci devrait faire le moins illusion. Comment persuader que des lettres , écrites dans tous les temps , dans toutes les occasions , aient été conservées d'une manière assez religieuse pour composer une histoire suivie ? L'on éprouve le même inconvénient que dans nos pièces de théâtre , la nécessité d'un confident. Cette forme épistolaire oblige un homme à dire de lui-même ce que peut-être aucun homme ne voudrait dire ; à répéter des complimens , que la modestie devrait supprimer à ses héros ; à déployer des efforts de mémoire qui inspirent plus de surprise que de confiance.

Quelque peu naturel qu'il paraisse qu'un auteur puisse exprimer , sans qu'il se montre , les espérances et les craintes , les haines et les affections de divers personnages , et qu'il prête à



chacun d'eux le langage que l'on suppose qu'ils ont tenu , cette forme a été adoptée par plusieurs écrivains des deux nations les plus célèbres dans le monde littéraire, et particulièrement par des Français, dont la langue paraît sur-tout convenir au genre épistolaire; et Rousseau, dans sa Nouvelle Héloïse, a suivi la morale de notre illustre compatriote.

Richardson avait une plume très-facile et qui lui sortait rarement des mains; et ce talent, joint à l'habitude d'écrire des lettres, lui fit trouver des plaisirs dans une correspondance étendue. Avant de présenter cette correspondance à nos lecteurs, il est à propos que nous fassions connaître celui qui en fut le centre et le mobile. Les faits qu'emploie le biographe, sont tirés des lettres elles-mêmes, et de communications amicales obtenues de quelques-uns de ses contemporains qui lui ont survécu.

Samuel Richardson, dont le nom et



le génie jouissent d'une illustration qui ne peut s'accroître ni parmi ses compatriotes, ni chez les étrangers, a de commun, avec plusieurs hommes illustres, d'avoir été privé, par de tristes circonstances, et par le désavantage d'une naissance obscure, des bienfaits d'une éducation libérale.

Il parle ainsi de sa famille dans une lettre à M. Sinstra : « Mon père était un honnête homme, issu d'une famille sans éclat du côté du sang, dans laquelle plusieurs générations avaient produit un grand nombre d'enfans. Des revenus modiques se trouvèrent divisés à l'infini. Les frères embrassèrent diverses professions ; les sœurs furent mariées à des artisans ou à des marchands. Ma mère était aussi issue de parens estimables, qu'elle perdit dans son enfance ; ils périrent à une demi-lieue de distance l'un de l'autre, dans la fameuse peste de 1665.

« Mon père était menuisier ; profession qui ne différait point, autant qu'au-



jourd'hui, de celle de charpentier : il était bon dessinateur et entendait l'architecture. Un talent, une pénétration, une élévation d'ame supérieure à son état, le firent aimer des personnes du plus haut rang. Il eut la confiance du duc de Monmouth, du premier comte de Shaftesbury, qui occupent tous deux une place très-remarquable dans notre histoire. La faveur que le duc lui témoignait lui devint funeste. Après les efforts infructueux de ce prince, pour monter sur le trône, et la catastrophe tragique qui en fut la suite, mon père, malgré sa réputation d'homme paisible, fut regardé comme suspect ; et sacrifiant ses intérêts à son repos, il quitta Londres, et se retira à Derbyshire, avec quatre enfans dont j'étais l'un, reste de neuf qui avaient composé sa famille ».

L'on concevra facilement que, pour qu'un homme de la classe du père de l'illustre Richardson, ait eu des liaisons avec des personnes d'un tel rang, et se



soit vu forcé d'abandonner, après leur chute, un établissement avantageux, il faut qu'il soit entré dans des affaires d'état plus avant que le fils ne l'avoue. Le célèbre romancier naquit en 1689, dans le Derbyshire ; mais il ne dit point dans quelle ville. Il eut sans doute quelque motif de cacher le lieu de sa naissance ; car ce serait lui faire injure que de supposer que cette réticence n'eût que le but heureux de dérober le secret d'une origine obscure et d'une éducation sans éclat ; circonstances qui ne servent qu'à faire mieux ressortir un génie qui perce au travers d'un nuage si épais. La vertu, la candeur, la franchise avec lesquelles il raconte les événemens des premières époques de sa carrière, réfuteraient une telle imputation. Il apprend à son ami que son père le destinait à l'église ; état parfaitement conforme à ses inclinations, à ses sentimens religieux, à la régularité de sa conduite. Mais il ajoute : « J'étais alors très-jeune ;



des désastres m'accablèrent, et ne permirent point à l'auteur de mes jours de me procurer l'instruction qu'exigeait le saint ministère; il me laissa le choix d'un état à l'âge de seize à dix-sept ans, après m'avoir fait apprendre ce que l'on enseigne dans les premières écoles ».

Quelques admirateurs de Richardson ont cru relever son caractère, en prétendant qu'il connaissait les auteurs classiques; mais il résulte de ces fréquentes assertions, qu'il ne possédait que sa langue maternelle, qu'il ignorait même le français. On a dit, à la vérité, qu'on l'avait entendu citer Homère et d'autres auteurs latins, dans ses conversations avec le docteur Young; et les lettres du pédant Brand, dans *Clarisse*, sembleraient prouver son érudition. Quant au dernier objet, il semble probable, comme on le voit dans sa correspondance, qu'il fut aidé par son ami M. Channing; et quant au premier, il ne serait point étonnant qu'il se fût familiarisé avec



quelques-unes de ces expressions que les érudits emploient à volonté, et dont ils font l'assaisonnement ou la parure pédantesque de leurs discours, ou qu'il se soit ressouvenu de quelques-unes de ces phrases qu'on emploie dans les rudimens. Ceci ne donne point la connaissance d'une langue. Il déplora d'ailleurs souvent son ignorance sous ce rapport; et son style en fournit une triste preuve. Il abonde en expressions vulgaires; il est dépourvu de cette précision et de cette élégance que le commerce avec les grands modèles anciens peut seul procurer.

Si l'ignorance des langues savantes vint fermer à notre compatriote ces trésors antiques, qui étendent les facultés et développent les richesses de l'intelligence, notre propre idiome offrait des ressources assez abondantes pour éveiller la flamme du génie. L'écolier qui sait seulement lire l'anglais, possède la clef qui lui ouvre les trésors de Sha-



Shespeare et de Milton, d'Addison et de Locke. Les travaux les plus pénibles souffrent quelques intervalles de relâche; le jeune homme que la soif des connaissances embrase, sait en profiter; il grave, si cette métaphore m'est permise, ses idées sur les pensées qu'il dérobe, et sent naître dans son ame des impressions qu'il avait jusqu'alors ignorées; mais ce désir de connaître, dont la nature fait le partage de la jeunesse, a besoin du secours d'heureuses circonstances. Il est rare que l'on puisse indiquer, d'une manière précise, les causes qui ont influé sur un génie abandonné à ses propres forces. Dans une éducation régulière, les stimulans que l'on emploie nous sont connus; l'observation nous éclaire sur leurs effets. Ainsi nous connaissons la nature et la propriété des semences que nous confions à nos jardins; mais nous ignorons quel germe a produit ces plantes sauvages qui décorent nos campagnes.



Nous ne pouvons douter qu'une semence ne les ait fait naître. Mais savons-nous par quelle circonstance une de ces graines jetées par les vents sur un terrain favorable, s'est logée dans le sein de la terre, y a pris racine, s'est développée avec toute la vigueur de la santé, tandis que des milliers d'autres ont péri? Quelques observations réveillent l'ame d'un adolescent, quelques vers lui donnent l'idée de l'harmonie; des contes de nourrices, débités avec l'expression, le ton, le geste de la persuasion, réveillent des imaginations brillantes, forment dans la solitude et l'obscurité le génie d'un Burns ou d'un Shakespear.

Nous apprenons de Richardson lui-même quelle était, dans l'adolescence, la force de son imagination; quelles étaient les impressions dont son cœur était susceptible.

« Je me rappelle, dit-il, que mon talent pour la fiction me donnait déjà de la célébrité. Je n'étais point avide d'amu-



semens comme mes camarades; ils avaient coutume de m'apostropher du titre de grave, de sérieux. Six d'entr'eux avaient particulièrement coutume, ou chez eux, ou chez leurs pères, ou chez le mien, de m'engager à leur raconter *des histoires*; c'est ainsi qu'ils s'exprimaient. Je leur en racontai comme rêveries, que j'avais lues, d'autres que j'inventais, qui leur plaisaient davantage, et qui les attendrissaient souvent. Je me rappelle que l'un d'eux m'engagea d'écrire une histoire sur le modèle de Tomy-Pots. J'ai oublié une partie de ces circonstances. Je sais seulement que c'était un domestique préféré par une femme d'un grand nom, pour l'innocence de ses mœurs, à un lord corrompu. Toutes mes fictions, je puis le dire, avaient un but moral ».

On raconte des choses semblables du célèbre abbé Prévôt, le plus pathétique des écrivains français. Il fut moine dans sa jeunesse, et il amusait tellement les religieux par ses romans *improvisés*,



qu'ils passaient, sans qu'ils s'en aperçussent, toute la nuit à l'entendre. Le génie d'invention de notre auteur, et sa manière d'écrire se manifestèrent dans un âge peu avancé. Il aimait deux choses pour lesquelles les jeunes garçons ont une aversion naturelle, le genre épistolaire et la compagnie des femmes. Un incident qu'il nous raconte dans les termes suivans, prouve combien ses jeux innocens ou ses directrices avoient d'empire sur lui. « Je n'avois pas plus de onze ans, dit-il, que j'écrivais spontanément des lettres à une femme de près de cinquante, très-zélée dévote, très-assidue aux exercices religieux, très-empressée à semer le trouble, à livrer ses amours au scandale. Je rassemblais les textes de l'écriture qui condamnaient sa conduite, et, empruntant le style et le nom d'une personne âgée, je la réprimandais, je l'exhortais, je la consolais. Mon écriture fut reconnue : elle vint les larmes aux yeux s'en plaindre à ma mère ; elle me



gronda pour la liberté que j'avais prise avec une femme d'un tel âge; mais sachant que je n'étais ni impertinent, ni pervers, mais innocent et timide, elle défendit mes intentions en condamnant mon procédé ».

Nonobstant cette petite disgrâce, il resta le favori des aimables vierges et des graves douairières.

« Mon air affectueux, ma douceur me rendaient l'objet des délices de toutes les jeunes femmes du voisinage, qui avaient quelque goût et quelque littérature. Six d'entr'elles venaient avec leur ouvrage et leurs aiguilles pour m'engager à leur faire quelque lecture; elles étaient accompagnées de leurs mères, et les mères et les filles semblaient ravies des observations que provoquaient leurs questions multipliées.

« Je n'avais pas plus de treize ans, lorsque trois de ces jeunes femmes, ayant une très-haute idée de ma discrétion, me révélèrent leurs secrets d'a-



mour , dans l'intention de m'engager à leur faire des modèles de lettres ou de corriger les réponses qu'elles faisaient à leurs amans. Aucune d'elles ne soupçonnait que je fusse le secrétaire des autres : tantôt j'avais des plaintes à former ou des inquiétudes et des reproches à appaiser ; souvent je lisais sur le visage, dans les yeux de la belle grondeuse, qu'il fallait adoucir l'expression de la colère. Une des trois, auquel son amant jurait un éternel amour , me disait, quand je lui demandais quel style je devais prendre, qu'elle ne pouvait me rien dire. Mais son cœur était sur ses lèvres ; il était facile d'y saisir l'expression qu'elle n'osait laisser échapper ».

La nature humaine est la même dans toutes les classes : les espérances, les perplexités, les querelles de ces petites villageoises ont fourni à l'auteur les idées qu'il a développées graduellement dans les caractères de Clarisse, de Clémentine. Il ne fut probablement ni plus heu-



reux, ni plus amusé, quand il se vit entouré, dans sa grotte, des ladies les plus instruites de l'Angleterre, que lorsqu'il était dans une arrière-boutique le confident et le lecteur de femmes qui avaient toute leur instruction en sentimens. Le père de Richardson n'ayant pu procurer à son fils l'état honorable qu'il lui destinait, se réduisit à le placer chez un imprimeur. Il nous apprend qu'il pensait y satisfaire sa passion pour la lecture; il fut mis en apprentissage chez M. John Wild, en 1706. Il ne lui fut pas facile de satisfaire à sa soif d'instruction, bien que le fleuve coulât sous ses lèvres. « Je fus, dit-il, pendant sept ans sous un maître qui prenait en aversion toutes les heures qui ne tournaient point à son profit, et qui me retranchait les instans de loisir qu'il était forcé d'accorder à mes compagnons, et que les autres maîtres donnaient à leurs apprentis. Les momens que je dérobaux au sommeil étaient employés ou à la lecture, ou à correspondre avec un homme



d'un mérite rare et d'une fortune honnête qui me témoigna tant qu'il vécut les plus grands égards». Cette correspondance fut d'un grand secours pour le jeune apprenti ; elle exerça la fécondité de sa plume ; mais il paraît que sa mort le priva de la protection qu'il espérait. « Une multitude de lettres, ajoute-t-il, furent le fruit de notre commerce épistolaire : il écrivait d'une manière supérieure ; nos sujets étaient variés ; il me donnait des détails intéressans sur ce qu'il avait vu chez les diverses nations où il avait voyagé. Ses entretiens m'eussent été d'un grand secours, si j'avais eu la liberté de les conserver ; mais il manifesta le désir, de crainte qu'on ne les publiât, qu'ils fussent livrés aux flammes ».

Après l'expiration de son apprentissage, Richardson continua cinq à six ans à travailler comme compositeur ou correcteur d'imprimerie. Il prit enfin sa liberté, s'établit dans Fleet-Street ; et ses affaires prenant un tour favo-



nable, il vint habiter Salisbury - Court. Richardson n'était point un de ces hommes qui veulent faire du génie une excuse pour la paresse : actif, scrupuleux, tant qu'il fut sous la dépendance d'autrui, il fut assidu et libéral lorsqu'il devint maître. Outre son travail comme imprimeur, il faisait pour les libraires des *index*, des discours préliminaires, des dédicaces. Ces humbles exercices de sa plume en maintenaient l'activité; la manière honnête et généreuse avec laquelle il remplissait ses engagements, lui gagna des amis et fit fleurir son commerce. Il imprima le Franc Breton, ouvrage périodique commencé en 1723, sous les auspices du duc de Wharton, qui était à cette époque à la tête du parti de l'opposition, et qui, pour se rendre cher à la multitude, ne dédaigna point de devenir membre du corps des chandeliers-ciriers. Malgré la différence de principes, il fut très-lié, dès le commencement de sa carrière publique, avec le docteur



Young. Il fut chargé de l'impression d'un nouveau journal, sous le titre de *Dailly*, journal badin; et ensuite d'un autre, intitulé *Dailly-Gageter*. Il publia le journal de la chambre des communes en vingt-six volumes *in-folio*, par la protection de M. Ouslow, orateur de cette chambre, qui avait pour lui les plus grands égards, et le recevait à sa maison d'Aubercourt. Il est plus facile d'obtenir des politesses des gens de cour, que d'en tirer de l'argent; Richardson en fut pour les frais de cette entreprise. Il écrivait à son ami, Aaron Bill : « Mon silence a été causé par des affaires extrêmement désagréables. J'ai imprimé, très-promptement, quelques volumes de journaux, ce qui me donnait des titres à un paiement dont je n'ai jamais obtenu la valeur d'un scheling, quoiqu'il me dût revenir trois mille livres sterling, somme pour laquelle j'ai beaucoup pressé, et dont j'ai éprouvé fortement le besoin ».

Il fut nommé maître de sa compagnie



en 1754. Cet office était à la fois honorable et lucratif. Un de ses amis nous dit à cette occasion, qu'il s'acquittait religieusement de tous ses devoirs. Sa sobriété habituelle ne le rendait guère propre à faire honneur au banquet de sa corporation ; il fut toujours très-réservé dans les plaisirs des sens. Suivant la salubre coutume des riches citadins de Londres, il eut d'abord une maison de campagne à Hommers-Swith, et ensuite une autre à Parson-Green, où il passait tout le temps qu'il pouvait dérober aux affaires, mais où il était souvent excédé de visites. Il se plaisait à entretenir l'émulation de ses ouvriers par des récompenses pécuniaires et des encouragemens.

Richardson se maria deux fois. Sa première femme mourut en 1731 ; la seconde, avec laquelle il vécut dans une constante union, eut la douleur de lui survivre. L'histoire de sa famille, les diverses blessures dont la perte des objets qui lui étaient chers affectèrent son ame



sensible, sont retracées dans une lettre à lady Braidsaig, qui se plaignait de la manière tragique dont le roman de Clarisse est terminé.

« Ah madame ! vous me ramenez à un retour sur moi-même ; permettez-moi, je vous prie, une courte digression.

» Je vous dirai donc que j'ai été marié deux fois, toutes deux fois heureusement. Vous conjecturerez combien ma première union eut de charmes, quand je vous assurerai que je chéris la mémoire de la femme que j'ai perdue, autant que l'affection de celle que je possède ; et j'affaiblirais le mérite de cette dernière, si je ne convenais qu'elle parle, dans toutes les occasions, avec autant de respect et d'amitié de celle qu'elle remplace, que j'en puis parler moi-même.

» J'eus de mon premier mariage cinq fils et une fille : quelques-uns avaient toutes les apparences d'une santé robuste ; la beauté de leurs traits, la viva-



cité de leur esprit , les grâces de leur babil enfantin me donnaient les plus douces espérances. La mort d'un de ces enfans accéléra, je n'en puis douter, celle de sa tendre mère. Ma seconde épouse me donna cinq filles et un fils ; j'ai eu à gémir sur le cercueil de deux de ces enfans. Il me reste quatre filles , qui trouvent, dans celle qui leur donna le jour, une excellente institutrice et une digne mère.

» J'ai perdu six fils ; je les ai perdus tous ; un d'eux sur-tout, pour répondre à votre question , m'a causé le plus vif regret. Combien d'autres afflictions n'ai-je point essuyées ! De combien d'amis n'ai-je point vu la tombe s'ouvrir ! De tels coups , madame , font sur mon cœur des impressions ineffaçables.

» Mon père , mon digne père a péri par l'accident d'une cuisse cassée. Je le soignai dans sa dernière maladie ; je le pleurai long-temps ; deux frères , qui m'étaient chers , ont fini leur carrière



loin de moi ; et un ami , préférable aux plus tendres frères , me fut également enlevé. Onze morts sont venus déchirer mon cœur dans l'espace de deux ans ; mes nerfs furent tellement affectés par cette succession de scènes douloureuses , que j'ai péniblement épuisé toutes les ressources de la médecine sans obtenir aucun secours ; que je me suis vu forcé , depuis sept ans , à me priver de vin , de viande , de poisson. Moi et ma famille sommes maintenant en deuil pour la perte d'une sœur , sans laquelle je n'aurais point voulu continuer de vivre , si j'en avais eu la permission. Après de si cruelles épreuves , ne suis-je pas autorisé , madame , à ne point aimer l'image d'un monde qui ne me retrace que les afflictions et les peines qui ont accablé ma déplorable existence ».

Il trouva des consolations dans sa famille. Ses filles , élevées avec le plus grand soin , devinrent dignes de toute sa



tendresse. Sa chère Anne, dont la faible santé lui donna de cruelles inquiétudes, survécut à toute la famille ; elles étaient employées à écrire pour lui, à transcrire ses lettres ; mais sa principale copiste étoit sa fille Marthe.

En 1760, Richardson acheta la moitié de la patente d'imprimeur de sa majesté. Cette ressource, ajoutée à toutes les autres, et secondées par la patience, l'industrie, le mirent en état de procurer une existence honorable à sa famille ; mais le génie de Richardson ne devait point être continuellement employé à répandre dans le monde des productions étrangères. Ni les banquets, ni les honneurs que lui procuraient l'espèce de magistrature qu'il exerçait dans la cité, ni l'impression des actes du parlement, ne purent étouffer les idées sublimes, les sentimens tendres que nourrissaient son imagination et son cœur. L'imprimeur de Salisbury devait créer un nouveau genre d'écrire ; son nom devait être fa-



milier aux grands, respectable aux hommes de génie, cher à toutes les classes de lecteurs, et devait offrir un motif de plus, au reste de l'Europe, pour étudier notre langue. On a déjà parlé du goût de Richardson pour le genre épistolaire; des libraires, auxquels il avait peut-être fourni l'occasion de faire valoir de mauvais ouvrages, lui suggérèrent l'idée de fournir un volume de lettres familières, écrites dans diverses circonstances. Il commença et il finit mieux que peut-être il ne l'espérait lui-même, et le résultat de ces lettres fut l'histoire de Pamela. Il en fait ainsi l'historique : « Deux libraires, mes amis particuliers, m'engagèrent d'écrire un petit volume de lettres dans un style adapté à l'intelligence des lecteurs campagnards, et sur des sujets qui pussent leur tenir lieu d'instruction. C'était une tâche bien pénible ; je l'entrepris avec répugnance. J'en écrivis deux ou trois pour prémunir de jeunes filles, condamnées à la



servitude, contre les pièges que l'on tendrait à leur innocence ; voici l'origine de Paméla. Ces lettres ne méritent point votre attention ; la matière, ou mon goût, m'entraînèrent, et j'écrivis plus que mes amis ne le souhaitaient pour remplir leur but ».

Il fit deux volumes en trois mois. L'idée qu'on lui fit concevoir de travailler pour des classes obscures, le décida sans doute, et dans le choix de son histoire, et dans le genre d'idées qu'il y employa.

Le principal but du roman de Paméla est de ramener un homme, que la fougue des passions entraîne au vice, à des affections vertueuses, et de procurer à la vertu une honorable récompense. Dans cette intention, il fait naître Paméla de parens pauvres, mais honnêtes. Une femme de qualité la prend à son service, s'y attache, développe ses talens naturels. Après sa mort, elle se trouve livrée aux séductions de son jeune maître, fils uni-



que de sa bienfaitrice. Il s'établit une correspondance entre Paméla et sa famille. Son innocence, sa jeunesse lui laissent long-temps ignorer la passion qu'elle inspire; et lorsqu'elle s'éclaire sur les pièges qu'on lui tend, elle veut quitter un asile funeste; elle résiste à la séduction d'un homme qu'elle ne hait point, à ses offres brillantes, bien qu'elle n'ait d'autre ressource que les travaux les plus pénibles. Le jeune lord qui, malgré sa jeunesse et toutes les ruses du libertinage, la trouvait protégée par les avis paternels et par les soins d'un vertueux intendant qui appartenait à sa mère, se détermine à la confiner dans un lieu où elle soit entièrement en son pouvoir. Sous prétexte de la renvoyer à ses parens, il la fait conduire dans une de ses terres, où il la livre à une vile complaisante, gagée pour lui préparer des plaisirs. La malheureuse Paméla cherche tous les moyens de s'enfuir, engage sans succès un homme d'église à solliciter en



sa faveur quelques familles du voisinage. Elle sort avec effort par une fenêtre grillée qui donne sur le jardin , bien qu'elle ne sache où trouver un toit hospitalier ; elle se meurtrit en voulant franchir une haute muraille. Ses souffrances sont décrites de la manière la plus pathétique. Elle forme le dessein de se soustraire au déshonneur par la mort ; mais la pitié la sauve du désespoir. Son maître a fait d'inutiles efforts pour vaincre sa résistance. Il change de principes ; il conçoit pour elle un honorable attachement ; et , après de longs combats entre l'orgueil et l'amour , il lui offre sa main. Paméla avoue sa tendresse , et le reçoit avec l'effusion d'une respectueuse reconnaissance. Une lady Davers , orgueilleuse de ses titres , et belle-sœur de Paméla , se trouve subjuguée par les grâces et l'aspect de sa nouvelle parente.

Ce premier ouvrage fut publié en 1740. Il reçut de toutes les classes de la société l'accueil le plus satisfaisant. La



nouveauté du plan, la vérité des peintures, le pathétique des sentimens, la simplicité du langage, la douce onction des idées religieuses, lui faisaient autant d'amis qu'il trouvait de lecteurs. Richardson ne s'était montré que sous le titre modeste d'éditeur; précaution qui le laissa jouir de toute sa gloire, sans éprouver les tourmens de l'inquiétude. Tous ceux qui savaient lire dévoraient son ouvrage. Dans les promenades, dans les lieux publics, il était l'objet de tous les entretiens et de toutes les dissertations. Ce fut sans doute le premier roman qu'un ministre du saint évangile osa louer en chaire; et le docteur Slecock lui fit cet honneur. Les amis de l'auteur poussèrent leurs éloges jusqu'à l'extravagance; mais de grands écrivains lui payèrent un tribut bien plus honorable. M. Lakes rapporte à ce sujet les sentimens de M. Allen et de M. Pope. Le dernier disait que cet ouvrage ferait plus de bien que dix volumes



de sermons. « Ils étaient tous deux, dit-il, tellement exaltés dans leurs louanges, qu'ils ne pouvaient souffrir que l'on découvrit quelques fautes dans ce roman ». M. Chetwnids disait « que si l'on condamnait tous les livres au feu, il voudrait sauver la Bible et Paméla » ; M. Lobbs « que pour rendre son fils vertueux, il lui mettrait Paméla entre les mains, dès qu'il saurait lire » ; et M. Lucas, estimable écrivain, à qui nous devons les Recherches sur le bonheur, écrit : « J'apprends que l'auteur de Paméla, le meilleur livre que l'on ait jamais écrit, et le plus propre à opérer le bonheur du genre humain, est M. Richardson, imprimeur ; je pense que c'est un acte de justice de témoigner ma reconnaissance envers ce bienfaiteur du monde : je prends donc la liberté de lui offrir la dédicace d'un volume de mes sermons ».

La réputation de cet ouvrage s'est affaiblie par le temps ; et d'autres pro-



ductions , sorties de la même plume , en ont obscurci la splendeur. Mais l'enthousiasme avec lequel il fut reçu , fait voir qu'on le considérait comme une tentative nouvelle au profit de la morale et de la vertu.

En l'apercevant à une longue distance de son berceau , nous pouvons dire qu'il abonde en fautes palpables et en beautés éclatantes. Rien de plus admirable que le caractère de Paméla , lorsqu'elle n'a pour but que de résister aux efforts de son puissant séducteur. Son discours ingénu à M. Jervis , le costume rustique dont elle se revêt , quand elle se détermine à fuir , l'essai qu'elle fait pour s'habituer à de rudes travaux , le mouvement subit qui l'entraîne , en voyant son père , mouvement qui lui fait renverser une table de jeu , le récit de ses tentatives pour échapper au péril , sont autant de tableaux qui décèlent l'écrivain de génie.

Il n'y a peut-être point , dans cet ouvra-



ge, de caractères plus aimables et mieux peints que ceux du bonhomme Andrews et de sa femme, père et mère de Paméla. Il serait impossible de trouver une peinture plus aimable de la vie innocente, prise dans les derniers rangs de la société et dans les mœurs anglaises. L'auteur nous les offre dans une indigence qu'ils rendent respectable, par la droiture la plus scrupuleuse, par la patience dans les travaux, par l'affection domestique, par cette piété, cette résignation qui règle, qui ennoblit tous les sentimens. La conduite du bon vieillard, lorsqu'il se rend chez M. Davers pour réclamer sa fille, et son humble prière, offrent les traits les plus pathétiques. Le langage de deux époux innocens, est simple, sans être ignoble. Ce n'est point celui des bergers d'Arcadie; mais c'est l'expression de l'ame de bons villageois, qui ont puisé toute leur éducation dans la Bible; ce sont les mœurs d'une cabane anglaise. Jervis, le vertueux intendant,



a d'excellentes vues , une belle ame ; mais un caractère timide. Madame Jewkes est peinte avec les couleurs odieuses qui conviennent à son rôle. L'orgueil et la violence de lady Davers y sont tellement exprimés , que quelques critiques les ont trouvés trop forts pour une femme du beau monde , qui devait conserver les bienséances au milieu de ses emportemens. Néanmoins un des amis de Richardson lui écrivit qu'il avait trouvé , parmi les femmes de rang de sa connaissance , une demi-douzaine de ladys Davers , à l'esprit près. Le caractère de M. Davers est tracé avec beaucoup moins d'adresse que les autres. Il est orgueilleux , dur , impérieux , exigeant , et n'a d'autre générosité que celle de n'être point économe de sa bourse ; mais ses idées sur le pouvoir d'un mari , sont tellement exagérées , que l'on ne peut concevoir que sa main soit une récompense pour Pamela , à moins qu'elle ne fasse plus d'attention aux accessoires , que l'au-



teur ne souhaite qu'on le suppose. La morale de ce roman est plus équivoque que les amis de l'auteur ne l'ont pensé de son vivant. La conduite de Paméla mérite l'approbation générale, tant que ses efforts n'ont pour but que d'échapper aux pièges de son persécuteur ; mais lorsqu'elle entrevoit l'espérance d'un mariage, elle nous fait plus admirer sa prudente réserve, que la pureté de son ame. Elle est animée par un motif, et par un motif intéressé. C'est la dépositaire éclairée d'un trésor qu'elle a résolu de ne livrer qu'au plus haut prix. Son séjour dans la maison de son maître, lorsqu'elle pouvait la quitter, ne peut trouver d'excuse. C'était dans la cabane de son père, que ce séducteur repentant devait la suivre et devait l'épouser. La basse familiarité où elle descend avec l'exécrationnable Jewkes, prouve combien elle craint d'offenser l'homme dont elle veut faire son époux, qui devait être pour elle l'objet d'une éternelle horreur et d'un im-



placable ressentiment. La même crainte intéressée lui fait livrer sa correspondance, avec l'honnête William, qui s'est généreusement aliéné un protecteur pour effectuer sa délivrance. A ce période, nous ne devons plus voir dans Paméla qu'une fille adroite et intéressée ; mais l'auteur nous apprend qu'elle avait une inclination réelle pour M. Davers, et que ce fut le motif qui lui fit accepter sa main. Nous devons nous résoudre à croire un écrivain sur les caractères qu'il a tracés ; mais encore est-il naturel qu'une fille qui est animée d'un amour ardent pour la vertu, s'attache au plus cruel ennemi de cette vertu. Une femme qui préfère l'honneur à la vie, ne doit-elle point avoir en exécration toute parole, tout regard, toute entreprise, qui tendent à souiller son auguste pureté ? Un amour vertueux ne peut s'associer qu'avec un amour vertueux. Existait-il pour elle, cette aimable séduction de la tendresse, qui met la femme la plus ver-



tuëuse en danger , qui renverse les barrières qu'élèvent le rang , la fortune , l'opinion ? Et pouvait-on appliquer à l'homme puissant ce passage de Sedley ?

Il eut recours à cet art séduisant qui embrase le cœur le plus chaste , qui élève une lutte si violente entre l'innocence qui s'affaiblit et le désir qui subjugué , que la malheureuse amante avance sa défaite , et par les songes qui l'agitent la nuit , et par les larmes qu'elle verse le jour. Ses efforts étaient faits pour révolter une ame fière ; il intimidait au lieu de supplier ; il agissait en maître et non en amant. Quelle affection que celle qui ne se manifeste que par l'insulte et l'outrage ! Si de semblables procédés purent accroître sa tendresse , elle n'a plus à des yeux éclairés cette noble délicatesse que veut lui prêter l'auteur. Le caractère de l'héroïne se dégrade , elle est née pauvre ; et la supposition n'est pas trop forcée , qu'un char brillant et un château furent la cause de sa résistance et le terme



de sa fragile vertu. Certainement , l'abjecte reconnaissance avec laquelle elle annonce son élévation à ses parens, nous montre pour la grandeur et pour les richesses une passion bien indigne d'une ame élevée. Le pieux Andrews peut-il croire que sa vertueuse fille avait conçu une aversion réelle contre le libertin qu'elle épouse avec une telle effusion de sensibilité ?

Les scènes de ce roman , qui blessent les ames délicates , ne peuvent être défendues. Le docte Watts , auquel il envoya son ouvrage , lui écrivit qu'il espérait qu'il entendrait des femmes se plaindre de ne pouvoir en faire la lecture sans rougir.

L'on fut très-curieux d'apprendre sur quels faits il avait bâti son roman. Nous ressemblons aux enfans qui demandent , lorsqu'un conte les amuse : C'est-il bien vrai ? L'auteur reçut des lettres anonymes de six femmes , qui le pressèrent de déclarer , sur son honneur , si l'histoire



était de son invention ; elles ajoutèrent que, si sa Paméla n'était point imaginaire, l'époux d'une personne de ce mérite ne serait point fâché que l'on percât le voile qui couvrait son bonheur ; elles lui protestaient d'ailleurs leur assurance d'un secret inviolable , et lui faisaient la menace de ne point lui laisser de repos qu'elles ne fussent satisfaites. Il leur répondit qu'il ne croyait point , depuis que le monde existait , qu'un secret eût été gardé par six femmes , qu'il n'était point en son pouvoir de déclarer la vérité , et qu'il n'y avait point de raison d'espérer qu'il confiât le nom de son histoire à des questionneuses qui cachaient leur nom.

On dit que la véritable Paméla était l'épouse d'Arthur Hagelwig , qui s'était marié avec sa domestique. D'autres affirmaient , avec une égale confiance , qu'elle était la fille du garde-chasse de Gueuisborough , qui fut élevée au rang de comtesse , pour récompense de sa



vertu. Ces deux femmes étaient l'honneur de leur sexe ; mais l'auteur éclaircit cette matière dans la lettre suivante, à son ami et à son grand admirateur, Aaron Hill.

« Je vous écris, mon cher monsieur, pour répondre à votre question sur les faits qui ont servi de base à mon histoire de Paméla.

« Il y a environ vingt-cinq ans qu'un gentilhomme, avec lequel j'étais intimement lié, mais qui, hélas, n'est plus, m'apprit, dans une de ses promenades d'été qu'il faisait suivi d'un seul domestique, une histoire semblable à celle que j'ai publiée. S'étant informé à une auberge des curiosités, soit anciennes ou modernes, qui se trouvaient dans le voisinage, il demanda particulièrement quel était le propriétaire d'une maison, dont l'élégance et la situation frappaient ses regards.

« Le propriétaire, répondit l'aubergiste, est M. D., l'un des plus riches sei-



gneurs du canton. Les aventures de son épouse captivent l'attention de tous ceux qui s'arrêtent ici ; il impose silence à toute autre curiosité , bien que la maison et les jardins méritent d'être vus. La maîtresse est une des premières beautés de la Grande-Bretagne ; mais les qualités de son cœur et de son esprit l'emportent encore sur ses agrémens. Sa prudence , sa générosité lui font des admirateurs et des amis dans toutes les classes. Elle n'avait que douze ans lorsque ses grâces ingénues, sa modestie excitèrent l'attention de la mère de son époux, femme que ses vertus rendaient digne de tous les hommages. Ses parens, ruinés par un cautionnement , se distinguaient par une piété exemplaire ; ils avaient élevé leur fille dans les principes qui faisaient leur gloire et leur consolation. A l'instant où leur infortune éclata , ils élevèrent une petite école dans leur village, où ils étaient extrêmement révéérés. Le mari enseignait l'écriture et les élé-



mens du calcul ; la femme apprenait aux jeunes personnes les travaux qui convenaient à leur condition ; mais ne trouvant point de moyens d'existence suffisans dans ce genre d'industrie , lorsqu'ils eurent placé leur fille , le mari se condamna aux plus pénibles travaux de l'économie rurale.

« L'aimable protégée de la généreuse dame croissait en grâces , en beauté , et sa bonne conduite relevait ses charmes. Dès qu'elle eut atteint sa seizième année , le fils de sa protectrice , plus avide de plaisirs que délicat sur les moyens de se les procurer , affranchi par la mort de sa mère d'une salubre surveillante , employa contre elle tous les genres de séduction. Elle eut recours d'abord à d'innocens stratagèmes pour échapper aux pièges que l'on tendait à sa vertu ; et lorsque ses dangers furent extrêmes , elle fut prête à les vaincre par des moyens désespérés. Sa noble résistance , ses belles qualités séduisirent l'homme qui voulait



corrompre l'objet de ses feux criminels , et il fit sa femme de celle qu'il avait voulu rendre sa victime. Sa candeur , sa modestie dans son nouvel état lui conquirent l'affection de tous ceux qui la connaissaient , la firent chérir des parens de son époux , qui l'accablaient d'abord de leurs superbes dédains, la rendirent l'objet des respects du riche , et des bénédictions du pauvre.

« L'ami , à qui je dois ces détails , ajouta que sa curiosité l'avait retenu dans la voisinage de ces heureux époux , depuis le vendredi jusqu'au dimanche ; qu'il avait été à l'église , où ils ne manquaient jamais ; qu'il avait été frappé de la réunion des grâces , de l'aisance et de la dignité ; qu'il n'avait jamais vu de femme plus aimable ; que son mari , bien que d'une belle stature et d'une excellente mine , semblait orgueilleux de son choix ; qu'elle commandait le respect des personnes de qualité ; et que les malheureux éprouvaient , en la voyant , ou



les transports de la reconnaissance , ou la certitude d'être soulagés.

« Voici, monsieur, l'origine de l'histoire de Pamela; mais je ne pensais guère à lui donner de la publicité; une occasion m'y détermina. MM. Duvington et Orbone me pressèrent de leur composer un petit livre de lettres familières; je cédaï à leurs instances. Je souhaitai que mon travail eût un but moral, qu'il pût garantir des jeunes filles des pièges de la séduction. Me rappelant ce que m'avait dit mon ami plusieurs années auparavant, je pensai à composer un ouvrage d'un genre simple, d'un style aisé qui pût faire naître un nouveau genre d'écrire, qui substituât le goût de fictions romanesques propres à inspirer le goût de la vertu, les principes de la religion à ces fables bizarres qui choquent la vraisemblance par un merveilleux absurde. Je donnai carrière à mon imagination, et ma Pamela devint telle que vous la voyez. Je comptais si peu sur



l'approbation du public, que je n'eus point le courage d'envoyer mes deux volumes à vos dames, avant que je susse l'accueil qu'ils avaient reçus du public.

« Tandis que j'écrivais ces deux volumes, ma digne épouse, et une jeune femme qui était avec nous, auxquelles j'avais lu quelques parties de mon ouvrage, sans leur avoir fait part de mon dessein, venaient chaque soir dans mon cabinet, me disaient : Avez-vous ajouté quelque chose à Paméla ? Nous voudrions bien entendre quelque chose de plus de Paméla. Cette encourageante persécution produisit un tel effet que, malgré tous mes autres travaux, cet ouvrage, commencé le 10 novembre 1739, finit le 10 janvier 1740. On m'accusera peut-être de vanité, si je dis que le goût de mes deux amies me rappelle le secours que Molière tirait des conseils de sa vieille servante ».

Le succès prodigieux de cet ouvrage donna lieu à une méprisable continua-



tion, sous le titre de *Paméla dans le grand monde*. L'auteur n'avait point droit de s'alarmer de ce brigandage littéraire; cette continuation devait avoir le même sort que celui de la Marianne, que personne ne confond avec l'ouvrage de Marivaux. Lorsque Richardson se préparait à donner sa seconde partie, Pope et Warburton lui conseillaient d'en faire une satire des mœurs du grand monde, en représentant l'impression qu'il dut faire sur l'ingénue Paméla lorsqu'elle y fut introduite. Ce plan pouvait convenir à Pope ou à Swift, mais pas à Richardson. Il ne possédait ni la finesse de tact, ni le genre de gaieté qu'il réclamait, et il eût fallu d'ailleurs qu'il connût les mœurs qu'on l'engageait à ridiculiser. Cette seconde partie fut bien inférieure à la première; elle est superflue quant à l'objet qui était rempli; elle est vide d'incidens et de passions, et le style ne couvre point ces défauts. Beaucoup de lettres sont destinées à allier



les défauts qu'on lui reprochait dans la première partie ; alors , c'est moins une suite à l'ouvrage qu'une défense de l'auteur lui-même. Le seul événement remarquable est l'aventure de la mascarade et un commencement d'intrigue galante de l'époux de Paméla, ce qui donne occasion à celle-ci de développer les sentimens les plus nobles, l'esprit le plus délicat, la conduite la plus adroite, et de forcer son mari au repentir<sup>1</sup>.

Goldoni tira deux pièces de ce roman, *Pamela nubile*, et *Pamela maritata*.

L'on n'ignore point que Fielding, qui entra dans la carrière peu de temps après Richardson, écrivit son *Joseph Andrews* pour ridiculiser sa Paméla. Il lui donne Joseph pour frère, et fait de M. B. l'écuyer Booby. Richardson en fut d'autant plus irrité, qu'il n'existait aucune division entr'eux, qu'il était inti-

<sup>1</sup> Le biographe insère ici une dissertation grammaticale, qui serait sans intérêt pour nous.



mement lié avec deux sœurs de Fielding. Il n'oublia jamais cette injure; peut-être n'était-il point dans la nature humaine qu'il la pardonnât. Il parle constamment dans ses lettres, avec la plus grande aigreur, de Tom Jones; conduite peu noble dans un auteur rival. Si son indignation n'avait été fondée que sur l'immoralité de l'ouvrage et de l'auteur, les mêmes raisons lui eussent fait détester Cibber. Richardson et Fielding possèdent tous deux des qualités admirables, mais bien différentes. Ce dernier a l'aisance et la grâce dont l'autre est dépourvu. Son génie est une source abondante de gaieté, de situations et de personnages comiques; il ne manque ni de mouvemens, ni de sensibilité; mais il est bien au-dessous de son rival, et dans la peinture des caractères vertueux, et dans les ressorts puissans du pathétique. Quand nous voyons Fielding parodier Paméla, et Richardson assurer, dans sa correspondance, que Tom Jones n'aura



qu'un succès éphémère, et qu'il sera complètement oublié, nous ne pouvons nous empêcher de sourire en voyant les deux auteurs placés sur la même ligne, et recevant les mêmes hommages de la postérité. Richardson, encouragé par les applaudissemens, et éclairé par la critique, se livra sans délai à un nouvel ouvrage.

Quelle que fût la réputation de *Paméla*, ce n'était que l'aurore du génie de notre auteur; et s'il tomba dans la seconde partie, ce ne fut que pour se relever avec plus d'éclat dans *Clarisse*. Il en mit au jour les deux premiers volumes, sept ans après la publication du précédent.

Cette production, qui transmettra son nom à la postérité la plus reculée, comme celle d'un des premiers génies de son siècle, offre la fable la plus simple. Une jeune folle, pressée par ses parens d'épouser un homme qu'elle déteste, entourée des persécutions les plus rigoureuses, s'échappe de la maison paternelle,



se met sous la protection d'un amant distingué par son esprit , mais d'un cœur dépravé. Dès qu'elle s'est mise sous sa dépendance, il éloigne artificieusement le mariage qui doit garantir son honneur, et la relègue dans une maison infâme. Après de vains efforts pour faire succomber sa vertu, il a recours à la violence. Elle échappe après cet outrage ; il lui offre une main qu'elle rejète avec horreur. Ses amis lui refusent leur compassion. Elle se confine dans une triste solitude, où le chagrin, la honte terminent sa déplorable existence. Ses amis se repentent trop tard de leur sévérité. Son perfide amant éprouve le remords, mais ne change point de conduite ; il quitte le royaume pour dissiper son chagrin, et un des parens de sa victime le tue en duel.

D'après une semblable esquisse, doit-on s'attendre à trouver l'ouvrage, le plus pathétique, le plus heureusement conduit, le monument le plus honorable à la



vertu des femmes? Les premiers volumes sont souvent ennuyeux par la proximité inhérente du style épistolaire; il faut un lecteur patient pour les dévorer; mais le genre créé par le génie de Richardson, a l'avantage de faire aimer ou haïr les personnages dont il veut nous occuper. D'après la marche qu'il a suivie, nos sensations ne sont point fugitives; des sentimens profonds les excitent. Nous regardons ses caractères comme des personnages réels; nous les voyons, nous conversons avec eux, et nous prenons une part active aux circonstances qui doivent fixer leur sort. Il y a plus de personnages que dans *Paméla*; tous ont des traits qui les distinguent, et ils les conservent inaltérables au milieu de tous les événemens. Malgré la simplicité de la fable, il ne l'agrandit par aucun épisode étranger; et, par l'effort merveilleux du génie, il soutient, sans accessoire, la plus longue et la plus pénible carrière. L'ouvrage commence avec Cla-



risse et finit avec elle. Nous ne sommes point frappés par des événemens imprévus, par des reconnaissances inouïes, par des catastrophes brillantes. Nous prévoyons le dénouement long-temps avant qu'il arrive. C'est une vaste et magnifique avenue, qui ne laisse point échapper à l'œil le monument où elle conduit. Selon la bizarrerie de notre goût moderne, nos châteaux se dérobent aux regards par les labyrinthes dont ils sont environnés. Le voyageur ne contemple plus de loin ces donjons antiques qui s'apercevaient à une immense distance, et qui, à mesure qu'il approchait, réveillaient dans son esprit, ou les souvenirs des siècles passés, ou le contraste des âges qu'il avait vu fuir avec celui auquel il appartenait.

A mesure que l'ouvrage avance, les caractères se développent, les malheurs de Clarisse s'accroissent; nos cœurs sont émus par la pitié, échauffés par l'indignation. Une sensation mélancolique et



violente succède à une autre , jusqu'au moment où l'esprit et le cœur se reposent sur des émotions plus douces , où la résignation de la piété , les sublimes espérances d'une autre vie , consolent le lecteur par le spectacle de la vertu triomphante.

Le premier groupe qui se présente est la famille des Harlow ; elle se distingue par des traits remarquables. Le père est dur , passionné ; le frère , d'un caractère sombre ; la sœur est envieuse et vindicative ; les oncles sont d'une sordide avarice. Tous ces personnages , par leur obstination , par leur vanité ou leur orgueil , concourent au but que s'est proposé l'auteur. Miss Howe est pleine de sensibilité ; elle a toute la chaleur d'une ame généreuse ; mais son esprit est impérieux , et tient sous la dépendance une mère faible , mais respectable , et un amant digne d'estime , bien que formaliste dans ses manières. Son caractère se compose d'ombres et de traits brillans ;



ses plus vives affections se dirigent sur sa jeune amie, et la correspondance qui s'établit entr'eux a la plus grande part à la narration des aventures de Clarisse, ainsi que celle qui s'établit entre Lovelace et Bedford. Le caractère de Clarisse est un chef-d'œuvre. Elle a toute la grâce, toute la dignité, toute la délicatesse qui honore et relève son sexe. Sa soumission à ses parens n'est blessée que lorsqu'elle ne peut, sans la violer, échapper à un hymen odieux. Elle supporte avec une douceur inaltérable tous les mauvais traitemens qu'elle reçoit de sa famille. Toute sa conduite semble n'avoir que le devoir pour mobile. En suivant Lovelace, elle paraît plutôt entraînée que persuadée; c'est la crainte, et non l'amour qui la condamne à cette terrible démarche. Si l'auteur représente ses infortunes comme une punition, elles expient suffisamment sa faute. Qu'une jeune fille s'échappe de la maison paternelle avec un libertin, cette évasion paraîtra



d'abord bien criminelle ; mais une variété d'incidens peut la rendre innocente, si, comme Clarisse, elle a éprouvé des traitemens si cruels, que l'on doit admirer la patience qu'elle eut de les supporter. Dès que Clarisse se trouve, contre son intention, au pouvoir d'un ravisseur, l'histoire n'est plus qu'un combat perpétuel entre le vice, l'artifice et la prudence. Les deux partis s'observent constamment. Clarisse ne montre point un instant de faiblesse, et se conserve pure et innocente en dépit de toutes les ressources de la perversité.

Durant une partie de l'ouvrage, le lecteur souhaite que Lovelace renonce à ses criminels desseins, et qu'il rende Clarisse heureuse par un légitime mariage. Telle était la conclusion que lady Davers pressait si fortement l'auteur d'adopter ; mais quand l'ame insensible de Lovelace médite les plus infames atrocités, quand il fait le plus cruel des outrages à la vertu sans appui, à l'inno-



cence sans protection, quel intérêt peut-il encore inspirer aux ames honnêtes , malgré ses qualités séduisantes ? et quelle femme délicate ne voudra point voir élever un mur éternel de séparation entre un tel monstre et la victime de sa perfidie , quelque affection qu'il eût d'abord inspirée ? Le caractère brillant de Lovelace a été un sujet de critique ; mais un instant de réflexion justifie l'auteur. Il n'y en a point dans l'ouvrage de Richardson qui fût plus difficile à traiter ; il n'était point dans les convenances morales qu'il le peignît d'une manière différente. S'il en avait fait un séducteur sans talent, un débauché vulgaire , il eût dégradé sa Clarisse. Pour rendre Lovelace digne du pênchant d'une femme aussi distinguée , il fallait le douer d'un esprit supérieur , d'une noble libéralité , d'un courage à toute épreuve , de l'heureux don de plaire ; il fallait le montrer susceptible de quelques mouvemens de générosité , de quelques accès de re-



mords ; il fallait qu'il nous fît espérer quelquefois que le bon génie l'emporterait , qu'il pourrait renoncer à ses exécrables desseins. Richardson n'atteignit pas son but moral, qui est de prévenir l'affection des jeunes femmes pour de séduisans corrupteurs. Il nous dit, dans une de ses lettres, que trouvant qu'il avait peint son Lovelace sous des couleurs trop favorables, il s'était ensuite efforcé de donner des ombres au tableau, et ces ombres sont bien suffisantes pour en tempérer l'éclat. L'auteur eût peut-être fortifié l'effet moral de l'ouvrage, s'il avait imprimé plus d'horreur sur la dernière scène de l'existence de son héros. Quand il est entièrement séparé de Clarisse, il n'y a plus de mesure à garder avec lui. Pourquoi enveloppe-t-il le lit de mort de Belton, de terreur, de désespoir et des horreurs les plus épouvantables, et donne-t-il à celle de Lovelace un caractère de calme et de dignité ? Il périt dans un duel admira-



blement décrit, avec la froide intrépidité d'un homme d'honneur. Quelques mots dictés par la sensibilité, qu'il prononce en quittant Bedford, intéressent en sa faveur ; et ces mots : « Ah ! que ne puis-je expier mon crime ? » ont manifestement pour but de calmer notre ressentiment, et de nous donner l'idée de sa conversion future. Mais Richardson eût pu tracer, avec ce pinceau sombre, énergique, qui n'appartenait qu'à lui, cette scène, en détournant notre pensée avec indignation, de l'aimable, du brillant séducteur, et en substituant à son audacieuse gaieté l'effrayant tableau d'un désespéré qui s'accuse et se condamne.

Mais si l'auteur pouvait faire résulter des effets plus moraux du caractère de Lovelace, il a réuni dans celui de Clarisse toutes les idées que l'on peut se faire de l'aimable vertu d'une femme, et de sa dignité dans les souffrances. Les premières scènes se passent en violens efforts avant de se soustraire à l'autorité



paternelle. Richardson s'était fait la plus haute idée de l'obéissance filiale, et Clarisse est plus frappée de la cruauté que de l'injustice qui veut la soumettre à un joug odieux. L'on voit qu'elle ne se soustrait à son devoir que par l'impossibilité d'y satisfaire. La mère, d'un caractère faible, donne une permission tacite à Clarisse, de correspondre avec Lovelace. Pour conjurer le malheur qui la menace, et si elle se rend l'instrument passif de la famille en persécutant son innocente et généreuse fille, c'est par une déférence aveugle à la tyrannie de son époux. L'auteur non content de rendre la situation de son héroïne malheureuse dans la maison paternelle, lui rend encore impossible, après qu'elle en est sortie, de faire un pas rétrograde. Au lieu des plaisirs, du tendre abandon qui doivent suivre la réunion de deux amans, nous la voyons livrée aux plus cruelles inquiétudes; nous la voyons confinée, gardée comme



une malheureuse captive. L'auteur fait sortir de l'imagination criminellement ingénieuse de Lovelace, une foule d'expédiens pour calmer les anxiétés de sa victime dans la situation critique où il la laisse. Bien que quelques-uns de ces détails soient ennuyeux, ils sont nécessaires pour l'honneur de Clarisse; ils affaiblissent, auprès des jeunes personnes, l'impression défavorable qu'a causée sa fuite; ils développent toutes les précautions qui ont été prises pour mettre sa prudence, sa vigilance en défaut, et lui ôter tout moyen de s'échapper. Au milieu de ces petites circonstances, la vivacité d'esprit de Lovelace, et la sensibilité entraînant de miss Howe, préviennent la monotonie. Il est un point où Clarisse pèche contre la délicatesse de son caractère, quand elle souffre la société des odieux compagnons de Lovelace; mais combien son ame s'élève au milieu des scènes les plus accablantes, quand ses yeux voient l'horreur qui



l'environne ; quand, trompée par de prétendus parens , elle rentre dans le fatal séjour du vice , sa demeure momentanée , où elle reproche si vivement à Lovelace l'outrageante liberté qu'il s'est permise ! Sa conduite , quand elle revoit son ravisseur après son exécration triomphe , appelle sur elle la pitié , l'estime et l'admiration. Quel plus beau sujet pourrait-on offrir à la peinture , que celui de Clarisse un canif à la main , les yeux fixés vers le ciel , prête à le plonger dans son sein pour échapper à de nouveaux outrages ? Lovelace muet , frappé de terreur , recule jusqu'au bout de sa chambre. Quelle scène que celle de la prison , où nous la voyons à genoux , dans un réduit , dont une faible lumière ne fait qu'augmenter l'horreur , le visage appuyé sur ses bras , les vêtemens négligés , dans l'attitude du repentir et de la componction ! Bedford la contemple avec une respectueuse pitié. Quel tableau que celle du colonel Morden , voyant sa



parente entourée des ombres de la mort ! Clarisse est assoupie sur un siège , appuyée sur la veuve Lowick , qui tient son bras gauche autour de son cou. Une de ses joues est voilée par le sein de sa bonne garde , et reçoit de sa chaleur une espèce de coloris , l'autre a la pâleur de la mort. La couleur bleue de ses veines contraste avec la blancheur de ses bras ; les pleurs de la veuve inondent son visage ; le colonel Morden est immobile , les bras croisés ; il aperçoit ses lettres derrière un écran. Quelle admiration , quel respect l'auteur nous inspire pour une innocente victime ! Il épuise tout l'art des situations pathétiques.

Il y a quelque chose dans la pureté virginale auquel l'imagination paie un hommage involontaire. Dans tous les âges , la vénération est attachée à l'idée d'une chasteté sans tache. De-là naît l'intérêt que nous prenons aux femmes qui se sont mises , par des vœux sacrés , à l'abri



de toute attaque; de-là l'efficacité que nous prêtons aux prières de ces pieuses récluses, dont les ames ne tiennent plus à la terre par aucun lien. La beauté est une fleur qui doit être cueillie à l'époque de son éclat; mais elle commande la plus tendre admiration tant qu'elle repose sur sa tige :

*Sic virgo, dum intacta manet, dum cura suis est.*

Il était réservé à Richardson de s'arrêter sur toutes les circonstances du déshonneur, de la disgrâce, et de donner à une vierge flétrie plus d'éclat qu'elle n'en avait dans son premier état; il a rendu cette fleur, cueillie par un attentat criminel, aimable à l'œil, et agréable à l'odorat.<sup>1</sup> Il a montré le triomphe de cette chasteté de l'ame, qui ne peut être ni souillée, ni ternie, qui est indépendante des attentats que le corps éprouve.

<sup>1</sup> Nous avons laissé subsister cette métaphore, que nous avons seulement un peu abrégée. Nous ne dirons point qu'elle sort d'un excellent goût.



Les scènes qui suivent la mort de l'héroïne, offrent la douleur sous les formes les plus variées , et modifiées selon le caractère de ceux qui lui survivent. Ils nous ont occupé si long-temps, ils nous ont si fortement intéressé, que nous éprouvons une sorte de plaisir dans notre affliction ; que nous savons gré à l'auteur de ne point nous quitter avant d'avoir épuisé la source de nos larmes. Nous jouissons de la punition des Harlowes, parce qu'elle nous semble méritée. Les sentimens de pitié dont l'ouvrage est rempli ; la mort de Clarisse, sa résignation, le pardon qu'elle accorde à ses ennemis, édifient et soulagent le lecteur. Richardson aimait à peindre des lits de mort ; il partageait l'opinion de son illustre ami, Young, que cet instant décisif est la pierre de touche du vice et de la vertu. L'on trouve trois scènes semblables dans l'ouvrage, toutes sous des traits différens ; celle de Lovelace eût produit plus d'effet, si elle avait été plus



affreuse, et si Lovelace repentant avait fini par déclarer, qu'il ne pouvait être entièrement malheureux dans la vie future, quelle que fût sa destinée, s'il pouvait contempler le bonheur de Clarisse ; s'il s'était écrié :

« O suprême arbitre des destinées, je redoute ta vengeance ; mais si je suis indigne de pardon, donne quelque relâche à ma peine, en me faisant contempler le bonheur de l'objet céleste dont j'ai précipité la mort ! »

Ce sentiment d'ailleurs eût été trop généreux pour un Lovelace. L'auteur éprouva quelque répugnance en ayant recours à un duel, genre de vengeance ou de réparation contraire à ses principes ; mais il fallait que Lovelace pérît. Quelle famille eût pu laisser impuni l'outrage qu'il lui avait fait ? Quel lecteur eût été satisfait en voyant un semblable criminel échapper à la vengeance. Le colonel Morden, homme du monde, agit d'après ses maximes ; il eût été né-



cessaire de lui faire exprimer quelque regret d'avoir donné la mort à son ennemi. Richardson sans doute n'avait point en vue de tracer un caractère parfait; il n'a voulu répandre sur ce duel, devenu indispensable, ni blâme, ni approbation.

L'on a toujours regardé Clarisse comme un ouvrage profondément moral; mais quelle est cette morale? Est-ce le triste sort d'une jeune fille qui a placé ses affections sur un être pervers? Bien que l'auteur se soit proposé cet objet comme une des conclusions de son ouvrage, un tel but n'a point assez de dignité pour rendre une fiction romanesque intéressante. On ne peut même offrir Clarisse comme le déplorable exemple d'un si funeste choix, puisqu'elle ne l'a point fait librement et avec confiance. Au contraire, avant et après sa fuite de la maison paternelle, elle se montre disposée à sacrifier sa prédilection pour Lovelace à la volonté de ses parens,



pourvu qu'on lui permette de refuser l'objet de son aversion. A-t-il voulu offrir son héroïne comme un modèle exemplaire de chasteté? Assurément une telle idée est dégradante pour le sexe. Lovelace, il est vrai, en a la plus mauvaise opinion, et ne croit pas qu'une seule femme lui puisse résister; il se vante de faire succomber la vertu comme d'un triomphe certain; mais l'innocence de Clarisse n'a jamais pu courir le plus faible danger. Celle de Paméla pouvait succomber à des offres que sa situation rendait séduisantes, parce que la différence des rangs semblait opposer une barrière insurmontable à une légitime union. La vertu de la Charlotte de Werther courait des dangers, ainsi que celle de la femme de Zelenco, parce que le rang de l'une des parties rendait une union vertueuse impossible; mais Clarisse, qui par sa naissance et sa fortune ne pouvait qu'honorer l'homme qui lui donnerait la main, devait-elle concevoir, sans indi-



gnation, qu'on la pût dégrader au rang de maîtresse ? Quelle femme capable, comme elle, de dominer ses affections, lors même que leur objet semble n'avoir que des motifs louables, ne se mettra point en garde avec la vigilance la plus scrupuleuse contre tout attentat, dès qu'elle s'apercevra d'une conduite propre à détruire son estime, à blesser son juste orgueil et sa modestie ; et lorsque Lovelace parle de triompher de la chasteté de Clarisse, il dit une chose absurde, et l'auteur est blâmable d'avoir favorisé l'idée qu'une telle résistance était prodigieuse et méritoire ; mais la morale réelle de ce roman, c'est le triomphe de la vertu dans les situations, dans les circonstances les plus pénibles, les plus dégradantes, dans une prison, dans une maison infame, au milieu des chagrins les plus violens, des tourmens les plus cruels ; c'est là qu'elle commande nos respects, nos hommages, nos plus tendres affections ; c'est là, qu'é-



tendue sur la terre , elle peut dire avec Constance , dans la tragédie :

C'est ici qu'est mon trône ; que les rois s'y prosternent.

Un but moral est indispensable à tout ouvrage d'imagination ; et ce but est rempli , lorsqu'il dispose le lecteur à la vertu ; alors l'écrivain se montre digne de notre estime : tend-il au contraire à favoriser le vice , il mérite notre haine et notre indignation. La grandeur d'ame de Clarisse se manifeste dans sa rupture avec son amant , dès qu'elle s'aperçoit de ses vues criminelles ; dans le choix qu'elle fait de la mort plutôt que de souffrir un nouvel outrage ; dans le refus d'un mariage qu'une ame commune eût envisagé comme un abri contre le déshonneur ; dans ce mélange admirable d'indignation et de fermeté , de patience et de résignation chrétienne ; dans le calme avec lequel elle entrevoit les approches de la mort ; dans le pardon qu'elle ac-



corde à ses insensibles parens. On a blâmé l'auteur, peut-être avec justice, d'avoir encouragé la superstition, en représentant Clarisse fortement effrayée de la malédiction de son implacable père. Il peut avoir fait une faute comme moraliste, mais il a produit un grand effet dramatique, et il n'est point très-douteux qu'il n'ait suivi en ce point ses propres opinions sur la triste efficacité des anathèmes paternels. Les couleurs trop fortes de quelques tableaux ont paru propres à enflammer les passions dont l'écrivain professait le désir de calmer la funeste influence ; mais il fut entraîné en quelque sorte par la nature de son ouvrage ; il semble avoir commencé avec une austérité d'idées dont il se relâcha graduellement. Cette production donne moins de prise à la censure que sa Paméla ; et sous le rapport moral, son Grandisson est exempt de toute réflexion. La mort de la Sinclair est décrite avec la plus grande force ;



elle excite un pénible dégoût et une profonde horreur ; mais elle verse l'exécration sur les repaires du vice et de la débauche ; elle produit l'effet de ces remèdes qui ne purgent qu'en excitant de violentes nausées. La mort de Belton est un chef-d'œuvre , et n'est inférieure sous aucun rapport , à la scène admirable du cardinal Beaufort , dans Shakespeare.

Le caractère de Lovelace , bien que tracé avec beaucoup d'art , est , après tout , l'ouvrage de l'imagination plutôt que le portrait réel d'un libertin anglais. Quel est l'audacieux aventurier qui s'efforcerait de séduire de jeunes personnes protégées par la naissance et la fortune , par des mères jalouses de leur honneur , par une éducation sévère qui repousse toute liaison dangereuse ? Lovelace est plus avide d'intrigues que de plaisir ; c'est un froid et systématique corrupteur qui cherche des conquêtes pour s'en faire gloire. Un



tel personnage en France eût dirigé ses galanteries sur les femmes mariées ; il eût été placé bien plus naturellement dans ce pays de galanterie ; ses mémoires épistolaires eussent acquis bien plus de vraisemblance ; mais un Lovelace en Angleterre , eût couru le monde bien long temps avant de voir la figure d'une Clarisse , et de tomber sous le fer d'un Morden.

Il résulte du genre épistolaire adopté par l'auteur , un défaut de vraisemblance qu'il ne pouvait éviter ; c'est l'acquiescement de Bedford à un acte honteux , que tout le monde désapprouve. Un homme d'honneur se croit obligé de ne point trahir les secrets de son ami , et dès qu'il désapprouve la conduite de ce coupable ami , ce dernier ne peut plus lui confier ses criminels projets. Bedford , après sa conversion , ne peut plus entretenir de rapports intimes avec Lovelace ; mais c'est un être né pour le développement de



l'histoire , et il ne peut être aussi l'objet d'une sévère critique. Un romancier est quelquefois contraint de violer les probabilités , et un lecteur bienévolé sait lui faire quelques généreuses concessions.

Nous ouvrons un livre comme nous entrons dans une société , avec la persuasion de ne point rencontrer d'objets d'une perfection absolue. Richardson nous apprend dans une de ses lettres , que M. Moore , auteur de l'Enfant Trouvé , avait l'intention de mettre au théâtre l'histoire de Clarisse , et que Garrick lui avait dit qu'il composerait avec plaisir le rôle de Lovelace. Une telle entreprise était au-dessus des talens de Moore ; mais s'il y avoit réussi , la gaieté , l'esprit de Lovelace eussent produit , sous le pinceau de Garrick , des effets qui auraient fortement nui à la morale de la pièce.

La publication de Paméla fit naître cette sensation de plaisir et de surprise



qu'un nouvel auteur , qu'un nouveau style , qu'un nouveau genre d'écrire devaient naturellement produire ; celui de *Clarisse* le mit à la tête des romanciers , et fut plus admiré encore sur le continent , que dans notre île. *Rousseau* , dans son *Héloïse* , peut seul partager la palme avec *Clarisse* ; et il assure , dans sa lettre à *Dalembert* , qu'il n'exista jamais rien d'égal , ni d'approchant , dans aucune langue. *Diderot* parle de *Richardson* avec l'enthousiasme d'un inspiré. Le docteur *Johnson* , dans sa vie de *Rowe* , s'exprime avec cette pompe de langage :

« *Richardson* semble avoir puisé le caractère de *Lovelace* dans le rôle de *Lothario* ; mais il a bien surpassé l'original dans les effets moraux. *Lothario* , avec cette gaieté que l'on ne peut haïr , cette bravoure que l'on ne peut mépriser , s'attache trop la bienveillance du spectateur. Il appartenait à *Richardson* seul de faire succéder l'horreur à l'es-



time, et un vertueux ressentiment à cette affection que commandent l'esprit, l'élégance des manières, la valeur, et de transformer l'objet de nos penchans, en un objet d'aversion ».

Des voyageurs ont témoigné leur admiration pour cet ouvrage, en recherchant toutes les circonstances locales qu'il retraçait. Je me rappelle que des Français vinrent à Hampstead, dans la seule intention de voir la maison où logeait Clarisse. C'était pour eux une terre classique, comme les rochers de Meillerie pour les admirateurs de Rousseau; et probablement, si un voyageur faisait de semblables recherches dans la Suisse, il trouverait que ces sites romantiques, que ces chalets, auxquels l'imagination prête tant de charmes, ne suggèrent à leurs habitans que des idées de travail et de récolte. Un séjour constant détruit toute sensibilité sur les objets d'un enthousiasme local.

L'intérêt que Clarisse excita s'accrut



par la longue suspension qu'éprouva l'ouvrage. L'intervalle de plusieurs mois, entre les quatre premiers et les quatre derniers volumes, fit naître une impatience bien honorable pour l'auteur. La destinée de l'héroïne occupait fortement toutes les âmes sensibles. « J'ai entendu dire, écrit un correspondant qui signe Philarètes, que vous aviez dessein de rendre Clarisse malheureuse. Alors je suis déterminé à ne plus lire votre ouvrage. Sa mort me ferait plus de peine que celle de mon meilleur ami ».

La même idée rendait le vieux Cibber presque furieux. Toutes les femmes implorèrent, mais vainement, pour éviter la catastrophe tragique. L'auteur avait son but ; il ne voulait point gâter son livre par une servile complaisance. Flatté de l'impression qu'il avait produite, il était sûr d'être muni d'armes victorieuses contre la critique. L'auteur, dont le public laisse dormir l'ouvrage, est le seul qui puisse s'en plaindre.



Richardson avait le suprême talent d'émouvoir la sensibilité. M. Higmore s'exprime, à ce sujet, de la manière la plus aimable et la plus touchante. « Quels sentimens éprouviez-vous lorsque vous écriviez cet ouvrage , que personne ne peut lire sans avoir les yeux inondés de larmes et le cœur brisé de douleur ? Il a produit le même effet sur mon père et sur ma mère , que sur moi. Aucun de nous ne peut le lire à haute voix, l'attendrissement l'étouffe ; mais chacun le lit en pleurant , dans des lieux séparés ». M. Higmore ne s'était point trompé sur les idées et les sensations qu'éprouvait l'auteur ; il rend témoignage à la vérité de cette maxime : *Si vis me flere dolendum est primum ipse tibi*. Il dit , dans une de ses lettres , que Clarisse lui a coûté autant de larmes , qu'à aucun de ses lecteurs. Une grande correspondance fut le résultat d'une immense célébrité. Le plus singulier compliment qu'il reçut , s'il n'était point le plus



agréable , fut de la part d'une femme qui avait écrit un roman, et qui signa Eléonore , et qui dit : « Je suis charmée, autant qu'on peut l'être , de votre Clarisse , c'est un caractère bien noble ; mais je pense qu'il n'existe que dans vos lettres. Quel dommage que vous ne soyez pas femme , avec les qualités que vous possédez ! Une personne capable de tracer un semblable caractère , agirait certainement comme elle dans une semblable situation ».

L'abbé Prévôt traduisit Clarisse en français ; mais il fit plutôt un abrégé qu'une traduction ; elle fut rendue plus fidèlement par Letourneur. Prévôt avait dit , et avec raison , que l'ouvrage exigeait quelque retranchement pour l'accommoder au goût délicat des Français. M. Sinstra en fit une version hollandaise , et une en allemand fut exécutée sous les yeux du célèbre Haller.

Richardson était au zénith de la gloire ; mais son imagination n'était point épu-



sée , ni son talent d'écrire affaibli. Il reparut en public après un silence de quatre à cinq ans.

Après avoir publié deux ouvrages, où les principaux caractères étaient des femmes, il résolut d'offrir au monde l'exemple d'un homme parfait. C'était une entreprise difficile et louable, que celle de présenter les qualités de l'esprit s'unissant à celles du cœur, les grâces du grand monde jointes avec les vérités morales les plus sublimes, et avec tous les sentimens du vrai chrétien.

Les femmes, qui étaient devenues ses disciples les plus passionnés, firent naître en quelque sorte cette nouvelle production. Lorsqu'il leur reprochait trop de prédilection pour Lovelace, elles lui observaient qu'il n'avait peint aucun homme que l'on pût aimer; que son vertueux Hikman était trop timide, trop esclave de ses principes; qu'il ne leur avait offert aucun de ces caractères mâles sur lesquels l'imagination se repose avec



complaisance ; que s'il ne voulait point qu'elles regardassent des corrupteurs séduisans , d'un œil trop favorable , il fallait qu'il prêtât à la vertu des formes plus imposantes. Il se détermina, d'après cette impression , à faire un *bonhomme* ; telle est la qualification qu'il donnait au héros de l'ouvrage qu'il intitula *Grandisson*.

Sir Charles est un homme de naissance et de fortune , doué de tous les avantages personnels et de tous les talens acquis ; il le place dans une foule de situations propres à développer ses vertus , et la bonté de son caractère , comme frère , comme tuteur , comme ami , comme amant , joignant la prudence à l'usage du monde ; il le fait respecter dans les différens pays et par toutes les classes du peuple ; il est généreux sans prodigalité , religieux sans superstition , complaisant sans faiblesse , ferme dans ses desseins , persévérant et actif dans l'exécution , jaloux de l'honneur ; mais toujours disposé à une généreuse réconci-



liation. Le but de l'auteur, dans cet ouvrage, est de nous faire croire que les passions humaines peuvent toujours être réglées par une raison supérieure.

Cet ouvrage diffère de *Paméla* et de *Clarisse*, sous ce rapport qu'il ne repose point sur un grand événement, mais qu'il a pour but de déployer un caractère sous différentes situations. L'unité de l'ouvrage consiste dans le rapport qu'ont tous les personnages, tous les événemens incidens au héros principal. Dès que l'auteur l'a mis en scène, il ne le perd plus de vue; les acteurs en sous ordre, pour me servir d'une expression militaire, ne font que garder le terrain sur lequel ils doivent combattre. *Grandisson* est l'ame, le mobile de tout l'ouvrage; il fallait, pour l'exécution du plan, et l'auteur l'a senti, que ce troisième ouvrage offrît une plus grande variété de caractères que les deux premiers; il est dans un genre plus agréable. L'auteur y prouve qu'il s'est fortifié dans la connaissance des mœurs et dans



celle du grand monde; l'on n'y rencontre aucune de ces descriptions brillantes que l'on a si fortement blâmées dans Pamela et Clarisse. L'on y trouve un enlèvement, incident qui semblait plaire à l'auteur, puisqu'il se reproduit dans ses trois ouvrages; mais il a le mariage pour objet; il est ménagé avec le plus parfait *decorum*, et fournit une scène très-touchante. La dernière partie de ce roman présente une foule variée d'événemens et de personnages. L'histoire de sir Thomas et de lady Grandisson est admirablement exécutée, et fortement morale. La conduite de sir Charles envers son père, sa maîtresse, son oncle, met son caractère dans le plus beau jour; mais la principale intrigue de l'ouvrage résulte du double amour de sir Charles pour miss Byron et Clémentine. Un double amour, dira-t-on, n'est point un amour véritable; cette critique est assez fondée; Grandisson ne semble avoir que de la compassion pour ses deux maîtresses.



Miss Byron nous est peinte comme un des ornemens de son sexe ; mais son caractère est judicieusement ménagé , soit qu'on l'examine dans ses relations avec sir Charles , soit que l'on fasse attention à celui de l'italienne , si fièrement et si savamment dessiné. Elle est aimable , timide et même un peu passive ; sa physionomie morale n'a point de traits dominans , à l'exception de son amour pour Grandisson. Destinée à récompenser le héros , l'auteur nous montre son adresse en nous intéressant fortement pour elle , avant que nous connaissions Clémentine. Nonobstant notre admiration pour cette dernière , et le vif intérêt que l'énergie de ses passions nous inspire , nous considérons cette famille italienne avec une sorte de répugnance , et nous sommes même ravis lorsque sir Charles se trouve libre de ses engagemens avec elle. Nous adorons Clémentine ; mais nous aimons à vivre avec miss Byron.

L'on a accusé Richardson d'avoir



rendu ses femmes trop froides en amour; cette assertion est mal fondée, parce que, dans les deux premiers romans, la nature des événemens interdit l'effusion d'une tendre sensibilité; mais combien l'auteur s'en dédommage dans son *Grandisson* ! Comme il peint l'amour avec toute sa chaleur, toutes ses inquiétudes, toute sa délicatesse ! Comme il dérobe tous les secrets du cœur des femmes ! Dans son *Olivia*, son *Henriette*, son *Emilie*, il suit admirablement les leçons du poëte, qui dit que l'amour agit différemment, selon la différence des esprits, dans un cœur paisible; sa douce flamme ressemble à l'encens, qui répand sur l'autel un tranquille éclat et une odeur suave. Pénètre-t-il dans une ame fouguese et violente, c'est un feu qui consume, qui dévore; il accroît l'arrogance d'un esprit superbe, et dicte des sentences et des arrêts de mort aux cœurs vindicatifs.

Le caractère de sir Charles est le plus



instructif du roman ; mais celui de Clémentine est le plus grand effort du génie. C'est une jeune personne entraînée par une passion, qu'elle exprime avec l'innocence la plus ingénue, et la délicatesse la plus respectable. La force de son amour triomphe de sa raison , et dès qu'elle en a recouvré l'usage , par une résignation sublime, elle subordonne son amour à l'austérité de ses principes religieux. Clémentine est vraiment une héroïne ; mais d'après sa croyance, sa flamme est enchaînée par d'insurmontables obstacles. Sa foi est erronée ; mais la conduite qu'elle lui dicte est juste et raisonnable. Nous insistons sur cet article , parce que de bons protestans la regardent comme un esprit étroit, une esclave de la superstition. C'est certainement une bigotte ; mais est-il étrange qu'elle croie à la religion dans laquelle on l'a soigneusement élevée , et qu'elle agisse conséquemment à cette croyance ? Il est inutile de faire remarquer à ceux qui ont lu



cet ouvrage , la manière admirable avec laquelle la folie de Clémentine est décrite. Le docteur Warton s'exprime ainsi à ce sujet : « Je ne connais que la démence du roi Lear , qui soit exprimée avec autant de naturel et de vérité ; il n'y a qu'une pédanterie sans goût qui puisse comparer les fureurs d'Oreste , dans Euripide , à la touchante aliénation de Clémentine. Son délire , ses mouvemens passionnés , respirent une telle innocence ; ses regards , son attitude donnent à son malheur un caractère si touchant ; elle joint une telle pureté d'ame à une telle énergie de sentimens , que celui dont elle ne fait point couler les larmes , sera toujours insensible au pouvoir des fictions les plus sublimes ».

Un des plus grands défauts de Richardson , c'est de ne point savoir abandonner un personnage ; il eût été bien plus convenable , bien plus digne de sa Clémentine qu'elle disparût après le refus de Grandisson , que de rester en An-



gleterre, et d'occuper une place dans les derniers volumes, conduite peu compatible avec l'élévation de son ame, qui ne sert à aucun événement, et qui fait croire au lecteur qu'elle finira par accepter la main du comte de Belvédère. Il lui était facile, en lui donnant un couvent pour refuge, de compléter le sacrifice qu'elle avait fait de l'honneur à la religion. Sans doute, il eût employé ce moyen, si le désir de rendre son ouvrage plus instructif n'avait égaré son jugement et captivé son génie. Il avait pris de ses jeunes amies ses idées romanesques sur l'amour, et particulièrement l'opinion que l'on ne triomphe jamais d'une première passion; il craignait de produire un mauvais effet s'il énonçait des principes contraires dans ses ouvrages.

Si, dans la vie ordinaire, la passion la plus violente peut céder à l'empire du temps, et si, lorsque la cruauté du sort trompe nos vœux, nous cédon's au devoir par nécessité, sinon par plaisir,



pouvons-nous croire cependant qu'une femme du caractère de Clémentine, qui a ressenti la passion jusqu'à ce degré de violence qui trouble la raison, se dégrade au point de diriger ses pensées vers un nouvel amour ? Comme les romans diffèrent toujours de la vie ordinaire, ils sont sous ce rapport toujours dangereux pour l'inexpérience. Leurs auteurs sont conséquens avec eux-mêmes ; mais peut-on entièrement justifier le choix de l'écrivain qui décrit une passion dont l'effet est d'aliéner la raison d'une femme, d'en conduire une autre au tombeau, et qui fonde le bonheur de miss Byron sur la ruine de deux victimes ?

Il y eut de grands débats chez les femmes, relativement au point que nous venons de discuter. Quelques-unes votèrent pour la mort de Clémentine, et très-peu furent satisfaites de la conclusion. Elles en attendaient une toute différente ; elles eussent voulu voir, comme dans le Cid de Corneille, un heureux ma-



riage récompenser les souffrances de leur héroïne favorite.

La correspondance dans cet ouvrage a lieu, d'un côté entre miss Byron et ses amies, et lady, sœur de sir Charles ; et de l'autre , entre sir Charles et le docteur Bart, respectable ecclésiastique. Le caractère de lady est vif, spirituel, emporté ; son style pêche quelquefois par la prolixité : elle a quelque chose de miss Howe ; mais elle a moins de feu, d'ardeur et plus de légèreté ; elle se comporte avec son mari d'une manière encore plus impérieuse que la première envers M. Kicman. Malgré toutes ces ressemblances générales, et quelques autres que l'on remarquera facilement, il n'y a peut-être pas d'homme qui ait autant écrit et moins répété que Richardson ; et nous pouvons juger, par la variété des caractères de ce dernier ouvrage, que son imagination n'était point épuisée. Parmi tous les rôles secondaires, s'en peut-il trouver un plus char-



mant que celui d'Emilie Jervers, pupille  
 de sir Charles ? De quelle beauté , de  
 quelle simplicité touchante l'auteur ne  
 l'a-t-il point ornée ? Son amour ingénu  
 pour son tuteur , s'accroissant si naturel-  
 lement , à mesure qu'elle avance en âge ,  
 par la reconnaissance , par l'estime qu'il  
 lui fait éprouver ; la honte de la conduite  
 dissolue de sa mère ; sa générosité en-  
 vers cette femme déréglée aux premiers  
 symptômes de réformation ; la naïveté  
 de ses idées et de son langage , l'entou-  
 rent d'un intérêt que le prodige du ta-  
 lent d'invention peut seul inspirer. Miss  
 Hirley offre le portrait charmant de l'a-  
 ménité dans un âge vénérable. Lady  
 Beauchamp procure à Grandisson l'occa-  
 sion de déployer la tendresse et les  
 ménagemens délicats d'un homme du  
 monde. Olivia exerce sa vertueuse pa-  
 tience ; l'orgueilleuse famille Péretta ,  
 sa fermeté , sa présence d'esprit , sa pru-  
 dente circonspection. La conduite de  
 M. Lowther, et celle du chirurgien fran-



çais, font voir que les connaissances de l'auteur s'étaient étendues sur le génie de diverses professions, et ces progrès se remarquent également dans plusieurs parties de l'ouvrage.

Richardson n'a point recours à ces épisodes détachés, qui ne semblent faits que pour grossir le volume, et qui sont si communs chez les autres écrivains, tel que l'histoire de l'Homme de la Montagne dans Tom Jones. Si ses romans pèchent par l'étendue, cette prolixité semble naître de la matière et en accroît l'intérêt. Des traits d'enjouement, des morceaux de sensibilité prouvent bien le génie; mais ce n'est qu'à l'aide d'une patience persévérante que l'on termine un vaste plan, et que l'on rend toutes les parties dignes de l'ensemble.

Le caractère de Grandisson n'est point à l'abri de la critique. Quel ouvrage humain peut jouir de ce privilège? On a reproché à l'auteur son double amour. Sir Charles, comme chrétien, doit avoir



le duel en horreur ; mais comme gentilhomme , il ne peut manquer de sacrifier au préjugé dont son rang, dont l'honneur lui font un devoir. Pour développer son courage , il faut l'exposer à des aventures , à des hasards. Le service qu'il rend à miss Byron est un acte méritoire ; mais il l'expose nécessairement à un cartel. Comment l'auteur se sauve-t-il de cette position délicate ? il lui donne une telle habileté dans les armes , qu'il peut désarmer son adversaire sans que la vie de l'un , ni de l'autre , soit en danger. Mais les principes d'un homme de bien doivent-ils être soumis à la science d'un maître d'escrime ? Tout autre peut avoir l'adresse de sir Charles , avoir sa dextérité à manier l'épée. Est-il bien vraisemblable qu'un homme si soigneux d'éviter les duels, soit si habile dans l'exercice des armes ? Young s'exprime ainsi en complimentant l'auteur dans ses succès sur ce point délicat , en disant qu'il est ravi qu'une épée, qui ne quitte point le four-



reau , fasse la gloire d'un petit César. Cet trait tombe à faux. On peut dire que, dans l'affaire avec sir Hirgrave , il s'est réellement battu en duel , bien qu'il ait verbalement refusé la cartel. Il l'accepte en réalité , puisqu'il se rend dans le jardin , connaissant l'objet qui l'y appelle. Il joint également le lord Greville dans un endroit écarté , et s'avance sur son adversaire qu'il peut être sûr de désarmer. Il le désarme en effet et lui accorde la vie ; mais Greville pouvait le vaincre , n'avoir pas la même générosité , et transformer en scène tragique un combat simulé. Mais quel expédient employer dans un semblable cas ? Il faut avouer qu'il est des circonstances où le code évangélique et le code de l'honneur sont inconciliables , et qu'il ne reste entre les deux autorités qu'un choix à faire.

La roideur de ce caractère admirable est une faute de convenance morale , qu'il est difficile d'imiter ; elle dérive en partie du faible de l'auteur , qui veut être



élégant et qui manque de grâce , et de la position où l'on place le héros qui se trouve l'objet de beaucoup de complimens, et sans doute de bien fades éloges. Le tableau de son bonheur, l'idéal de ses perfections finissent par fatiguer. Il faut joindre de grandes vertus à de grands malheurs pour exciter notre attendrissement ; nous ne sommes point disposés à prêter à sir Charles de ces passions fortes, qui rendent ceux qu'elles agitent un objet de pitié ou un objet d'affection. La perte de Clémentine ne l'affecte point plus fortement que lorsqu'il voit celle à laquelle sa main est promise , sur l'autre côté de la rivière. Nous ne sommes point satisfaits de la complaisance avec laquelle il abandonne sa correspondance, avec deux sœurs aimables et chéries , aux ordres impérieux d'un père barbare ; notre surprise n'est pas moins forte , lorsque Richardson , adorateur presque fanatique de l'autorité paternelle , fait contracter à un fils un mariage



sans l'autorisation de l'auteur de ses jours. La seule réponse valable, est qu'il fallait qu'il terminât son ouvrage.

Si ce caractère, si habilement tracé, n'est point toujours un objet d'imitation, c'est sur-tout dans l'idée de mariage avec une bigotte papiste, avec une femme qui l'exposerait sans cesse à l'extrémité de changer de culte. Clémentine exige des domestiques italiens, un confesseur italien, la faculté de passer la moitié de l'année en Italie, et d'élever la moitié de ses enfans (ce qui pouvait s'étendre à tous) dans une croyance qu'il regarde comme erronée. Ce sont de ces sacrifices qu'un homme scrupuleux, qu'un homme sage, ne peut consentir à faire. Quelle horrible union que celle où les plus tendres affections peuvent servir à déchirer le cœur ; où chacun des deux croyans peut supposer que l'autre est l'objet de la malédiction irrévocable de l'Eternel ! Tel doit être le résultat d'un si grand contraste avec une religion dif-



férente de celle que l'on professe. Ajoutez à ces circonstances majeures l'insolente proposition , répétée si souvent à sir Charles par l'orgueilleuse famille Péretta , de changer de culte pour une femme , et de passer une partie de sa vie hors de son pays natal ; c'est une injure faite à Grandisson , considéré seulement comme gentilhomme anglais. L'auteur s'est fait valoir par la manière dont il s'est tiré de cette épineuse négociation ; et dans une de ses lettres à un de ses traducteurs français, il la présente comme une preuve de sa candeur et de sa propension en faveur du culte catholique <sup>1</sup>.

L'auteur de Grandisson rappelle, dans une de ses lettres , qu'il fut importuné par quelques-uns de ses amis, pour donner un autre volume , et que les traducteurs de Guttemberg lui demandèrent

<sup>1</sup> On dit qu'il parut, il y a quelques années, à Naples, une traduction de la Bible, dont la préface condamnait tous les ouvrages anglais, à l'exception de la Clarisse de Richardson.



la suite de l'ouvrage, le supposant incomplet. C'était une preuve qu'il était trop long; car, l'ayant prolongé d'un volume, après le mariage du héros, il pouvait l'étendre, sans inconvénient, jusqu'à la deuxième ou troisième génération. Chrissè pêche peut-être par la longueur; mais qui voudrait l'abrégé? Grandisson, au contraire, est grossi dans le dernier volume, et dans une bonne partie du sixième, par des descriptions de toilette, de parure, d'équipages, lorsque le véritable intérêt est absolument épuisé. Ces peintures ressemblent à ces couleurs de pourpre qui brillent encore au firmament après le coucher du soleil; mais c'est une tâche ingrate que celle de relever les fautes du génie.

Outre ces trois grands ouvrages, Richardson fit un volume de lettres familières, écrivit dans le Rambler (Rodeur), publia une édition des fables d'Esopé, contribua par sa plume à la publication



d'autres ouvrages. Ses lettres familières furent abandonnées lorsqu'il fit *Paméla*; il les reprit quand cet ouvrage fut terminé. Il n'y mit pas son nom : on ne le trouve guère que dans les mains des femmes de chambre. Quand il tombe dans celles des maîtresses, elles admirent le charme secret qui leur fait parcourir un livre auquel leur dignité ne leur permet point de donner une attention sérieuse. Richardson remplit son but, celui d'éclairer, sur leurs devoirs, les dernières classes de la société. Dans les quatre-vingt-seize numéros dont il composa le *Rambler*, il plut beaucoup au public; et ce fut le seul papier dont on fit une demande considérable, lorsqu'il ne paraissait qu'en numéros. Richardson, ami sincère du docteur Johnson, s'intéressait beaucoup au succès de cet ouvrage périodique qu'il avait entrepris. Il publia aussi un gros recueil de maximes, à l'usage des personnes mariées, qu'il compila de ses trois romans. Il s'attribuait



plus de gloire comme moraliste, que comme génie créateur. Cette idée le flattait ; des amis complaisans et d'enthousiastes admirateurs se plaisaient à le peindre , sous ce rapport , comme le bienfaiteur de son siècle. On peut le considérer, sans doute, comme un écrivain profondément moral , parce qu'il fait parler le sentiment en faveur de la vertu ; mais il ne possède ni ce nerf de style , ni cette brièveté qui grave dans la mémoire des pensées isolées, et qui , séparées des idées intermédiaires, peuvent les rendre capables de faire impression. Il semblait espérer que ce petit volume serait considéré comme un code de morale.

Sous le rapport du style , Richardson semble au-dessous de lui-même. Il emploie simplement les expressions à mesure que les idées coulent de sa plume ; mais nous ne trouvons dans ses écrits, ni cette aisance, cette politesse que donne le grand monde, ni l'élégance, l'élévation



qui constituent l'excellent écrivain. Ses lettres, son dialogue sont chargés, particulièrement dans *Grandisson*, où il a voulu peindre la brillante société, de complimens fastidieux, d'expressions ampoulées, de sentences embrouillées et mal construites. Un de ses correspondans, M. Read, tempère ainsi les justes éloges qu'il lui donne. « Il se trouve en vous une abondance de phrases mal assorties, des parenthèses qui embarrassent le sens, au lieu de l'éclairer. Si j'ai tort, imputez cette critique à la rudesse d'un homme de collège qui, ayant très-peu de communication avec le monde, ne peut être l'arbitre de son langage ». Ce défaut doit beaucoup nuire maintenant à la réputation de Richardson ; car, plus le nombre des bons écrivains s'accroît, plus nous devenons difficiles. J'entends ici par talent d'écrire cet art que l'habitude peut donner. Le style de Richardson a cependant l'avantage de placer sous les yeux du lecteur, de la manière la plus ani-



mée, les objets qu'il présente. Il joint les idées sublimes d'un peintre de l'école d'Italie, au soin minutieux d'un peintre flamand. S'il eût dirigé son esprit vers l'observation de la nature, au lieu de le tourner sur les mœurs, il eût égalé Cowper dans le genre descriptif. Qu'on voie de quelle manière il développe les plus petites circonstances, dans la description suivante, d'un oiseau nouvellement captif. « Observez comme il refuse d'abord toute nourriture ; il s'agite, il se débat dans les liens qui le retiennent, jusqu'à ce que ses efforts l'aient dépouillé de son avant-plumage. Sa tête se dresse sur ses épaules ; ses yeux, dans l'attitude de la méditation, contemplent le dôme de treillage qui le couvre. La douleur, la rage lui arrachent de fréquens soupirs. Il heurte sa tête contre les grilles de sa prison ; il frappe de son bec le geolier qui, d'une main caressante, veut adoucir son esclavage ; mais lorsqu'il voit que ses forces s'é-



puissent , il se retire au fond de sa cage ; comme pour gémir sur ses destins cruels et sur sa liberté anéantie. Après quelques jours d'esclavage , il fait moins d'efforts pour s'échapper. Voyant que ses tentatives seraient sans but , il s'habitue à sa nouvelle demeure ; il voltige , de perche en perche , comme il voltigeait autrefois d'arbre en arbre ; il chante tout le jour ; et en songeant à s'amuser , il réjouit , il récompense son gardien ».

On avait accrédité l'opinion qu'il avait été aidé dans quelques-uns de ses ouvrages , particulièrement dans *Grandisson* , par quelques-unes de ses correspondantes ; il est vrai que Richardson leur demandait poliment leur avis ; et connaissant son défaut d'usage du grand monde , il pouvait espérer de tirer parti de leurs conseils et de leurs critiques ; il ne pouvait être sûr de bien peindre un homme aimable , que lorsque ses habiles conseillères lui avaient appris quelles étaient les qualités qui pouvaient leur plaire. On



pensait que les lettres de lady G. avaient été composées par lady Braidshaig; mais les propres mots de l'auteur à cette femme distinguée, réfutent suffisamment cette accusation funeste à sa gloire, et rappèlent en même-temps le passage d'un article peu important à une autre dame, qui n'eut d'ailleurs aucune liaison avec le romancier. « Votre seigneurie s'est cru forcée de certifier à quelques personnes de sa connaissance, qu'elle n'avait point mis la main à l'histoire de sir Charles. La même imputation a été faite à miss Walse, ainsi qu'à l'estimable M. Edward, auteur des Règles sur la Critique. Je souhaiterais que chacune des dames qui m'ont honoré de leur correspondance, voulût me donner une lettre à ce sujet; mais ce serait exiger trop de bienveillance. Une femme me fit voir quelques observations très-ingénieuses sur l'éducation des personnes de son sexe; j'en pris une copie, accusant l'usage que j'en voulais faire. J'en ai



tiré parti dans le début sur la supériorité et l'infériorité des deux sexes , à la fin du cinquième volume *in-8°*, et du sixième *in-12*. Cette anecdote pourra vous faire plaisir ».

Les ouvrages de Richardson prouvent qu'ils sont sortis d'une même plume ; les mêmes sentimens , les mêmes tours de phrase , le même plan , attestent l'unité de cœur et d'esprit. Il est vrai que , lorsque ses amies pressèrent l'auteur d'ajouter un volume à *Grandisson* , il dit que dans ce cas il les priait d'y vouloir bien contribuer. On ne peut décider si cette prière était sérieuse ; mais lady Braidshaig fut la seule qui daigna y souscrire. Elle écrivait une lettre dans le caractère de lady G. , avec les grâces , l'esprit convenables au rôle qu'elle voulait soutenir. Où Richardson eût-il trouvé une plume capable de suppléer à la sienne , excepté dans quelques ornemens détaillés , dans quelques accessoires de peu d'importance ? La belle ode à



la Sagesse, de Carter, fut insérée dans Clarisse sans le consentement de l'auteur. Il se trouve un fragment du fameux Psalmanazar dans la correspondance non imprimée, qu'il avait destinée à entrer dans la seconde partie de Paméla. C'est un récit des aumônes de l'héroïne envers une pauvre famille; mais écrit avec une énergie sauvage, qui soulève le cœur au lieu de le toucher par la hideuse représentation d'une dégoûtante misère, et absolument dépourvue de cette touche délicate qui attendrit l'ame au lieu de révolter les sens. Le fragment intitulé : *Histoire de M. Beaumont*, imprimée à la fin du sixième volume de cette collection, était peut-être destiné à un volume additionnel, ou peut-être faisait partie d'un des premiers dont il pouvait être séparé, sans nuire à l'effet général; car quelques volumineux que soient ses ouvrages, il les avait encore abrégés; il retrancha deux volumes entiers de sa Clarisse. Doué d'une fécon-



dité prodigieuse , il avait plutôt besoin d'imposer un frein à son imagination, que de s'abandonner à son essor.

Le docteur Young, après les deux premiers ouvrages de Richardson, l'avait invité à se reposer sur ses lauriers ; mais lorsqu'il eut publié son *Grandison*, il se rétracta en disant : « J'applaudis à ce que je craignais de blâmer ; par un rare phénomène, après *Clarisse*, votre réputation s'accroît encore ».

Si elle s'accrut réellement, ce n'est point que le dernier ouvrage surpassait les premiers en mérite, mais parce qu'il prouva l'étendue et la variété des talens de l'auteur. Il se regardait comme le père de plusieurs enfans, qu'il aimait d'une égale tendresse, et s'inquiétant peu si l'un était plus loué que l'autre, et si l'on trouvait le plus jeune plus aimable que l'aîné. Une femme lui écrivit qu'il lui rappelait un conte de sa nourrice, d'un homme qui avait trois filles qui surpassaient toutes les autres femmes en beauté ;



la seconde était plus belle que la première , et la troisième était la plus belle de toutes.

Son Grandisson fut publié en 1758 ; tandis qu'il était sous presse , il éprouva des dégoûts et fut lésé dans sa propriété par la piraterie des libraires de Dublin. Les contrefaçons irlandaises n'étaient proscrites par aucunes lois, quelque préjudice qu'elles portassent à l'auteur ; il était seulement illégal de les débiter en Angleterre <sup>1</sup>. Richardson fut cruellement affecté du succès d'une semblable fraude. Sa haute réputation lui promettait d'immenses profits : nonobstant cette soustraction d'un gain légitime , il bâtit des maisons à la ville et à la campagne. Là , il réunit tous les agrémens qui peuvent embellir une habitation rustique ; ici , il joignit le luxe de l'opulence

<sup>1</sup> Les détails sur cet acte de friponnerie , qui s'est opéré bien des fois en France , n'intéresseraient point les lecteurs. Nous nous abstenons de les traduire.



aux dispositions que réclamait sa vaste imprimerie. En 1757, il maria sa fille Marie à un chirurgien de Bath, nommé Ditcher. Il se donnait alors quelques momens de relâche ; il ne venait plus que de loin en loin visiter ses imprimeries de Londres. Il regrettait souvent de n'avoir point de fils sur lequel il pût se reposer de l'administration de ses affaires. Il confiait les plus embarrassantes à un de ses neveux. Il pouvait jouir de toute sa réputation ; il avait de la fortune, des enfans aimés, de sincères amis ; le loisir vint trop tard pour qu'il en jouît ; et nous pouvons dire dans le sens mondain, comme dans le sens religieux : à l'instant où la vie commence à nous sourire, le tombeau s'entr'ouvre.

Ses maux de nerfs augmentaient journellement ; une attaque d'apoplexie l'enleva le 15 juillet 1761. Il fut enterré selon ses intentions, auprès de sa première femme, dans l'église de Saint-Bride.

Le caractère de Richardson peut être



apprécié d'après les diverses circonstances de sa vie. Il était respectable , et ne déshonorait point son génie : sobre et tempérant , probe et laborieux , ses diverses relations dans les circonstances les plus dangereuses et avec des hommes dissolus , tels que Cibber et Warthon ; son séjour dans une métropole licencieuse ne purent porter atteinte à la pureté de ses mœurs. « Je ne me suis jamais trouvé , dit-il , dans un mauvais lieu , ni à ma connaissance dans la société d'une femme perverse ». M. Sinstra provoque cette espèce d'apologie. Il avait insinué que , pour tracer un caractère tel que celui de Lovelace , il fallait qu'il eût été libertin à quelque époque de sa vie. Ses admirateurs le forçaient d'avouer que son imagination n'était point aussi pure que sa conduite. Il semble du moins s'être formé une idée bien juste des pièges auxquels les jeunes femmes sont exposées , et de l'incapacité de la plupart d'entr'elles à y résister. Bien que lié avec



des femmes d'un grand nom, il semblait avoir mauvaise opinion du sexe en général. Peut-être l'origine de ses opinions se trouve-t-elle dans les lettres d'amour qu'il écrivait à cet égard, pour de jeunes femmes, dans sa première jeunesse. Il est certain que ses écrits sont plus propres à inspirer une timide défiance, une soupçonneuse réserve qu'à faire naître cette simplicité, ce touchant abandon qui fait le charme du commerce entre les deux sexes. Richardson, bien que tendre père, que bon mari, avait une puérile attention pour les formes, une roideur de manières peu propres à produire, dans le cœur de ses enfans, cette confiance, cette douce familiarité, qui sont si aimables quand l'affection les fait naître, et qu'elles n'affaiblissent point la piété filiale. Il s'en apercevait, et il s'en plaignait. « Mes filles, écrivait-il, sont de froides petites folles ». Mais leur circonspecte réserve n'était point l'effet de leur volonté. Le ton imposant d'un homme systématique-



ment gravé, repousse l'aisance, l'abandon, sur-tout si cet homme est notre supérieur par les relations de la nature et les conventions sociales. Il avait conçu les idées d'une soumission sans bornes, de la part des enfans et des femmes; il en exigeait, dans son intérieur, les fastidieuses démonstrations. Lady Braidshaig lui écrivit une lettre touchante à ce sujet. Elle blâmait dans le style des filles de l'auteur, les mots de très-honoré monsieur, de très-dévouée servante, qui s'y rencontraient à chaque instant, et qui ne pouvaient produire cette heureuse intimité que des parens tendres inspirent à leurs enfans. Elle trouvait que dans ses écrits il transformait la piété filiale en une sorte de servitude. Dans sa réponse, il avoue qu'il s'est montré trop sévère envers sa famille; mais il établit en maxime générale, que l'excès du respect n'étant point le défaut de son siècle, il préfère des formes austères à une indécente familiarité. Richardson aimait



néanmoins les enfans , et achetait leurs caresses au prix de sucreries qu'il portait dans ses poches. Nous observerons qu'une grande dame, qui connaissait personnellement Richardson, impute plutôt ce ton de formalité à la femme qu'à l'époux. C'était une femme dont le cœur était bon , mais elle était d'une morgue rebutante. Richardson en parle de différentes manières ; tantôt avec le ton du badinage , tantôt avec celui de la tendresse. Il se plaint fortement de l'empire qu'elle exerçait sur lui , et de son opiniâtreté dans ses résolutions. Il était bienveillant , il avait le cœur bon ; mais je ne pense pas qu'il fût d'un caractère vraiment aimable. Ses libéralités, sa générosité lui méritent les plus grands éloges ; elles n'avaient de bornes que dans les soins que lui imposait sa famille. Diverses circonstances, renfermées dans les nombreux volumes de ses lettres , et un plus grand nombre que l'on connaît d'autre part, prouvent qu'il était dans



la constante habitude d'obliger. Il assista de sa bourse Aaron Hill ; il cautionna l'illustre docteur Johnson. Il écrivit à un voisin qui avait souffert d'un incendie, et avec lequel il ne paraît pas qu'il eût de relations intimes , pour lui offrir l'usage d'une partie de sa maison, aussi longtemps qu'il en aurait besoin, et il le presse d'accepter ses services avec la plus généreuse effusion de l'ame. Il était secondé par son épouse dans ses actes de bienfaisance ; il pourvoyait à la subsistance de miss Collier ; son amitié sauva de la détresse la malheureuse madame Pillaington. Quand lady Braidshaig lui peignit la situation d'une fille repentante, qui avait besoin d'appui : « Qu'elle vienne avec nous, dit-il, elle fera ce qu'elle pourra, jusqu'à ce que quelqu'un puisse s'en charger ». Il fut le principal promoteur, pour ne pas dire le premier fondateur de la maison de charité de la Madeleine. Sa bourse était ouverte à tous ceux dont les besoins lui étaient connus.



Nous ne parlerons pas d'une foule d'occasions qu'avait un homme engagé dans d'immenses spéculations, de faire des présens essentiels, sans qu'ils eussent l'apparence de l'aumône. Il était presque entièrement chargé de la famille de son frère. « Je le pleure, écrivait-il, en parlant de sa mort ; c'était un honnête homme, d'un excellent naturel, mais trop négligent ; il laisse des affaires en désordre et six enfans, dont cinq réclament tous les secours de la pitié ». Dans les affaires de famille, dont on le faisait médiateur, ses avis étaient prudents, judicieux, conciliateurs. Ses opinions, soit comme particulier, soit comme littérateur, jouissaient de la plus haute estime ; et sous ces rapports, il servait avantageusement ses confrères en librairie.

Personne ne surpassait Richardson dans les devoirs sacrés de la bienveillance et de l'hospitalité. « Vous me rappelez, écrit un de ses correspondans, ces pa-



triarches qui restaient assis à la porte de leurs tentes, et invitaient les passans à y entrer, malades ou en bonne santé ». Il s'acquittait envers ses hôtes de tous les devoirs d'une délicate bienveillance; et sa famille, sous ce rapport, remplissait fidèlement ses intentions. Il recueillit deux de ses amis dans leur dernière maladie. Dans les affaires de pure politesse, il aimait à exercer une noble supériorité, principalement quand ses amis étaient d'un rang et d'une fortune plus élevés que la sienne. Ses lettres à lady Braidshaig sont pleines de contestations sur de petits présens qu'il aimait mieux donner que recevoir. Il éprouvait sans doute la noble inquiétude d'une ame fière, qui s'indigne contre toute ombre de dépendance; il attendait même que les femmes du plus haut rang lui fissent les premières avances, et n'était point toujours satisfait de voir que celles qui lui témoignaient, dans leur correspondance, la plus vive affection, lui rendissent



moins de soins, pendant le séjour qu'elles faisaient à Londres, qu'il ne croyait en devoir attendre.

On ne peut supposer qu'un homme, qui savait si bien peindre l'amour, eût été inaccessible à son influence. S'il ne chercha dans le mariage que des liaisons de convenance, que les charmes d'une affection douce, il nous fait connaître qu'il avait aimé avec passion. Le passage suivant est tiré d'une lettre à lady Braidshaig, qui désirait qu'il publiât une histoire de sa vie.

« La fortune de l'homme, écrit-il, auquel vous vous intéressez, fut peu brillante ; mais son cœur fut toujours fier. Sa timidité l'a garanti de toute entreprise audacieuse, et son amour de l'indépendance a imposé des bornes à ses désirs. Il trouva des amis qui lui jugeant quelque mérite, malgré le nuage dont sa timide réserve couvrait ses talens, voulurent le tirer d'un état obscur, en lui proposant des mariages avantageux, où



il se trouva toujours quelque obstacle invincible. Une jeune fille, qui joignait à la figure la plus aimable le caractère le plus ingénu, me fut proposée de la manière la plus pressante ; son digne oncle avait pour elle une tendresse de compassion. Une catholique romaine, d'une fortune brillante, mais très-zélée pour son culte, me fut offerte avec condition qu'elle resterait maîtresse de son bien pendant les deux premières années du mariage. Elle espérait sans doute, guidée par son confesseur, opérer une conversion dans cet intervalle <sup>1</sup>. Une autre, pleine d'enjouement, de gaieté, de goût pour la dissipation, eut pour médiateur son dernier amant, qui craignait qu'elle ne devînt la victime de quelque séducteur, dans les assemblées brillantes où elle se trouvait. Une autre enfin, fut pour votre respectueux correspondant l'objet de l'attachement le

<sup>1</sup> Cette femme lui a probablement fourni l'idée de sa Clémentine.



plus tendre ; ma plume s'arrête , et des souvenirs encore trop vifs me forcent au silence ».

Il paraît que cette femme est celle dont il traça le caractère avec tant de délicatesse , sous le nom de madame Beaumont ; jamais il ne paraissait aussi animé que lorsqu'il se trouvait engagé dans la peinture , ou dans les détails de quelques circonstances relatives à l'histoire de cette dame, objet de sa tendre vénération.

L'auteur de *Clarisse* aimait ardemment la société des femmes ; elles lui composaient une espèce d'Eden. Elles étaient ses inspiratrices, ses critiques, ses enthousiastes. Elles avaient la plus grande part à sa correspondance , et c'était avec elles qu'il causait le plus habituellement. Il avait coutume de les provoquer sur les matières de goût, de sentiment, et il profitait des riches trésors de leur intelligence en les stimulant ou en les contrariant. Miss Chapone, ma-



dame Duncombe , miss Talbot , nièce de Seeker , et auteur estimé de quelques ouvrages pieux ; miss Prescott , miss Fielding , miss Collier , passaient une partie de leur vie dans sa maison. Il donnait aux jeunes femmes le tendre nom de fille. Il avait coutume d'écrire en été dans une petite grotte , dans son jardin , avant que sa famille fut levée ; et lorsqu'on se rassemblait pour le déjeuner , il communiquait la suite d'un ouvrage dont chaque jour accroissait l'intérêt ; alors commençaient les critiques , les plaidoyers. Miss Byron et Clémentine furent sur-tout le sujet de graves discussions. Miss Duncombe retrace ces scènes animées , et rappelle comme les plus beaux jours de sa vie , les instans délicieux qu'elle avait passés dans la retraite de Northend ; la grotte , le jardin se retracent à sa vue avec les idées récentes d'instruction , de paix , de liberté. « Là , dit-elle , paraissaient d'aimables nymphes , tantôt dans la douce ivresse



de l'admiration, tantôt dans l'effusion de l'attendrissement, s'intéressant à tous les personnages que leur présentait l'habile romancier, et lui faisant lire dans leur regard, dans leurs physionomies l'expression du plaisir que faisait naître la vérité de ses tableaux ». Richardson était partisan déclaré de l'instruction des femmes ; mais avec toutes les restrictions que la modestie impose à leur sexe. Il paraît cependant avoir eu des sentimens plus généreux, sous ce rapport, avant qu'il connût le beau monde, qu'après cette époque. Clarisse sait le latin ; mais il fait dire à miss Byron qu'une femme qui connaît les langues savantes, est comme le hibou au milieu des oiseaux. Le préjugé contre une instruction supérieure pour le beau sexe était alors très-puissant <sup>1</sup>. Il est contraire au développement des esprits ; il est humiliant pour celles

<sup>1</sup> Ici nous supprimons certains détails, où le biographe rappelle quelques mots scientifiques, qui appartiennent à la chimie moderne, tels que gaz,



qui savent , et à qui l'on fait une loi d'affecter l'ignorance ; il détourne d'études solides des personnes faites pour s'y distinguer. Ce préjugé n'a cependant point privé le public de l'Épictète de madame Carter , sur des ouvrages religieux de madame Chapone.

Les qualités morales de Richardson étaient couronnées par un respect ardent pour la religion ; il le manifeste dans tous ses ouvrages , et il n'est point de romans où la vertu et la piété soient recommandées aussi fortement et sans esprit de parti , sans système particulier : ce serait faire injure au public que de ne pas avouer que ces sentimens contribuèrent au succès de ses ouvrages. Sa maison était une école de vertu , un sanctuaire de morale. Cette lettre de M. Reich de Leipsik , montrera l'impression qu'elle fit sur un étranger. « Vous savez , écrit-il ;

nitre , oxigène , et d'autres qui sont de la langue métaphysique , que l'on bannissait alors du Dictionnaire des Dames.



que je suis venu en Angleterre dans la seule intention de cultiver la connaissance d'un aussi grand homme que M. Samuel Richardson, qui m'était déjà bien cher par ses ouvrages, qui me le devint ensuite davantage par la correspondance qui s'établit entre nous. J'arrivai à Londres le 7 août, et n'eus point de difficulté à le trouver dans cette grande ville. Il déploya, dans la réception qu'il me fit, la franchise, la chaleur qui respirent dans ses ouvrages. Sa personne, sa famille, ses domestiques même répondent à son caractère. Il me conduisit dans sa bibliothèque, dans son imprimerie, dont j'admirai l'heureux arrangement. Samedi dernier, je l'accompagnai à sa maison de campagne, où se trouvait sa famille et quelques dames, amies de ses filles. J'y vis des beautés sans affectation, de l'esprit sans vanité. Je me crus transporté dans une terre d'enchantement; tout y retraçait les mœurs de l'âge d'or. Rien n'y paraissait l'ouvrage d'une



politesse de calcul ; tout y semblait inspiré par l'effusion du cœur. L'harmonie qui régnait dans cette aimable famille, me fournit plusieurs idées sur ces méthodes d'éducation dont dépendent le bonheur où le malheur de la vie. Les filles de Richardson étaient plus instruites par les exemples que par les leçons de leurs parens ; et si leurs charmes vous inspiraient de la tendresse, le respect en arrêterait ou en réglerait les transports.

« Au milieu du jardin se trouve une espèce de grotte où nous fîmes une station. C'est là, me dit M. Lefèvre, ami de l'auteur, que Paméla, Clarisse et Grandisson ont reçu la naissance. Je baisai cette terre sacrée avec un sentiment de vénération. Le dîné nous attendait ; il est impossible de se faire une idée des attentions délicates des femmes qui embellisaient la table. Richardson me dit qu'elles étaient toutes ses filles, par la nature ou par l'adoption, et qu'il



serait ravi de leur donner une sœur ; il désignait la mienne ; et c'est pour cette personne que chérissait sa bienveillante imagination, qu'il me fit présent de son portrait. Le reste de notre conversation roula sur les qualités éminentes de M. Gellert et de quelques autres Allemands d'un mérite distingué. Je lui dis que mes plus estimables compatriotes lui rendaient le tribut d'hommages dont ils se plaisaient à gratifier d'illustres étrangers. La réponse de M. Richardson fut dictée par son extrême modestie. Le soir nous retournâmes à Londres ; il me fit promettre de le revoir aussi souvent qu'il me serait possible. Je retournai le samedi suivant à sa campagne, où je trouvai plusieurs hommes de mérite, tels que M. Miller, auteur du Dictionnaire des Jardiniers, qui a été traduit dans notre langue, et M. Higmore, le célèbre peintre. Ce dernier me rendit un service qui, par sa nature et la bonne grâce qu'il y mit, ne s'effacera jamais de



ma mémoire. Je regrette beaucoup de n'avoir point vu sa fille, dont j'avais lu quelques lettres qui me donnèrent la plus haute idée de son esprit et de son cœur. Dans les adieux que je fis à M. Richardson, notre émotion mutuelle ôtèrent à notre langue toute expression. Il me suivait des yeux, et de douces larmes soulageaient mon cœur ».

Il est une faiblesse dont il est impossible de justifier cet homme illustre; il était avide de louanges, et c'était une nourriture dont le choix, ni la quantité ne pouvaient satisfaire son insatiable appétit. Dans le cercle de ses admirateurs, l'éloge de ses ouvrages formait la plus grande partie de la conversation. Il manquait peut-être des connaissances nécessaires pour la diriger vers d'autres objets; les mêmes sujets se reproduisent dans sa correspondance. L'impartialité d'un biographe exige que je rende compte de l'opinion du célèbre Johnson, opinion fondée sur une grande connais-



sance de notre auteur. Il avait la plus haute estime pour ses talens et ses vertus ; mais il ajoute qu'il mettait sa principale étude à parer à de petits inconvéniens et à se ménager de petits plaisirs. Son amour de la supériorité était telle, qu'il n'aimait qu'à s'entourer de femmes, afin d'être admiré sans réserve, et de ne point trouver de contradicteurs ; et qu'il avait coutume d'éveiller la vénération des laquais de l'orateur Onslow par de fortes gratifications.

Il faut convenir cependant que les femmes dont il s'entourait étaient bien capables d'apprécier ses ouvrages ; elles étaient à la fois ses critiques et ses modèles. Leurs conversations animées, leurs dissertations savantes sur le sentiment et sur l'amour, secondaient son imagination, lui présentaient, sans qu'il eût besoin d'efforts pénibles, ce qu'il eût peut-être cherché long-temps. Il n'était ni un poligraphe, comme Johnson, ni un historien, comme Gibon ; c'était un



romancier , et le cœur et l'esprit des femmes lui offraient des mines fécondes à exploiter.

Aucun homme n'écouta la critique avec plus de docilité , et ne s'y soumit avec plus de candeur que Richardson. Il la provoquait même de ceux qui avaient le moins de titres pour la faire supporter. Le seul reproche légitime qu'il mérita, fut d'avoir été trop occupé de lui-même, d'avoir eu une trop haute opinion de ses talens. Il aimait certainement la louange, mille preuves l'attestent ; mais quand un homme de génie est humain, bienfaisant, pieux , doit-on le condamner si fortement pour avoir payé un tribut aux faiblesses humaines ? Quelle petitesse que d'accuser Richardson d'avoir sacrifié aux coutumes de son pays , en achetant les égards des laquais des grandes maisons, égards que les maîtres souffrent qu'ils vendent au poids de l'or ! Mais s'il donnait beaucoup plus que les autres, faut-il rejeter sur son orgueil ce qui était



l'ouvrage de sa générosité? Je ne puis taire, bien que ce soit une circonstance désagréable à relever, la manière méprisante avec laquelle lady Montague a parlé de notre auteur; les termes qu'elle emploie sont indignes de son rang, de son caractère et des égards que méritait Richardson. « Les portes des grands, dit-elle, ne lui furent jamais ouvertes. »

Si les portes des grands ne furent jamais ouvertes à un génie, dont tout véritable Anglais devait s'honorer d'être le compatriote, c'était ou par insensibilité pour son mérite, ou parce que, satisfait de s'instruire ou de s'amuser de ses écrits, l'on ne portait point la curiosité jusqu'à connaître l'auteur. Le blâme retomberait, dans les deux cas, sur l'indifférence publique, et non sur le mérite de l'écrivain. Et je pense, à la vérité, que le talent et la science obtiennent moins de considération en Angleterre, que dans les autres parties de l'Europe, et que les hommes y sont plutôt classés par



l'éclat de la fortune, que par les qualités personnelles.

L'on pourrait opposer cependant, aux assertions indécentes de lady Montague, la liste des amis et des correspondans de Richardson. Il est étrange que celle qui devra, non à ses titres, mais à son esprit, les regards de la postérité, n'ait pas montré plus d'affection pour le mérite personnel; mais le public jugera qui fut le plus estimable, ou de la femme qui se bannit par sa conduite de la société brillante où son rang lui donnait des titres, ou de celui que son mérite faisait sortir de la classe la plus humble, et rendait digne du rang le plus élevé.

J'ai omis de rappeler que Richardson reçut une invitation pressante, des frères Moraves, pour passer dans la Germanie. Le comte de Zuizendorff s'était constitué leur interprète, et leur désir était motivé sur l'excellente morale que respirent ses écrits.

Richardson était de moyenne stature,



un peu corpulent, le visage plus rond qu'ovale, et d'une carnation animée. Ses traits offraient l'empreinte d'un excellent caractère, d'un esprit pacifique, d'un cœur aimant. Sa locution était lente ; il ne parlait sur-tout aux étrangers qu'avec beaucoup de réserve et de réflexion ; mais ses manières étaient pleines de politesse, d'agrément, d'affabilité. Quand il se trouvait au milieu d'un cercle d'amis, ses yeux exprimaient sa satisfaction ; et, comme quelques-uns des personnages qu'il a peints, sa conversation prenait quelquefois tout à coup une vivacité, une chaleur, que son habituelle taciturnité, que son calme ordinaire rendaient plus piquantes <sup>1</sup>.

La santé de Richardson fut extrêmement altérée par des affections nerveuses, tristes résultats du mauvais air d'une retraite presque continuelle, de la fatigue excessive de l'esprit. Il est pro-

<sup>1</sup> Nous passons d'autres portraits du même auteur, pleins de circonstances minutieuses.



digieux qu'un homme qui fut l'artisan de sa fortune , qui se livra aux spéculations les plus étendues , qui éleva une famille nombreuse , et servit de père à plusieurs de ses collatéraux , pût trouver le loisir , dans les intervalles de ses pénibles occupations , d'écrire tant d'ouvrages aussi considérables par l'étendue , qu'éminens par le mérite. Il semblait quelquefois se fatiguer de produire. Il écrivait à ses correspondans qu'il avait assez écrit , qu'il n'écrirait plus ; mais ce n'était qu'une ruse innocente de l'amour propre. Partout où il existe un génie puissant , il existe un désir impérieux d'agir ou de produire ; mais le corps succombe souvent sous les efforts de l'esprit. « J'avais , dit-il , originairement , une excellente constitution ; je ne l'ai point affaiblie par d'autre intempérance que par celle de l'application ».

Richardson écrivait rarement une lettre sans parler de ses attaques de nerfs. L'on s'apercevait de l'influence de ses



maux dans celles qu'il écrivait de sa propre main ; et il avait souvent recours à une main étrangère. Bien que l'avocat zélé du culte public , il cessa plusieurs années d'assister au service divin , ne pouvant supporter la chaleur produite par une grande assemblée. Il est probable qu'il avait besoin du repos du dimanche pour respirer à sa campagne. Il se réduisit , pendant sept ans , à une diète végétale ; mais son meilleur remède était son habitation champêtre , et les amusemens de Tunbridge qu'il visitait dans la saison. Ses incommodités s'accrurent tellement que , dans les dernières années de sa vie , il lui était impossible de porter un verre de vin à sa bouche ; il aimait à se plaindre ; mais quel malheureux n'a point la même faiblesse , quand il éprouve des douleurs qui tuent le charme de son existence ! Qui n'aime à faire verser la rosée d'une douce sympathie sur des plaies qui ne peuvent recevoir de spécifique plus sa-



lutaire. Cette disposition de l'ame est parfaitement décrite par madame Chaponne , dans cette apostrophe de son ode à la Santé.

« Pourquoi laisses - tu l'illustre Ri-  
 « chardson gémir ; c'est vainement qu'il  
 « t'invoque , et que ses pieuses filles ten-  
 « dent vers toi leurs mains suppliantes ;  
 « leurs accens plaintifs ne peuvent t'at-  
 « tendrir et exciter la pitié dans ton  
 « cœur barbare. La vertu plaide en sa  
 « faveur ; la renommée proclame ses ta-  
 « lens. Daigne lui sourire , ô puissante  
 « déesse , et compléter son bonheur » !

Dans les derniers temps de sa vie , il visitait rarement ses ouvriers , et lorsqu'il était en ville , il dirigeait ses travaux par de simples notes , que tous étaient capables d'entendre. La moindre discussion d'intérêt eût fatigué sa frêle constitution.

Le caractère de bienveillance qui avait honoré sa vie , se manifesta dans ses dispositions testamentaires , dans ses legs à



une foule de parens et d'amis , auxquels il paraît qu'il faisait annuellement de petites pensions. Il laissa un tiers de sa fortune à sa femme , et le reste fut divisé entre ses filles. Il recommanda particulièrement sa fille Anne , à cause de la faiblesse de sa santé. Son inquiétude était qu'elle ne survécût à toute la famille. Douée d'un excellent entendement , que l'étude avait développé , d'une piété sincère , d'un cœur sensible et d'une grande force de tête , tant de moyens de jouissance devaient assurer son bonheur.

C'est avec un véritable plaisir que je joins à la narration que j'ai faite des vertus et des faiblesses de ce personnage illustre , la peinture vivante , animée de son caractère , qui m'a été communiquée par une dame qui , connaissant parfaitement l'auteur , donne à son récit tout l'intérêt de la vérité.

« Je contribuerai , dit-elle , de tout mon pouvoir à vous seconder dans l'éloge de mon respectable ami.



« Il habitait, lorsque je le vis pour la première fois, au milieu de la place de Salisbury. Je fus reçue comme une enfant qui ne sait que folâtrer : j'y vis souvent le docteur Young, et d'autres personnages célèbres. Tout le monde me caressait. L'on me donnait des bombons, que j'aimais alors, et des livres que je devais aimer un jour, qui ont fait les délices de ma vie et ma consolation dans les heures les plus pénibles. Il disait, lorsqu'il entrait le soir pour souper, qu'il avait travaillé aussi long-temps que ses yeux et ses nerfs le lui avaient permis. Il jouait, par délassement, avec une petite chate familière. J'avais coutume de me placer sur ses genoux, et il souriait à mes jeux enfantins. Dans une de mes visites du soir (c'était, je pense, en 1758), j'occupais ma place ordinaire chez lui, lorsqu'une domestique de ma mère m'appela pour me mettre au lit. Comme je témoignais de la douleur de me séparer sitôt de cet excellent homme, ma mère



ayant observé qu'il fallait que cette fille soupât (car, à cette époque où nos mœurs patriarcales n'étaient point anéanties, une honnête servante s'asseyait à la table de sa maîtresse, dans les maisons où l'on ne recevait pas beaucoup d'étrangers), M. Richardson dit : « Je suis sûr que la petite, qui est maintenant raisonnable comme une femme, n'aura besoin de personne pour se coucher, et qu'il répondait que, sous ce rapport, l'on n'aurait point à se repentir de me laisser ma maîtresse ». Cette marque de confiance produisit un tel effet, que depuis je n'eus besoin du secours de personne, tant que ma mère vécut. C'est peut-être la manière la plus ingénieuse d'encourager les enfans, et de faire naître chez eux une heureuse ambition. Je me rappelle encore des agréables momens que je passai à sa maison de North-end, quelquefois avec ma mère, et quelquefois des semaines entières sans elle, et traitée comme ses propres en-



fans. Il passait la plus grande partie de la semaine à la ville. Quand il arrivait à la campagne , il nous retraçait la sainteté et la dignité des anciens patriarches. Nous demandions ses bénédictions , et nous les recevions accompagnées de ses présens. Personne ne le quittait les mains vides ; la nature l'avait fait le plus généreux et le plus libéral des hommes.

« La piété, l'ordre, la décence régnaient dans toute sa famille , dirigeaient toutes les ames vers le bien , engageaient à tirer parti de toutes ses facultés. Ces bons exemples sont les secours les plus efficaces que j'ai reçus de la protection divine , pour mépriser ces vaines jouissances , que les gens du monde appellent plaisirs , et leur préférer les charmes de la retraite et le calme de l'étude. Le matin , aussitôt que M. Richardson paraissait , nous récitons quelques-uns des psaumes de la traduction de Smith. Ensuite ses deux filles aînées déjeûnaient avec lui et les autres personnes qui se



trouvaient dans cette maison hospitalière, qui n'était jamais sans étrangers. Après le déjeuner, les plus jeunes lisaient alternativement les passages de l'écriture qui convenaient au jour. Ensuite l'on nous laissait toute liberté de courir dans le jardin; et quand ma mère craignait que je n'abusasse de ce privilège aux dépens du fruit, M. Richardson mettait mon honneur sous sa responsabilité, et cette confiance m'ôtait toute espèce de désir : c'est une leçon qui m'a servi dans bien des circonstances. Nous dînions tous à la même table; nous prenions le thé dans la chambre du grand homme. Alors une des jeunes filles lisait, et les autres l'écoutaient en silence, en travaillant à quelque ouvrage de broderie. Ensuite M. Richardson se remettait à l'étude, à moins qu'il ne vînt quelque visite extraordinaire.

« Ces détails puérils me feront peut-être accuser d'égoïsme; mais ils vous prouveront la bienveillance, la condescen-



dance, la tendresse de ce génie éminent pour les jeunes personnes.

« Je sais qu'on l'accusa d'une sombre gravité ; mais il fut dans tous les temps l'ami, le protecteur des femmes. Plusieurs d'entr'elles firent partie de sa famille, entr'autres une Portugaise, nommée Rosine, qu'on lui avait confiée. La plupart des femmes qui le fréquentaient acquéraient de la délicatesse dans l'esprit, mais une manière d'être qui, bien qu'estimable, les mettait peu en harmonie avec le ton général de la société. Elles conservaient une réserve, une sorte de roideur qui obscurcissaient leurs talens. Ces formes particulières qui se manifestaient, sur-tout dans les filles de Richardson, étaient plutôt l'ouvrage de la femme, que celui du mari. Ayant sur son autorité les préjugés de la famille des Harlow, elle traitait ses enfans comme des esclaves. Ma mère m'a dit qu'ils étaient bien plus à leur aise et bien moins circonspects avec leur père. Outre les



personnes que j'ai déjà nommées, je me rappelle d'avoir vu une madame Donnellan, une demoiselle Mulso, un M. Seeker, archevêque de Cantorbéry, sir Thomas Robinson, lord Gratham, qui le visitaient souvent à la campagne et à la ville. Les femmes que j'ai nommées le connurent à l'époque de cette gloire, créée par des talens sublimes et fortifiée par toutes les vertus ».

La correspondance de Richardson, commencée peu de temps avant qu'il parût comme auteur, ne finit qu'avec sa vie. Il me semble avoir transcrit ses lettres avant la publication de *Paméla*. Lorsqu'il vit sa célébrité s'accroître, il attachait de l'importance à des objets qu'il dédaignait d'abord. Ecrire à ses amis, était l'amusement de sa vieillesse. « Je ne sais, disait-il, pourquoi mes affections nerveuses me permettent d'écrire, et me défendent de lire ». Il se plaignait souvent que le défaut de temps et de santé le



rendît si étranger à la plupart des bons ouvrages.

Les correspondans de Richardson étaient liés avec lui par des affaires, par amitié ou par sa réputation. La plupart étaient des femmes, dont il chérissait sur-tout la société. Il avait, sous ce rapport, de l'analogie avec l'illustre Cowper. Tous deux éprouvaient cette sensibilité timide qui prévient de violens transports ; mais tous deux ouvraient leurs cœurs aux manières caressantes, aux attentions délicates d'un sexe formé par la tendresse. Il existait cependant entr'eux une grande différence ; la réserve de Cowper était l'effet de son tempéramment ; celle de Richardson tenait à ce défaut d'aisance que l'on n'acquiert que dans le grand monde.

Le plus ancien correspondant sur la liste est Aaron-Hill, homme qui n'était point dépourvu de génie, d'un cœur ardent, d'une ame généreuse. Il fit quelques pièces de théâtre, et un poëme en



l'honneur du czar Pierre, intitulé l'*Etoile du Nord*. Il est bien plus connu de la plupart de nos lecteurs, par les vers dont Pope l'a signalé dans sa *Dunciade*, que par ses propres écrits. Fier de l'esprit original qui le caractérisait, le goût du public était l'objet de son mépris. Il se flattait que la postérité lirait ses vers, lorsque ceux de son adversaire seraient dans l'oubli. Elle n'a point répondu à sa confiance.

Il fut toute sa vie dans une situation pénible, qu'aggravaient encore la maladie et la charge d'une famille. Il écrivit plusieurs poèmes dans sa retraite. Les vers suivans, que lui dicte son infortune, ont une teinte pathétique.

« Je reste, dit-il, affaîssé sous les coups du sort ; je force le silence à dévorer mes plaintes, et la douce joie est exilée de mon cœur. Mes yeux affaiblis ne s'étendent que sur une terre aride, où je ne trouve ni retraite, ni asile. Tristes précurseurs d'une mort trop lente à me



frapper, tous les maux à la fois minent mon corps, accablent mon esprit. Un seul espoir soutient ma débile existence, c'est que le nom vivra, lorsque l'homme n'existera plus ».

Son style, dans ses lettres, est obscur et ampoulé; mais il s'y trouve des traits brillans. Il compare la continuité de ses douleurs à la marche des Israélites, que protégeaient un nuage pendant le jour, et une colonne de feu pendant la nuit.

Il est inutile de s'étendre sur Young; il était sur le déclin de son génie, lorsqu'il fut lié avec Richardson. Ses lettres sont agréables; on y trouve trop d'anthithèses, de luxe d'expressions; mais elles sont empreintes de cette mélancolie religieuse qui caractérisait l'auteur.

Une affection vive unissait Richardson à M. Edwards de Turrick, auteur des Règles de critique. Ses lettres ne sont pas brillantes; mais leur auteur semble bon, pieux, aimant; et je crains bien qu'il n'ait point compris l'évêque



Warburton dans sa bienveillante charité.

Richardson était l'intime ami des deux demoiselles Colliers et de mademoiselle Fielding, sœur du célèbre romancier. Elle composa la Gouvernante David simple, et quelques autres écrits bien reçus du public. Elle mourut pauvre, et eut à supporter la solitude et l'abandon, si déplorables pour ceux qui aiment la gloire. Les lettres que lui écrit Richardson sont affectueuses et pleines d'excellens avis.

Parler de Letitia Pickington, c'est retracer une histoire qui n'appartient plus à l'époque où nous vivons. Mais cette histoire peut être utile, et faire voir dans quel degré d'avilissement peut tomber une femme, quand elle s'est dépouillée de la vertu. Cette amie de Swift et de Delany, qui possédait les talens unis à la beauté, fut réduite sur la paille, n'ayant qu'une cave pour demeure. Gémissant sur les désordres de sa fille, elle s'écriait pathétiquement : « Je suis privée



du droit qu'aurait une autre mère, de censurer ses fautes, et de rendre mes leçons respectables ». Ses lettres, trop remplies de complimens, sont d'un style agréable, et prouvent, si l'expression en est sincère, qu'elle était susceptible de reconnaissance.

Cibbers n'eut d'intimité avec Richardson, que lorsque sa vie fut moins dissipée; mais le vieux libertin, l'homme d'esprit et l'homme du monde se font remarquer dans toute sa correspondance.

Madame Shéridan était une femme estimable, d'un sens exquis, d'une ame sensible : elle fit une pièce intitulée *Sidney Bidulp*, qui lui valut du docteur Johnson une épître dont le sens est difficile à rendre, et dont l'idée ne nous semble point galante. Il étoit le plus illustre des érudits, mais il avoit la brutalité d'un homme de collège, bien qu'il fût assez savant pour en mépriser les formes. Le docteur Johnson lui écrivait donc : « Je ne sais, madame, si les droits que



vous avez acquis comme moraliste ; vous permettent de faire souffrir vos lecteurs». Elle fit la comédie de la Découverte, et plusieurs autres pièces. Elle mourut à Blois , où son époux s'était retiré pour ses affaires. Il avait été directeur du théâtre de Dublin , qu'il avait tiré de la licence où il était avant qu'il en prît l'administration. Il vécut à Londres pendant dix ans, de ses travaux littéraires.

Miss Mulse était une des correspondantes favorites de Richardson; il tirait un grand parti de son esprit de raisonnement et de discussion. Il l'engagea dans une controverse sur le degré d'obéissance filiale ; mais cette partie de son travail et le reste de ses lettres ont été distraites de la correspondance de l'auteur.

Richardson était intimement lié avec M. et madame Duncombe , auparavant miss Higmore. M. Higmore était un peintre célèbre dans un temps où les



beaux-arts éprouvaient à la vérité une espèce de déclin sous les règnes de George I<sup>er</sup> et de George II ; il peignit la plupart des caractères du roman de Clarisse à la manière de Vandick. La famille de Harlowe , Clémentine , et douze gravures de l'histoire de Paméla , sont toutes de son pinceau.

Miss Sutton était fille de la comtesse de Sunderland et de Robert Sutton Lenger.

Madame Donnelan et madame Delany étaient au nombre des plus judicieuses correspondantes de Richardson. Elles critiquaient ses ouvrages avec une liberté amicale. Miss Dow étoit sœur de miss Delany.

Les lettres de miss Westcombe montrent la plus grande modestie et la déférence la plus respectueuse pour son père adoptif.

M. Sekelton étoit un singulier caractère ; mais malheureusement pour l'espèce humaine , sa rare générosité était



encore son trait le plus distinctif. Placé dans la partie la plus sauvage de l'Irlande , au milieu d'un peuple qui différait plus des brutes par les maux inséparables de l'homme , que par les avantages que lui procure une intelligence développée , il sacrifia les plaisirs de la vie d'un savant , ses livres , pour soulager ses compatriotes dans une année de désastres. Doué d'une taille athlétique , il avoit souvent besoin de déployer son courage personnel aussi bien que sa sollicitude pastorale auprès de son troupeau. Lorsqu'il faisait quelque excursion dans son voisinage, il marchait accompagné d'un gros dogue et d'un paysan robuste, ce dernier armé comme lui d'une pesante massue. Ses liaisons avec Richardson furent très-utiles à ce dernier ; il le servit en Irlande contre la piraterie des libraires. Sekelton était estimé comme écrivain controversiste ; ses lettres franches , amicales , découvrent toutes ses faiblesses. Il est agréable d'ob-



server l'affection, la sensibilité, la force de raisonnement avec lesquels son ami cherche à dompter son humeur sauvage. Sa vie a été publiée en Irlande ; elle mérite d'être lue, et fait connaître, par des particularités piquantes, cet excellent et bizarre personnage. Il fut transporté trop tard à Dublin pour se dépouiller de ses formes rustiques.

Mark Hildesley, évêque de Sador et du Man, fut, avant sa promotion à ce siège, vicaire d'Itehen et recteur d'Holwell. Il se distinguait par son zèle à remplir les fonctions de sa paroisse, comme prédicateur, comme cathéchiste, comme distributeur de bons livres. Dans son évêché, il compléta la traduction de la Bible en langage du pays, travail que son prédécesseur M. Wilson avait commencé.

Nous avons parlé des correspondans étrangers de Richardson, relativement à la traduction de ses ouvrages ; mais on ne nous pardonnerait point d'omet-



tre le nom de madame Klopstock. Elle est enterrée près de Hambourg ; et une épitaphe en vers , composée par son mari , décore son tombeau. Cet illustre poëte ne se maria que quelques années avant sa mort , et cet hymen , qui suivit une longue liaison , n'avait été contracté que pour assurer à son amie la survivance des pensions que lui faisaient différentes cours. Ses vœux furent trompés. On ne sera point fâché de trouver dans ces lettres le style d'une femme qui écrit dans une langue étrangère.

M. Sinstra , ministre hollandais , traduisit Clarisse. Ce fut le même qui écrivit un traité contre le comte de Zinzen-dorff et ses sectateurs , avec des extraits de leurs hymnes et de leurs autres écrits , dans lesquels il peint leur enthousiasme et ridiculise leur indécence. Cet ouvrage fut traduit en anglais par Rimiüs. Comme théologien , Sinstra se serait fait scrupule de traduire des romans moins moraux que



ceux de Richardson. Cellert, le célèbre fabuliste, se mit également au nombre de ses traducteurs.

Mais lady Braidshaig est celle qui contribua le plus à la correspondance.

Elle épousa sir Roger de Haig, près de Wigau, dans le Hampshire, où ils vécurent à la manière des vrais gentilshommes de campagne, avant cette époque où le faste des négocians et des manufacturiers eût éclipsé, par sa splendeur éphémère, l'antique majesté du château des grands.

Haig est une vieille et vaste maison; les terres, les jardins sont dans ce style que le genre moderne écarte, auquel il en a substitué un autre plus conforme au vrai goût, quoique fait peut-être pour donner moins de plaisir. Les propriétés de M. Roger étaient situées au milieu de mines de charbon de la plus magnifique espèce. Lady Braidshaig en avait bâti une maison d'été. Sa couleur était celle du marbre noir, et par la



combustibilité de la matière, il offrait un brillant contraste avec le palais de glace de l'impératrice de Russie.

Lady Braidshaig était pieuse , bienveillante , charitable ; le bonheur qu'elle ressentit comme épouse se manifeste dans toutes ses lettres. Econome et active , tout , dans sa maison , respirait l'ordre et la décence. Elle n'eut point d'enfans. Après la mort de son époux , elle passa encore plusieurs années à Haig , exerçant la même bienfaisance que du temps de son mariage. Elle mourut dans un âge avancé , et avec ces sentimens religieux qui faisaient la base de son caractère.

Les qualités intellectuelles de cette dame consistaient dans un sens droit , dans une sensibilité ardente , une imagination vive. Elle écrivait avec vigueur , et se plaisait à écrire ; son ame se peint dans ses lettres par l'abondance et la force des expressions. Si la critique peut lui refuser un esprit déli-



cat, elle doit lui reconnaître une conception heureuse.

Les femmes, à cette époque, étaient loin de jouir des avantages de cette éducation brillante qu'elles reçoivent maintenant hors de la métropole. Une femme lettrée était une espèce de phénomène, et le comté qu'elle habitait ne fut pas le premier qui s'affranchit des formes rustiques. Nous en donnerons pour preuve la crainte qu'éprouvait lady Braidshaig, que ses voisins ne sussent qu'elle correspondait avec un auteur. Elle portait la timidité, à cet égard, à un tel point qu'elle pria son illustre ami de ne point trahir son secret. Richardson combattit ses préventions contre les connaissances littéraires des femmes. Elle lut une foule de livres anglais, et les remarques qu'elle fait sur ces lectures sont judicieuses. Dans les sujets de controverse entre elle et son correspondant, elle avait souvent l'avantage, et Richardson ne semblait s'obstiner à faire usage de



tous ses moyens et de toute son adresse, que pour assurer un triomphe plus éclatant à la logique de son amie. L'excellent cœur de cette dame se manifeste partout; elle se montre plutôt en femme ardente, généreuse et d'un esprit énergique, qu'en observatrice des règles d'une minutieuse politesse. Elle professe le culte le plus ardent pour Richardson et pour ses ouvrages. L'intérêt qu'elle manifeste pour l'histoire de Clarisse, porte l'empreinte du fanatisme. Mais ce sentiment exalté honore le talent de l'écrivain qui le produit, et le caractère de celle qui l'éprouve. Elle considère Clarisse et Lovelace comme des êtres réels dont le romancier tient le sort entre ses mains. « Rendez-le heureux, s'écrie-t-elle, en parlant du dernier, cela vous est facile; convertissez-le, je vous en conjure: perdrez-vous une ame que vous pouvez sauver »? La manière dont commença cette correspondance, entretenue sous des noms supposés, pendant plus d'un an, et



les circonstances qui en dévoilèrent le mystère, ont une teinte romanesque qui peut amuser le lecteur. Nul amant n'attend sa maîtresse avec un empressement plus vif que Richardson n'attendait les lettres de sa correspondante inconnue. Bien que lady Braidshaig ne donnât point à l'auteur les secours intellectuels que l'on supposa , il faisait usage de ses remarques et de ses critiques. Nous ne rapporterons à ce sujet qu'une circonstance assez puérile. Il substitua le mois de janvier à celui de juillet , mois dans lequel miss Byron arrivait à Londres dans les premières éditions de l'ouvrage, sur la représentation que juillet n'était pas la saison où les grandes dames avaient coutume de se rendre à la ville. Ses lettres s'étendent de 1750 jusqu'à la mort de Richardson ; elles composeraient , avec les réponses du romancier , plusieurs volumes.

Lady Echlin était sœur de lady Braidshaig , femme de Robert Echlin , neveu



par alliance de Tiekell, ami d'Adisson. Elle était liée intimément avec lady Lumbard, et avec d'autres personnes éminentes, telles que le bon évêque Hildesley, dont elle comparait le siège à l'île de Man, à l'exil de saint Jean, à l'île de Pamos. Sa campagne de Villars-Rusa était sur le côté de la mer, directement opposée à la résidence de ce prélat. Lady Echlin n'avait ni l'esprit ni la vivacité de sa sœur; c'était plutôt une femme bonne et pieuse que brillante; elle paraît, d'après le portrait qu'en fait la comtesse de Huntingdon, et d'autres circonstances particulières, avoir été de cette classe qui fait de la piété non-seulement la régulatrice de la conduite, mais encore l'affaire principale de la vie. On peut croire que des romans devaient avoir peu d'attrait pour une telle femme; mais elle regardait ceux de Richardson comme des chefs-d'œuvre de morale, opinion qu'elle partageait avec beaucoup de personnes. Elle désirait



aussi réformer le roman de Clarisse ; elle communiqua ses vues à Richardson. Elle voulait convertir Lovelace par le ministère d'un prêtre chrétien ; elle voulait le faire périr d'une maladie causée par le remords, bien que l'on ne supposât point qu'il se fût porté aux derniers outrages.

Richardson dut rire sans doute de la présomption de cette bonne femme, et de la confiance avec laquelle elle proposait de changer le plan et d'anéantir le sujet de ce chef-d'œuvre.

Rien ne nous place aussi fortement au sein d'une génération qui vient de finir, qu'une correspondance épistolaire. En lisant des lettres, nous croyons apercevoir la main qui écrit, et aucun mémoire n'est aussi propre à frapper vivement notre imagination. Le cœur qui s'est endurci par l'effet des ans, celui que la pierre sépulcrale couvre, se montrent avec leurs espérances, leurs craintes, leurs affections, leur haine, et ils impriment sur



l'ame du lecteur le sentiment d'une tendre mélancolie ou d'une vive indignation. Nous voyons des personnages dont la renommée, récompense des talens, a heureusement trompé la modestie ; leur confiance fut timide, leur succès fut éclatant. Nous en voyons d'autres, dont l'oubli de la postérité trompa l'orgueilleuse présomption. Les faiblesses, ainsi que les vertus, se révèlent à la lumière ; l'homme est connu, et malgré tous ses efforts, les motifs de ses actions percent<sup>1</sup>. Nous y voyons que les hommes passent, et que les passions restent ; que les préjugés se modifient, mais que le malheur est la maladie constante, irrémédiable qui tourmente le genre humain et survit à toutes les révolutions ; que les leçons de l'expérience sont souvent aussi peu efficaces pour nos infirmités morales, que l'air le plus pur, que les bains les plus

<sup>1</sup> La métaphore que l'auteur emploie ici, ne nous a point paru traduisible : nous y substituons une idée équivalente.



salutaires pour des corps paralytiques. Quand nous réfléchissons sur les misères de l'homme, sur les vanités de la vie, ne sommes-nous point prêts à nous écrier avec Thompson :

« C'est dans ce triste silence du tombeau que viennent s'engloutir ces jours dévorés par les affaires ou par les soins de la gloire, ces nuits coulées dans les plaisirs, ces pénibles travaux, ces renommées victorieuses de tant de générations. La vertu seule survit à tout; véritable amie de l'homme, elle le transporte au séjour de l'immortalité ».

Nous croyons plaire au lecteur en terminant cette vie de Richardson, par l'éloge en forme d'építaphe, de madame Carter.

« Si une bienveillance ardente vous fut chère; si une sagesse pure mérita votre estime; si une imagination originale fixa vos regards, approchez avec respect de la cendre de Richardson.

« Son génie dédaignerait-il ce tribut



qu'une muse faible lui rend sur une simple pierre ? Non ; son ombre généreuse sera plus sensible aux hommages de l'amitié , aux accens de l'admiration , qu'à ces vains holocaustes qu'un flatteur vend au prix de l'or. L'innocence avec ses grâces modestes , son aspect gracieux et doux ; la charité , avec sa robe blanche et ses regards consolateurs , viendront décorer la tombe de leur plus digne interprète , de leur plus fervent apôtre ».

Le lecteur apprendra par ces vers sans art , où le sentiment l'emporte sur l'harmonie , de quelle manière un talent plus heureux pourrait louer l'époux vertueux , le père tendre , le bon citoyen , le fidèle ami. N'attendez point trouver , sur cette pierre , les éloges qui sont seulement gravés dans nos cœurs ; ici sa réputation ne cessera de s'acroître , et les pages éloquentes que grava le génie de Richardson , auront des admirateurs tant que le goût , le génie , la vertu habiteront sur la terre.



---

HISTOIRE  
DE MADAME DE BEAUMONT.

---

FRAGMENT d'une Lettre du docteur Bartelet,  
à miss Byron.

**J**E vais m'acquitter, Madame, de la promesse que je vous ai faite, de vous donner une brève histoire de miss Beaumont.

Cette dame était fille de Walter Beaumont, descendu d'une ancienne maison de Norfolk. Elle avait trois frères; l'aîné hérita du patrimoine de sa famille, qui était considérable. Les deux autres Walter et Jean, furent envoyés à Londres, et placés chez des marchands distingués, dont l'un trafiquait avec l'Espagne, et l'autre avec la Turquie.

Lorsque Walter eut rempli le temps



de son apprentissage , il épousa la fille de son maître. A la mort de son père , il devint possesseur de sa fortune , son successeur dans un immense commerce ; cet héritage , joint à ce qu'il possédait déjà , le rendit puissamment riche.

Hortense , le seul fruit de son mariage , faisait l'orgueil et les délices de son père et de sa mère ; séduisante par les grâces de sa personne , elle était admirée pour les qualités de son esprit , et par une solidité de jugement , une prudence , une étendue de lumières supérieures à son âge. Elle perdit sa mère lorsqu'elle n'avait que neuf ans ; et à douze ans , elle fut privée de son père.

Il fut tourmenté de consommation pendant quelques années. Pour y chercher un remède , il vint à Naples et dans le midi de la France , accompagné de son aimable fille.

C'était un homme d'un caractère excellent , dont la vie fut pleine de bonnes œuvres. Il aimait sa fille comme l'héri-



tière de ses sentimens généreux, et la dispensatrice de ses aumônes, depuis la mort de son excellente mère. Le chagrin que lui avait causé la mort de son épouse avait aggravé sa maladie.

Ne recevant que peu ou point de soulagement de son séjour dans les pays étrangers, il retourna dans sa patrie; son Hortense n'avait que onze ans; sa principale douleur, en voyant sa fin prochaine, naissait de l'idée de laisser après lui, dans un âge si tendre, l'idole de son cœur. Il disait, avec la tendre expression de la nature, que pour un objet si cher, la conservation d'une vie souffrante lui paraîtrait encore un bien.

Il se plaisait à l'appeler sa petite nourrice. Elle ne quittait point le lit de son père mourant, et ne goûtait d'autre plaisir que celui de lui administrer des secours. Il ne recevait rien que de sa main; elle était jalouse que quelqu'autre lui rendît des soins, soit le jour, soit la nuit. En le voyant approcher de son terme fa-



tal, ses yeux se couvraient constamment d'un nuage épais de pleurs; mais son père lui ayant dit que chaque larme qu'elle versait tirait des gouttes de sang de son cœur, elle n'approchait plus de lui qu'avec un aspect serein. Lorsqu'elle se sentait oppressée par cette vertueuse contrainte, elle cherchait un prétexte pour quitter la chambre et aller chercher un soulagement passager.

Il mourut en lui donnant sa bénédiction, cérémonie touchante, qu'il avait coutume de remplir chaque matin de ses mains défaillantes. Son dernier soupir s'exhala sur les joues de sa fille.

On trembla plusieurs heures pour la vie de la charmante orpheline, et elle resta long-temps inconsolable.

M. Jean Beaumont, son oncle, était de deux ans plus jeune que le père d'Hortense; il n'avait point été aussi heureux; mais ses désastres ne pouvaient lui être imputés; ils tenaient à des circonstances que l'on ne pouvait ni prévoir, ni pré-



venir. Cependant, ses affaires n'étaient pas entièrement désespérées. Son frère, qui l'aimait avec tendresse, était venu à son secours. Il jouissait dans le monde de la plus haute considération, et il avait acquis considérablement en crédit et en fortune dans l'administration des affaires que lui avait confié son frère aîné depuis sa maladie.

Le digne père s'était entretenu, en présence de son Hortense, de ses affaires avec son frère, qui avait à lui rendre compte de l'intérêt de quelques sommes et de la vente de différens objets; et se tournant vers elle, il avait dit: Ma chère fille, je vous laisse une grande fortune; que Dieu daigne vous réserver un homme qui soit digne de vous. Je meurs accablé de ce que le ciel ne m'a point laissé assez de jours pour pouvoir bénir votre hymen; mais je vous recommande à votre oncle: il n'oubliera point un tendre frère qui le chérissait, une belle-sœur qui partageait mon affection



pour lui ; et sa tendresse et ses soins délicats pour mon Hortense adouciront pour elle la perte du plus tendre des pères ».

L'inconsolable jeune fille fut conduite chez son oncle. Il lui présenta ses quatre filles, dont la plus jeune avait quatorze ans, et l'aînée dix-neuf, et leur adressa ces mots : « Recevez les commandemens de votre cousine, mes chères ; étudiez-vous toutes à la rendre heureuse ». Hortense les embrassa avec la plus vive tendresse, leur dit avec bonté qu'elle s'efforcerait de mériter leur affection, et pria son oncle et sa tante de permettre à une malheureuse orpheline de leur donner les noms des chers parens qu'elle avait perdus.

Miss Beaumont, comme nous l'avons dit, avait douze ans lorsqu'elle perdit son père. Les soins de son oncle et de sa tante, l'affection de ses cousines la rendirent heureuse jusqu'à sa quatorzième année ; alors l'heureux changement qu'éprouva la fortune du père, éveilla l'or-



gueil des filles. Cet orgueil les rendit d'abord froides, et ensuite arrogantes envers Hortense. Tout le monde admirait la précocité de son esprit ; elle éclipsait complètement ses cousines , non-seulement dans les objets qui réclamaient de la prudence, de la discrétion , mais encore dans les matières qui ne tenaient qu'au goût, qu'à l'usage. On ne faisait aucun cas de leur avis lorsqu'elle était présente ; cette supériorité excita leur envie ; elles ne pouvaient endurer qu'elle jouît d'une distinction qui leur était si défavorable.

La mère partageait le ressentiment de ses filles.

Il se présenta des partis pour les deux aînées , dont les propositions séduisirent le père.

Son commerce était devenu considérable et heureux , d'après le plan et avec la fortune de son frère, dont il avait enlevé les papiers à sa mort. Miss Beaumont ne doutait point qu'il n'eût l'intention



de s'acquitter de ces devoirs , intention qu'elle pense qu'il eut réellement les deux premières années de sa tutelle ; mais dans la troisième, les demandes perpétuelles que lui faisaient sa femme et ses filles de leur rendre justice , c'est de cette manière qu'elles qualifiaient la spoliation d'Hortense, de se débarrasser de cette fille, car c'est ainsi qu'elles la nommaient , qui s'était, disaient-elles , mis en tête d'avoir des titres à une grande fortune , qui n'existait que dans son imagination extravagante , détruisirent dans son ame tout reste de vertu.

On peut dire , mais non pas à l'honneur de l'espèce humaine , qu'il est pour la plupart des hommes un tarif de probité. Une petite somme n'eût point rendu M. Jean Beaumont infidèle à l'honneur ; mais lorsqu'il se vit à la tête d'un commerce étendu , où une partie de sa fortune avait été employée ; lorsqu'il sentit que personne ne pouvait lui demander des comptes , puisqu'il avait en-



tre ses mains tous les papiers, tous les titres, toutes les reconnaissances qui eussent séparé et distingué la succession de son frère de son patrimoine; que les fonds et l'argent semblaient lui appartenir; quand il examina que son crédit s'était étendu d'une manière proportionnée à ses dépenses, à sa manière brillante de vivre; quand on lui eût fait les propositions les plus avantageuses pour ses deux filles aînées; quand sa femme et quatre enfans formèrent contre sa probité et contre sa nièce orpheline, la plus terrible confédération; les moyens de séduction, les tentations furent trop puissans pour sa vertu; il céda. Ses deux filles aînées furent avantageusement pourvues, et eurent chacune six mille livres sterling. Ces sommes furent prises sur la fortune d'Hortense, que la probité devait rendre inviolables.

La malheureuse orpheline n'envisageait le tort qu'on lui faisait que comme l'ouvrage de la cupidité. Elle savait que



trois ans auparavant, et lorsque son père vivait encore, son oncle ne comptait donner que cinq mille livres de dot à l'aînée de ses filles, pour un mariage qui n'eut pas lieu, et elle se rappelait que son père, qui trouvait le parti sortable, avait dit que, plutôt que de le laisser échapper, il élèverait la fortune de sa nièce à seize mille livres, dont dix seraient payés sur-le-champ. Miss Beaumont, après une foule de combats, résolut de demander à son oncle s'il n'était point convenable que l'on fit l'estimation de ce que son père possédait en mourant.

Cette démarche fut accueillie avec un trouble qui l' alarma. Qui l'y avait poussée, fut la première demande qu'on lui fit. S'armant d'un courage qu'elle n'avait point déployé jusqu'alors, elle répondit que ne connaissant d'autre ami que son oncle, elle n'avait point d'autre pensée que de consulter une personne qui lui était chère sur ses intérêts les plus pressans.



Ses cousines et sa tante firent éclater tout leur ressentiment; elles l'accablèrent d'outrages. Son oncle refusait d'entendre ses plaintes sur la conduite indécente et barbare de ses filles; et comme les maris des deux aînées n'avaient point encore quitté la maison de leur beau-père, ils se joignaient aux persécutrices de l'innocente Hortense. Souvent elle quittait la table, les joues baignées de larmes; on raillait sa douleur, en s'engraissant de ses dépouilles. Lorsqu'on recevait des visites, on la laissait renfermée dans sa chambre; était-elle invitée aux repas de famille, dans des jours de fête, c'était pour y souffrir d'intolérables humiliations. Refugiée dans son appartement, son cœur était brisé par l'affliction; elle opposait la tendresse de son père à la barbarie de son oncle; elle se consolait en priant pour ses barbares ennemis, et se flattait que Dieu changerait leurs âmes. Elle n'avait point un ami auquel elle pût confier ses peines, ou dont elle pût re-



cevoir les avis , jusqu'au moment où une domestique , qui avait été indignement congédiée pour lui avoir donné des larmes , la fit connaître d'une excellente femme , madame Winwood , veuve d'un ecclésiastique , qui l'avait laissée dans un état pénible ; et malgré la fortune de ses parens , l'ingratitude , l'injustice la jetaient dans une situation où elle ne trouvait de remède que la patience.

Hortense communiquait secrètement avec cette honnête infortunée ; elles se soulageaient en se racontant leurs malheurs , et en confondant leurs larmes. Elle avait atteint sa seizième année , lorsque par la prétendue imprudence d'une domestique , le feu prit chez son oncle : ses livres , ses registres furent consumés ; aucun livre , aucun papier important , relatif aux affaires de son père ne fut épargné.

Les circonstances de cet incendie étaient bien propres à créer des soupçons ; mais à quelles personnes la malheu-



reuse pouvait-elle les confier ? Le crédit de son oncle pouvait absorber toutes ses plaintes ; il était son tuteur, et la haute opinion qu'avait son frère de sa probité, était généralement connue. Hortense ne s'efforça point de former un parti en sa faveur ; les lois la considéraient comme un enfant ; elle était dans la maison de son tuteur, et ses cousines la représentaient comme une fille vaine, orgueilleuse, séduite par les travers de son esprit. Ces accusations produisent un grand effet, lorsqu'on les dirige contre une personne d'une intelligence supérieure, et jamais elles ne furent plus mal appliquées qu'à la douce, qu'à la timide Hortense. Les gens faibles, les gens crédules se joignent toujours à la ligue, que forme l'envie ; c'est un aveu tacite de la haine que le mérite leur inspire. On voulait bien accabler la nièce, sans cependant justifier l'oncle. On disait que sa fortune était devenue bien prodigieuse depuis la mort de son frère Walter ; qu'il



avait sans doute trafiqué avec un bien grand avantage ; que regardant Hortense comme sa fille , il devait la traiter comme ses autres sœurs ; qu'enfin , avec de grandes richesses , il était peut-être plus malheureux que lorsqu'il était réduit à un état médiocre.

Si Charles Grandisson avait été son contemporain , avec quel plaisir il eût épousé la défense de l'infortunée ! Quelles lumières il eût fait jaillir de ce cahos d'iniquités ! Il a sauvé , depuis qu'il est de retour en Angleterre , plus d'une innocente créature , gémissant sous l'oppression , et par l'intérêt qu'il prête aux causes dont il se charge , et par la réputation que lui mérite la fermeté de son caractère.

Madame Winwood , la pieuse , la patiente madame Winwood était la seule personne à laquelle la jeune victime pût ouvrir son cœur ; elle inculquait continuellement dans son esprit la doctrine de la résignation , qui faisait son



appui, et qu'elle pratiquait journellement.

Les insultes de ses deux cousines, qui étaient restées filles, n'avaient plus de bornes. La patience d'Hortense fut vaincue ; elle réclama une audience de son oncle. Il reçut sa demande avec un froid dédain. Elle lui exposa ce qu'il ne pouvait ignorer, les traitemens qui prouvaient et l'oubli qu'il faisait de ses devoirs, et le peu d'égards qu'il conservait pour la victime de sa mauvaise foi.

Il répondit avec beaucoup de froideur qu'il ne connaissait aucun tort à ses filles ; qu'il ne doutait pas qu'elles ne fussent aussi disposées à la servir qu'elle l'était elle-même à leur rendre des égards.

Elle répond, en sanglottant, qu'il devait savoir qu'il n'en était point ainsi. Il réplique qu'il est dur d'entendre des témoignages contre ses propres enfans. « J'espère, dit Hortense, être comprise au nombre de ces enfans. L'on me traite comme une petite présomptueuse, dont



il faut réprimer la langue; mais je me connais bien mal, si je suis affligée de ce défaut ». Elle cite des preuves qui justifient sa conduite.

« Que signifie cette récrimination ? Vous êtes une jeune créature, dont par respect pour la mémoire de mon frère je voudrais corriger les mauvais penchans.

— « La mémoire de mon père, s'écrie Hortense en sanglottant ! Ah ! si ma tante avait quelque pitié pour une pauvre orpheline, approuverait-elle par un sourire les outrages dont mes cousines m'accablent ? Son autorité, interposée en ma faveur, m'épargnerait les plaintes que je me vois forcée de faire. — Elle se donne le titre d'orpheline, tout en censurant la conduite de son oncle et de sa tante. Sa tante est une excellente femme, et il faut qu'elle s'irrite des plaisanteries de jeunes folles avec une jeune folle. *Elle pleure.* — Je sais, ajoute-t-il, que je ne me suis point servi de l'expression propre; mademoiselle n'aime pas le ba-



dinage ; il irrite son orgueil ; son ame hautaine n'est point faite pour la gaieté ». Il pouvait à peine se contenir ; sa conscience lui tenait le plus terrible langage ; mais il n'avait point assez de courage pour faire triompher la justice de sa cupidité, et pour se délivrer de ses remords en redevenant vertueux. Il était en proie à tous les transports d'une ame bourrelée.

Hortense était atterrée ; mais reprenant un peu de courage. « Combien je suis malheureuse ! s'écrie-t-elle ; j'espérais trouver un protecteur dans mon oncle ; je n'avais point l'intention de l'offenser. S'il ne faut point que je m'appelle orpheline, quel nom peut me convenir, puisque je suis une trop misérable créature pour être considérée comme votre enfant ? » M. Beaumont sent redoubler ses transports ; il se promène à pas précipités, et s'arrête seulement lorsque Hortense passe, et lui lance des regards furieux. « Que puis-je dire ? s'écrie l'infortunée ; le seul ami naturel qui me



restait dans le monde m'abandonne ; m'accable. J'ai perdu toute espérance ; mais, Monsieur, oubliez la conduite de mes cousines envers moi ; je réclame seulement que vous me fassiez connaître ce que je dois penser de moi-même , si je me dois considérer comme la fille unique de mon père , ou comme la suivante de vos filles » ?

M. Beaumont était loin de s'attendre à une sortie aussi véhémence de la part d'une nièce qu'il avait toujours vue si douce et si soumise. Sa rage ne connaît plus de frein ; il fait succéder la violence de l'action à celle du discours ; il la prend par le bras , ouvre la porte de la rue , et la referme sur elle.

Hortense était accablée par la douleur et la cruauté ; la foule s'assemblait autour de la porte , et témoignait sa surprise et sa douleur de voir une jeune fille charmante dans cet état d'abjection. « Petit renard , s'écrie l'oncle à la vue de la multitude ; qui croirait qu'une telle



figure servît de masque à un si mauvais cœur » ?

Il la repousse dans le comptoir, et lui dit qu'ayant atteint sa seizième année, s'il lui fallait un époux, il la marierait à Jacques Nichols, un de ses commis, et lui donnerait les mille francs qui lui revenaient de l'héritage de son père.

« O mon père ! s'écrie Hortense, en portant la main sur ses yeux ; était-ce là ce que vous pensiez en me confiant aux soins et à la protection de votre frère » ?

Elle se lève, elle se précipite vers sa tante, elle tombe à ses pieds, elle implore sa protection contre un oncle furieux.

Sa tante la relève, la conduit dans un autre appartement ; mais elle lui reprocha, d'un ton plein d'aigreur, d'avoir voulu soulever l'indignation de son oncle contre ses propres enfans. Elle ajouta qu'elle avait entendu ses violentes provocations et les discours qui avaient précédé cette dernière scène ; qu'elle n'était



point surprise que la patience eût échappé à M. Beaumont.

« Ah ! madame, s'écrie Hortense, voilà la consolation que vous donnez à une malheureuse que l'on jète hors de la maison comme une vile créature ! Voyez ces marques d'un brutal emportement, ces bras meurtris ! Dieu, quelle faute m'a mérité un semblable traitement ! O mon père ! si du haut des cieux vous connaissez la situation de votre fille, l'excès de son malheur altérera votre félicité ! Pourquoi la providence ne nous a-t-elle point réunis dans la même tombe ? Ce pressentiment qui assiégea vos derniers jours ; cette crainte de me laisser sans protection, ne se sont que trop réalisés. Mon Dieu, venez au secours d'une victime innocente ; épargnez l'horreur de vivre à celle que tout abandonne dans l'univers ».

Ses deux cousines la relèvent en lui prodiguant les noms les plus injurieux,



et la conduisent presque mourante dans son appartement.

Elle fut deux jours sans pouvoir sortir du lit ; enfin , se trouvant un peu mieux, elle fit l'effort d'écrire une lettre à son oncle , malgré l'effroi qu'elle éprouvait, et d'en réclamer une seconde audience. Elle était résolue de terminer ce qu'elle avait commencé , de savoir à quoi ses espérances devaient se réduire , et si le bon droit , si la justice ne pouvaient point lui procurer d'autre protection que celle d'un commis.

Elle se plaignit dans sa lettre des traitemens indignes qu'elle avait essuyés ; elle appela Dieu, sa conscience, son propre cœur à témoins qu'elle n'avait rien mérité de semblable de son oncle, de sa tante, de ses cousines, à ce qu'elle avait éprouvé.

Elle exprima son étounement sur le mariage qu'on lui avait proposé comme une grâce ; sur les mille livres qu'on lui donnait pour toute fortune. Elle ajouta



qu'elle préférait la mort à un lâche et honteux silence.

Elle rappela ce que lui avait dit son père sur l'étendue de son héritage, et lui exposa qu'il n'avait point coutume d'en parler avec le faste de la vanité; qu'il l'élevait à trente mille livres sterling, toute obligation acquittée; qu'à la vérité, il avait bien fait quelques pertes, mais qu'elles ne s'élevaient point à quatre mille livres sterling, et qu'il lui en revenait au moins vingt-quatre mille, si justice lui était faite; que son oncle avait fondé son crédit et sa fortune sur celle de son père.

Elle lui demanda excuse pour la liberté de ses expressions; mais elle ajouta que le temps était venu d'ouvrir son cœur; qu'elle se reposait sur son honneur, sur sa conscience; qu'il aurait à répondre au jour du jugement, pour son propre compte, sur la manière dont il aurait traité une orpheline, la fille du meilleur des frères, confiée à ses soins;



et que si elle ne trouvait en lui un ami, elle se voyait dénuée de tout espoir, privée de toute consolation, et qu'elle ne pouvait attribuer qu'à une colère sans fondement la scène violente qu'elle avait subie.

Elle conclut par dire que l'état de fureur où elle l'avait vu trois jours avant, ne lui permettait point de se présenter devant lui; que l'image de son oncle, tel qu'il s'était alors offert à ses yeux, la troublait jusque dans son sommeil.

Elle attendit avec frayeur le résultat de cette lettre énergique, le premier trait de caractère qui fût sorti de sa plume. Elle avait fait un grand effort sur elle-même, et sa tête avait obéi à son cœur, maîtrisé par l'indignation.

M. Beaumont la laissa deux jours dans l'incertitude; il pensait que le ressentiment de sa nièce se calmerait, et qu'elle se bornerait à une froide discussion.

Il vient dans le salon. Hortense s'y rendit toute tremblante, et s'approcha



de lui pour ne point paraître fuir. Il était accompagné d'un légiste, pour prendre acte de tout ce qui se dirait; il portait une liasse de papiers; ses yeux étaient sombres et hagards; sa prononciation brusque et entrecoupée.

« Hé bien, ma nièce, s'écrie-t-il, j'ai reçu de vous une lettre bien singulière, bien étonnante, en vérité; mais l'indécence de quelques-unes des expressions dont vous faites usage, sert seulement à me prouver que la défense de vos cousines, contre vos accusations, n'était point sans fondement. Avec des regards si doux, avec une physionomie si touchante, vous soupçonnerait-on de tant de perfidie? Mais passons à d'autres objets.

« Vous dites que votre père vous a donné lieu de croire qu'il vous laissait vingt-quatre mille liv. sterl. Se pourrait-il qu'il ait commis une semblable bévue? Il a compté sans doute sur des créances dont il a espéré le remboursement toute



sa vie. Comment un homme, dont les effets sont entre des mains étrangères et en différens pays, peut-il estimer le montant de sa fortune ? Il ne m'a jamais parlé d'une somme semblable. Vous savez qu'il fut long-temps incapable de gérer ses affaires ? J'avoue qu'il fut un bon frère et un excellent ami ; mais vous êtes une nièce indigne ».

Elle voulut parler. — « Ecoutez-moi, dit-il : M. Normand, n'avez-vous pas connu des hommes qui, dans la même année où ils possédaient des millions, virent des sentences prononcées contre eux, et trouverent leurs créanciers ravis de prendre une couronne pour une guinée ?

— C'est vrai, dit le légiste, et j'en pourrais citer plusieurs preuves.

— Eh bien, répond M. Beaumont, c'est le cas où s'est trouvé mon frère ; et sans exagération, s'il avait fait un calcul bien juste, il se serait trouvé à court de plus de la moitié de la somme, en sup-



posant même que ses créances fussent liquidées.

— Mon père, répliqua Hortense, évaluait, comme je vous l'ai dit, sa fortune de vingt à trente mille livres.

— Je vous répète qu'il ne possédait point le tiers de cette somme, même indépendamment des pertes qu'il a subies. Sa maladie, ses voyages, sa résidence en pays étrangers, absorbèrent d'immenses capitaux : il y a de plus des non valeurs, que l'on a comptées comme des objets effectifs. Le feu a détruit la plus grande partie de ses titres de propriété sur les pays étrangers, et des misérables, des scélérats, ont profité de cet accident. Il pourrait vous revenir peut-être mille livres ; c'est une assez jolie fortune : je la souhaite dans votre poche.

— Ah ! Monsieur, elle n'est point aussi jolie que celle qu'ont obtenue mes cousines mariées, et que les autres attendent.

— Oh ! l'insolente babillarde, s'écrie M. Normand.



— Je suis une créature faible , sans expérience ; j'ignore le but de la présence de monsieur et l'objet de ses calculs. Des formalités semblables étaient-elles nécessaires ? vous que je regardais comme un second père , comme un protecteur invariable : à quel état me réduisez-vous ?

— Votre oncle, Mademoiselle, a trop d'indulgence. Est-il responsable des résultats d'un incendie, de la mauvaise foi des étrangers ?

— Monsieur, épargnez les vains efforts que vous faites ; je commence à pénétrer vos intentions : tout a été préparé d'avance. Ah ! ne laissez point dire que mes yeux ont été témoins d'une manœuvre qui tend à déshonorer le frère de l'auteur de mes jours.

— Vous l'entendez, M. Normand, vous l'entendez. Ah ! qui pourrait continuer la tutelle d'une semblable impertinente ?



— Vous avez trop de patience, Monsieur. Mademoiselle, vous prenez de trop grandes libertés avec votre oncle. Son caractère est bien connu ; les espérances romanesques d'une jeune étourdie ne peuvent blesser sa réputation. Je suis trop votre ami pour conseiller à monsieur de vous mettre en liberté avec votre petite fortune.

— Epargnez vos avis, Monsieur, mon oncle a bien des milles livres à sa disposition : un tel procédé me révolte. Je sais quelle dot il a donné à ses filles et ce qu'il tient en réserve.

— Vous l'entendez ; vous l'entendez, Monsieur.

— Il y a quatre ans , il s'avouait incapable de donner à ses filles aînées plus de 500 livres , et il en donne 10,000 à chacune d'elles. Le feu n'a point détruit les titres des propriétés qu'il leur destinait ; il n'a dévoré que ceux d'une pauvre orpheline.

— Quelle effronterie ! s'écrie M. Beau-



mont en se mordant les lèvres. M. Normand, quelle vile créature »!

La tante et les deux cousines entrent. « Mettez cette infame créature à la porte », s'écrie la première avec fureur. Ses cousines l'accablent d'outrages, et joignent les coups aux injures.

Elle tombe à genoux, les mains sur les yeux : « Je vous adjure, Monsieur, dit-elle, par la mémoire de mon père, qui eut pour vous une affection si généreuse, de faire justice à une pauvre orpheline, à qui vous deviez une protection inaltérable » ; et se relevant avec dignité, elle ajoute : « Si vous pouvez en conscience mettre votre projet à exécution, dépouiller, ruiner une malheureuse fille, je me condamne à ne point recevoir un schelling des mille livres que vous reconnaissez me devoir, sans avouer que la moitié seule m'appartient, et que le reste est le résultat de votre bonté et de votre gratitude envers un frère auquel vous devez tout. Jetez-moi



à l'abandon, comme ma tante le souhaite. Puisque ma fortune est détruite, je me résignerai à mon triste sort. Je ferai plus : je pourrai pardonner à mon oncle ».

Ils se regardent avec étonnement, comme attendant que quelqu'un osât ouvrir la bouche. Hortense, la face baignée de larmes, soulage son cœur dans cette prière affectueuse : « Dieu ! père des miséricordes, pardonne à l'homme injuste qui me dépouille. Tu es mon seul protecteur : sauve-moi d'un malheur plus cruel que la perte de mon patrimoine ; accorde-moi la grâce de conserver mon honneur. Fais qu'une pauvreté sans opprobre soit mon partage. Avec l'innocence, barbares tuteurs, ma condition sera moins déplorable que celle de vos filles.

« Monsieur, dit-elle en se levant, expulsez-moi de votre maison ; confiez-moi à la Providence divine, qui est mon seul appui ».

M. Beaumont était pâle, et tremblait



de tous ses membres. M. Normand était stupéfait. Sa femme était incapable d'ouvrir la bouche ; mais les deux barbares cousines jetèrent à la porte la respectable victime , et la fermèrent sur elle.

Elle fut quelque temps avant de recouvrer ses esprits. Enfin elle s'efforça de gagner la demeure de la digne madame Winwood , qui la reçut avec toute l'effusion de la sensibilité. Elle avait besoin d'un semblable refuge.

Le jour suivant elle reçut ses effets ; et comme l'on savait qu'elle n'était point pourvue de beaucoup de fonds , M. Normand lui apporta 100 livres sterling , qu'elle reçut , et dont elle signa la reconnaissance comme provenant de l'héritage de son père. Quelques jours après elle reçut encore 400 livres. C'est tout ce que lui valut l'immense succession de l'auteur de ses jours. Son infortune fut connue d'un gentilhomme d'une immense fortune , que l'on croyait dans des principes d'honneur. Il témoignait la



plus vive ardeur à défendre sa cause. Elle était prête à lui confier ses intérêts, lorsqu'une lettre, qui tomba dans ses mains, lui fit connaître que ce généreux avocat avait les intentions les plus coupables.

Elle apprit que ses deux autres cousines étaient mariées avec de brillantes dots. Leurs maris, ainsi que ceux de leurs aînées, en étaient devenus les propriétaires absolus et sans nulle restriction. Tout recours contre eux devenait impossible. Le beau-père était seul responsable, si on l'attaquait : aussi la plus forte partie de l'héritage d'Hortense se trouvait anéantie. Lorsque son amie lui représenta que son oncle avait, sans doute, réservé pour lui la plus forte partie de ses concussions, sa réponse fut : « Le pauvre homme ! il a bien chèrement payé ce qui lui reste ; j'ai sincèrement pitié de lui ».

Son amie lui parla d'un homme d'un honneur irréprochable qui, plein d'ad-



miration pour sa belle ame, pour la pénétration de son esprit, pour la bonté de son cœur, s'offrait de se charger de sa cause ; et lui déclara qu'elle espérait, sans en faire néanmoins une condition, qu'elle pourrait honorer de sa main ce respectable défenseur, pour lequel elle professait la plus haute estime, et qui était digne, par ses vertus, de la plus douce félicité ; qu'elle s'intéressait à son bonheur, comme au sien propre ; que d'ailleurs il était d'une telle modestie, et sentait si fortement combien, par la fortune et le mérite, il était au-dessous d'Hortense, qu'il n'osait songer qu'un si digne prix pût couronner ses nobles efforts, mais que son extrême délicatesse militait en sa faveur. Hortense répondit « que l'homme dont elle parlait aurait constamment des droits à son estime ; mais qu'elle ne se déterminerait jamais à rendre publique la conduite coupable du frère de l'auteur de ses jours ; qu'elle était et voulait demeurer la seule souf-



frante; qu'elle n'accepterait point le généreux secours de l'ami de madame Winwood, ni sa main; qu'elle ne pouvait se faire à l'idée qu'elle n'aurait un époux, que parce qu'elle aurait eu besoin d'un avocat, et qu'un service officieux donnerait des titres à sa possession ».

Elle fut confirmée dans sa généreuse résolution, par ce qui arriva quelques jours après à son oncle. Il fut attaqué d'une fièvre violente; on désespérait de sa vie. Il sentit le danger; et sa conscience lui reprocha ses odieux procédés envers sa nièce. Il prononçait son nom avec un serrement de cœur, et abondait en éloges sur ses vertus. Il invitait tous ceux qui l'entouraient à faire part de son repentir à la généreuse orpheline, à la prier de lui faire une visite, et à lui pardonner.

Ses filles se refusèrent à sa demande; et leur cruauté envers un père qui avait sacrifié pour elles le repos de sa conscience, prouve le faux jugement de ces



hommes qui croient devenir plus chers à leurs enfans en grossissant leur héritage de richesses injustes. La mère ne fut pas plus sensible que ses filles. La maladie faisant sans cesse des progrès, les médecins et les ecclésiastiques insistèrent pour qu'on le satisfît, et M. Normand fut envoyé vers la jeune dame.

Au premier mot, elle vole chez son oncle. Elle fut admise à son lit; elle reçut la confession volontaire des torts qu'il avait eus envers elle. Des larmes de repentir baignèrent ses joues; il serra les mains d'Hortense, les pressa sur ses lèvres défaillantes, et invoqua son pardon.

Elle lui pardonne, elle le console, elle le caresse. Celle qu'il a si barbarement insultée, contre laquelle il a violé les lois sacrées de la tutelle, le traite avec la tendresse d'une fille, tandis que ses propres enfans, auxquels il a sacrifié tous les principes, voudraient que la mort fermât une bouche qui exprime les sentimens d'un cœur contrit.



Mais quel sera le résultat de cette confession ? Le coupable pardonné se trouve plus à l'aise , et les bonnes résolutions s'évanouissent à l'instant où il recouvre la santé. Il désavoue sa confession ; il abjure son repentir ; il impute tout au délire , à la violence de la fièvre , et l'excellente nièce est oubliée , et sa généreuse compassion n'éveille aucun sentiment de reconnaissance.

Sur ces entrefaites, le comte et la comtesse de D. vinrent en Angleterre pour visiter le signor L. leur frère , ministre d'une puissance italienne près la cour britannique. Ils avaient sous leur tutelle une nièce de seize ans , qui était destinée dès son enfance au jeune comte de D. , alors âgé de vingt ans. C'était un mariage de convenance, que commandaient la politique et le désir de réunir d'immenses fortunes.

La comtesse de D. était accompagnée de sa sœur, la signora Catherine, femme d'un grand mérite. La mort de son pre-



mier amant l'ayant fait renoncer au mariage , elle vivait avec la comtesse dans la plus tendre amitié.

La comtesse avait une fille nommée Philippa , d'environ douze ans , d'une très-grande beauté , et que ses parens aimaient avec une vive tendresse. Madame Winwood avait raconté les infortunes d'Hortense à une dame de distinction. Cette dame en avait instruit la comtesse D. , et l'avait fait d'une manière si pathétique , qu'elle désirait vivement la voir, ainsi que sa sœur et sa fille. Madame Winwood fit consentir miss Beaumont à l'accompagner chez elle.

Hortense était devenue une de ces beautés qui frappent l'admiration ; mais sa modestie , son bon sens , sa conduite pleine de décence , son esprit , qui était capable de tout , sa piété douce et sincère, ses qualités bienveillantes, jetaient un tel éclat sur sa personne , qu'il se trouvait bien peu de ceux qui la



voyaient, ou qui l'entendaient, qui ne fissent sont éloge.

Les dames furent charmées d'Hortense à sa première visite. Elles la lui rendirent chez son amie, et en revinrent enchantées. La jeune Italienne supplia sa mère de lui procurer le bonheur de ne plus être séparée de miss Beaumont, et dit qu'ayant une telle compagne, elle s'efforcera de l'imiter. La comtesse et la signora furent ravies de ce mouvement de sensibilité, et invitèrent Hortense à venir faire partie de leur famille. La comtesse assura qu'elle ne mettrait aucune différence entr'elle et sa fille. Quant à l'article de la religion que l'anglaise objectait comme un obstacle, la comtesse dit, en son propre nom et en celui du comte, « que si, après une mûre délibération, elle restait attachée à son culte, elle comptait assez sur sa discrétion, pour penser que ce ne serait jamais un objet de controverse entr'elle et Philippa.



Reçue dans une famille illustre, d'une manière aussi affectueuse, Hortense regarda cet événement comme une faveur spéciale de la Providence, comme une compensation à tous les malheurs qu'elle avait éprouvés.

Elle écrivit à son oncle la lettre la plus pathétique sur son repentir; elle confirma le pardon sans réserve qu'elle lui avait donné lorsqu'il était menacé d'une mort prochaine, et le félicita de son retour à la santé.

La première et la seule affliction qu'elle éprouva dans cette excellente famille, après son arrivée en Italie, affecta vivement son cœur. Il avait été convenu, entre le comte de D. et le signor L., que le jeune couple qu'ils désiraient unir, serait marié dans un an. A cette époque, ce dernier pensait pouvoir retourner en Italie, où la solennité devait avoir lieu.

Tous deux paraissaient disposés à cette union. La jeune dame semblait surtout agréer l'époux qu'on lui destinait;



mais celui-ci, dont le cœur n'avait point encore parlé, aurait accepté ce parti, plutôt par déférence que par goût. Toutes les femmes, jusqu'alors, lui avaient été indifférentes; mais dès qu'il vit celle qui était supérieure à toutes les personnes de son âge et de son sexe, il en devint éperduement amoureux.

Elle s'aperçut de sa passion par ses assiduités. Elle évitait soigneusement de lui fournir l'occasion de se déclarer. Enfin, il la trouva; il lui ouvrit son cœur avec toute la chaleur de la tendresse, et la pria de souffrir ses vœux innocens et d'encourager son affection.

Elle rejeta ses instances. Il ne se laissa point convaincre par la noblesse des motifs qui l'animaient; il ne fit que l'en aimer davantage. L'idée de faire de la peine à une famille si généreuse, ulcérât l'ame de la bonne Hortense. Elle résolut de quitter l'Italie et de retourner dans son pays natal. Elle fit connaître ses intentions à la signora Catherine, à la com-



tesse et à Philippa, qui en furent singulièrement affectées. La jeune Italienne la priait, les larmes aux yeux, de ne point abandonner son écolière, sa chère pupille. La comtesse et sa sœur se joignirent à elle, et la pressèrent de leur faire connaître la cause d'une résolution aussi surprenante.

Le jeune homme était le seul de la famille qui connût le motif de cette décision. Il en fut extrêmement affecté; mais il assura que, s'il ne pouvait la prévenir, il la suivrait au bout du monde.

Les reproches de cruauté qu'elle essuya, la forcèrent de révéler son secret. Il fit une grande impression sur ses protectrices; mais la comtesse déclara généreusement que, sans des raisons de famille, il n'y avait point de femme dans le monde à laquelle il lui serait plus doux de donner le nom de fille.

La bonne dame insista pour que la décision de cette importante affaire fût laissée au comte, homme d'une prudence



consommée , sous la condition qu'aucune mesure violente ne serait prise envers le jeune homme. Hortense y consentit.

Le comte , bien qu'affligé de la passion de son fils pour miss Beaumont , ne put s'empêcher de rendre justice aux brillantes qualités de cette jeune personne et à sa conduite généreuse. Il avoua qu'une passion qu'un tel mérite faisait naître , était bien excusable ; qu'il ne trouverait point l'héritier de son nom blâmable , s'il n'avait connu les intentions de sa famille , et s'il n'avait paru disposé à les suivre , avant d'avoir vu Hortense. Il ajouta qu'un tel sentiment ne pouvait être vaincu par des mesures violentes. Tous trois déclarèrent que , si la jeune étrangère ne voulait point les abandonner, ils laisseraient à sa pénétration et à sa générosité le soin de seconder leurs vues et de guérir le cœur de son amant.

Hortense était bien digne de toute leur confiance. Leur pupille était dans



le secret, et mit beaucoup de circonspection dans cette affaire épineuse. Aucun d'eux ne changea ni de langage, ni de conduite envers le jeune comte; il était pour eux un objet de pitié. Dans le fond de leur ame, ils applaudissaient à son attachement. Les obstacles ne font qu'accroître l'incendie qui dévore un cœur tendre; mais les moyens prudens qu'employa cette sage famille, calmèrent la passion du jeune homme.

Miss Beaumont lui parlait avec toute la franchise d'une ame noble, quand elle ne pouvait éviter de le voir. Il vit que ses refus constans étaient fondés sur des principes, et non sur l'indifférence. Cette remarque le rendit capable de raisonner. Il fut envoyé à Rome pour quelques mois. On souhaitait l'accoutumer par degrés à des absences plus longues; mais il ne voulut point consentir à quitter Florence, qu'Hortense ne se fût engagée à correspondre avec lui. Le comte et la comtesse l'invitèrent à remplir cette



condition , et exprimèrent toute la tranquillité que sa prudence et sa délicatesse leur inspiraient. Ils consentirent , à sa prière , de voir les lettres qu'elle écrirait.

J'ai eu la satisfaction de voir cette correspondance. Que de générosité ! que de noblesse dans les lettres de miss Beaumont ! Ses raisonnemens eurent tant de force , qu'elle changea en la plus vive admiration le violent amour qu'elle avait inspiré. Ce premier sentiment imposa silence au désir ; Hortense lui parut moins une femme qu'une divinité. Soupçonnant que sa passion pour Hortense avait été ignorée de sa famille et de celle dont on lui destinait la main , et trouvant la première constamment inflexible , il consentit au mariage proposé. Il était sujet à la colère , son épouse à des accès d'humeur ; mais , dans les intervalles de calme que ces passions leur permettaient de goûter , ils étaient passablement heureux.

---



---

ESSAI

SUR LE CARACTÈRE DES ROMANCIERS

DES DIFFÉRENS SIÈCLES.

---

**M**ADAME Barbaut semble associer le Télémaque au Bélisaire : il existe une grande différence entre ces deux ouvrages. Ce dernier est un des plus magnifiques monumens de la littérature moderne ; c'est l'Iliade avec ses riches tableaux , mais avec des scènes moins terribles ; c'est l'Odyssée avec ses magnifiques descriptions , mais avec des mœurs plus intéressantes ; c'est la réunion de tout ce que l'imagination peut créer de plus enchanteur , et de tout ce que la politique et la morale peuvent offrir de plus sage. Ce n'est point comme dans l'Utopie , un monde idéal , une perfection chimérique , des principes sans



application. Morus se distraitait , par les rêves de la vertu , du hideux spectacle d'une tyrannie sans pudeur ; il voulait plutôt que la postérité connût son ame , honorât ses vertus , que se présenter comme le réformateur des lois de son pays. Fénélon entouré du merveilleux spectacle d'un grand siècle , frappé des grands mouvemens et des affreux désastres qui honorent quelques hommes au prix du repos du genre humain , transporte dans les temps héroïques les scènes dont il veut faire des leçons , les héros qu'il veut rendre les précepteurs de ses contemporains et de la postérité ; il ne se borne point à couvrir d'une nouvelle verdure , à ranimer par de nouvelles scènes les régions consacrées par le génie d'Homère ; il pénètre dans cette Egypte si célèbre par la science mystérieuse de ses prêtres ; il peint le despotisme éblouissant de Sésostris remplacé par la tyrannie sans éclat d'un indigne successeur. Pour prouver les avantages que le com-



merce et l'industrie procurent aux états, il nous offre la brillante image de cette fameuse Tyr, élevant son trône sur les mers, rendant le caducée plus puissant que le sceptre des monarques, et faisant de ses pilotes et de ses marins, les conquérans des richesses de l'univers : pour effrayer de la tyrannie, il nous montre, dans le règne de Pygmalion, la triste influence d'un pouvoir sans limites sur un peuple qui ne peut être grand que par une protection sans entraves.

Le désir qu'avait Fénélon de répandre ses idées sur les matières les plus importantes, se manifeste sur-tout lorsque Mentor devient l'instituteur d'Idomenée. Cette partie de l'ouvrage, quoique belle, n'est point entièrement digne du sage dont la nature avait rendu le cœur l'heureux auxiliaire de l'esprit. Au lieu de parler de réglemens pour les esclaves, ne valait-il pas mieux bannir de la ville nouvelle cette institution outrageante pour le genre hu-



main ? Que de choses l'auteur de la direction de la conscience d'un prince ne pouvait-il point dire sur cet outrage à la nature, que la philosophie, malgré tous ses efforts, n'a point encore effacé. L'esclavage domestique dégrade celui qui commande et celui qui sert ; il détruit la sensibilité de l'un, il anéantit les qualités intellectuelles et morales de l'autre ; il force le premier à rendre son autorité terrible par la crainte de la perdre ; il oblige le second à condamner ses talens et ses vertus à la nullité, de crainte que l'on n'aggrave le poids de ses fers. L'esclave a-t-il quelque énergie, c'est le lion Numide que le Maure a cru dompter<sup>1</sup>, et qui trompant la sécurité de son guide, se venge de l'injure qu'on lui a faite en le croyant soumis. En attaquant la servitude par l'organe de Mentor, Fénelon n'eût point d'ailleurs altéré le caractère

<sup>1</sup> Image du Tasse dans la Jérusalem, imitée par Voltaire.



qu'il donne à son ouvrage. Quelques philosophes anciens, entre autres Platon, avaient opposé la nature à des usages barbares, et l'intérêt éclairé aux calculs absurdes d'une folle avarice.

Le roman de Bélisaire pèche par le défaut d'invention; la fable, la partie dramatique, en sont presque absolument nulles. L'éloignement des temps, le contraste entre les mœurs de Bizance et celles de ces barbares qui hâtaient la ruine de l'empire d'Occident, qu'ils devaient se partager, et de l'empire d'Orient, qui devait tomber sous des conquérans plus funestes au monde, pouvait offrir des tableaux variés. Le siècle de Justinien redevenait poétique, parce que l'histoire étant stérile, offrait beaucoup à l'invention du romancier, parce que la civilisation qui se dégradait au sein du luxe corrupteur des intrigues des palais de Constantinople, offrait à un pinceau habile de très-grands avantages. Mais c'est comme



ouvrage de morale que Bélisaire mérite sa réputation , et par des chapitres où la dialectique d'une raison forte se joint à l'éloquence du sentiment. Peut-être était - ce pécher contre la vraisemblance que de faire parler en philosophe un guerrier qui avait vieilli dans les camps. Ce livre fut dénoncé ; la persécution agrandit sa célébrité. Quelques esprits qui ne voient qu'une année en vingt siècles , et que les mœurs d'un petit cercle dans la grande société du genre humain , prétendaient qu'il était inutile de parler tolérance , de ramener sur le tableau des fureurs religieuses dans un temps où il était impossible de les voir renaître. Ceux qui ont vécu ont été instruits par de terribles exemples de la lenteur des progrès de la raison et de la nécessité de venir sans cesse à son secours. Cesser d'éclairer les peuples sous prétexte que les lumières sont suffisamment répandues ; cesser de les prémunir contre les séductions d'esprits



supérieurs qui, sans rien croire, font tourner à leur profit toutes les erreurs, c'est négliger de renouveler ou d'entretenir les digues dans des pays menacés par les inondations de l'Océan.

On lit plutôt les romans grecs par respect pour tout ce qui appartient à la littérature d'une nation célèbre, que par l'attrait du plaisir. Ils sont en général froids; l'on y trouve le merveilleux du poëme épique attaché à de petits intérêts; mais ils sont précieux par quelques peintures de mœurs. Comme les grands mouvemens politiques créèrent l'épopée et la tragédie, le changement introduit par de nouvelles formes de gouvernement et de religion donna naissance aux fictions romanesques. L'amour, qui avait paru si rarement sur la scène tragique d'Athènes, et qui ne s'était montré dans la comédie que sous les traits de la débauche et de la prosti-



tution , parut dans les romans , sinon avec chaleur , du moins avec dignité. Cette révolution fut sans doute un des effets du christianisme ; il épura un sentiment qu'avait dépravé l'exemple des héros et des dieux ; il prévint ce honteux abus de la force qui condamnait les femmes à la servitude ou à l'humiliation. Il revêtit l'union des sexes de ce caractère auguste que lui prête un culte où les fruits de l'hymen ont le ciel pour protecteur , même avant de voir la lumière. L'on dira peut-être que les romanciers grecs n'ont choisi que des sujets païens , ceci est vrai ; mais dans les tableaux qu'ils ont peints , ils étaient influencés par les mœurs de leurs siècles , et prêtaient aux adorateurs des dieux les sentimens et les idées qu'une autre religion avait fait naître. Cette observation ne peut s'appliquer à Daphnis et Cléo. Longus a conservé à son ouvrage toute la vérité du costume antique. Il est le plus agréable des romans grecs ;



les détails en sont gais , les peintures ont un charme voluptueux dont l'imagination s'amuse et dont la pudeur ne s'offense point. On s'intéresse au sort de deux enfans abandonnés dès leur naissance , que les dieux protègent contre tous leurs périls , et dont l'amour prépare l'union que le retour de la fortune de leurs parens leur ménage.

Nous avons déjà observé , dans un autre écrit , que les auteurs de Théagènes et Chariclée , d'Ismène et Isménias , étaient évêques. Ils ne crurent point avilir leur caractère en cultivant la littérature profane ; mais il doit paraître singulier , et même inexplicable , que des prélats , qui devaient leur siège à une religion à peine affermie , qui élevait ses autels sur les débris de temples dont le vulgaire regrettait les rites voluptueux et les séduisants mystères , eussent pris les héros de leurs romans chez des païens , eussent ranimé la voix des oracles , la puissance des dieux. N'était-ce point sourire aux pré-



jugés et à l'orgueil des païens, et leur prouver que, si la société pouvait se passer des prestiges brillans de leur religion, ils étaient indispensables aux arts de l'esprit et aux travaux de l'imagination?

---

L'estimable biographe passa légèrement sur l'examen des romans de chevalerie. Il est vrai que ces productions de nos siècles d'ignorance méritent en général assez peu d'estime, sous le rapport de l'invention; ils ne sont à considérer que comme tableaux de mœurs, d'usages qui n'existent plus, et que l'on ne peut regretter sans montrer et une extrême barbarie, et un mépris profond pour les droits de l'espèce humaine. Ces romans offrent peu de variété dans la forme; c'est par-tout un respect sans bornes pour la beauté, une superstition aveugle, un zèle fanatique pour les intérêts de la foi; mais ils donnèrent naissance au poëme de l'Arioste, l'une des plus



singulières et des plus charmantes productions modernes. L'Arioste, comme Miquel Cervantes, se moque de ce que ces romanciers traitent sérieusement; il se joue de la valeur de ses paladins, en leur faisant concevoir les entreprises les plus folles. Il ne déguise pas son intention plaisante. Il ne respecte ni vraisemblance, ni chronologie, ni géographie; il prend des héros dans l'histoire, et les fait combattre dans des pays qu'ils n'ont jamais vus; il en crée d'imaginaires, et les revêt de tout le charme de sa muse originale. Il ne s'occupe ni d'un plan, ni d'une action principale; il quitte une aventure et la reprend, abandonne un de ses acteurs et le retrouve, comme par hasard. Il ressemble au voyageur qui n'a que le plaisir pour but; il ne suit point de route directe. Trouve-t-il une forêt à sa droite, il s'y enfonce; aperçoit-il à sa gauche des fleuves ou des mers, il s'arrête sur leurs sites pittoresques. Voit-il dans l'éloignement la nue couronner un superbe don-



jon , il s'approche de ce monument de l'orgueil ; entend-il le son des instrumens annoncer une fête champêtre , il aborde le hameau , où la joie tumultueuse foule l'herbe riante des prairies.

En effet , l'Arioste a tous les genres de beautés. Il est inimitable dans ses descriptions. Celle du jardin d'Alcine , faite sans modèle , est restée sans copie ; l'épisode de Genève et d'Ariodant , est pathétique ; et le voyage d'Astolphe à la lune , renferme , sous l'écorce de la folie , une philosophie qui a besoin d'être couverte d'un voile. Nous ne parlerons pas de ses contes , que nos poètes se sont appropriés , et auxquels ils n'ont pu ajouter de nouvelles grâces. La muse grave et sublime du Tasse , le puissant intérêt de l'événement qu'il célébra , l'ont rendu le principal ornement du seizième siècle , mais n'ont pu le placer au-dessus du chantre badin de Roland.

L'Arioste emprunta beaucoup de choses de nos vieux romanciers français ;



car le genre romanesque , qui fut cultivé parmi nous , dans les temps les plus barbares , ne le fut presque jamais en Italie. Une femme célèbre , l'auteur de Corine , en explique la cause d'une manière très-ingénieuse et même très-probable , parce que son opinion est fondée sur l'observation des mœurs du pays. Mais si les Italiens ne connaissent point ces passions durables , qui se fortifient par l'estime , qui s'ennoblissent par le charme des idées morales , leur pays a fourni , plus qu'aucun autre , de ces intrigues qui n'ont que le goût du plaisir pour objet , de ces amours que le hasard fait naître , et que la jouissance détruit , de ces artifices créés par l'hypocrisie pour se soustraire au châtement , en se soustrayant à des devoirs rigoureux. Les mœurs du quatorzième siècle fournirent à Bocace ces contes hardis , où il ne ménage point le corps le plus puissant , celui qui régnait sur le peuple par l'empire des richesses et de la superstition. Ne regarder



l'auteur du Décaméron que comme un écrivain licencieux , c'est lui faire beaucoup de tort , et se montrer ignorant ou injuste. Les scènes qu'il nous met sous les yeux ne sont point , à la vérité , très-morales ; mais le reproche d'obscénité n'appartient qu'à celui qui se complait dans des détails libertins , qui ne semble inventer une fable que pour étaler d'érotiques tableaux. Si l'imagination de Bocace est bien loin d'être chaste lorsqu'elle invente , elle est réservée et presque modeste dans la narration. Mais l'on n'a point assez fait attention à la supériorité de son esprit , à une philosophie qui n'était pas même encore celle des hommes les plus éminens de son siècle. Que de raison dans le conte allégorique de l'Anneau Simple qu'un père laisse à ses fils , emblème d'une religion sans superstition , et que chacun d'eux ensuite défigure à sa manière. Ce conte fut sans doute le germe de celui du Tonneau , l'un des plus beaux titres de gloire



de Swift. Avant le seizième siècle aucun autre écrivain que Bocace ne s'était élevé contre la torture. Il en peint les terribles effets dans son conte intitulé *le Quiproquo* ; et il apostrophe des juges-bourreaux avec cette éloquente indignation, qu'a manifestée dans de beaux vers un poète de nos jours :

Il est, il est encore un plus barbare usage  
Né, parmi les tyrans, au sein de l'esclavage.  
Vérité ! l'on te cherche au milieu des tourmens,  
Au bruit des cris plaintifs et des longs hurlemens,  
Des membres qu'on meurtrit et des os qui se brisent,  
Exécrable attentat que les lois autorisent ;  
Où le bourreau, du juge observant le regard,  
Déchire avec lenteur et tourmente avec art ;  
Où le hasard condamne et marque les victimes ;  
Où le méchant robuste est absous de ses crimes ;  
Où le faible innocent, fatigué de souffrir,  
Devient son délateur dans l'espoir de mourir.<sup>1</sup>

Il revient sur le même objet, mais sans réflexion dans sa nouvelle, intitulée *Roger de Jorelli, ou les Bizarreries*, où un amant heureux, vaincu par les tourmens, s'accuse d'être voleur. Dans un siècle qui s'est emparé des lumières

<sup>1</sup> Thomas ; *Pétreïde*.



et des connaissances de tous les autres , on n'a rien ajouté sur les préjugés de la naissance, au récit tragique où il peint un Tancrède , prince de Salerne , lavant dans le sang de sa fille l'outrage qu'il croit fait à son honneur. Après avoir découvert les ruses que la superstition emploie pour tromper les peuples , et qu'il développe d'une manière si ingénieuse dans son Frère Quêteur, il ne dut, sans doute, son salut qu'à l'ignorance de l'art qui multiplie les moyens d'instruction. Au seizième siècle , il eût joui d'une gloire plus prompte , mais d'une existence moins paisible ; il eût expié par son sang l'audace de ses peintures.

---

Madame Barbaut juge le Sage d'une manière équitable , mais trop superficielle. Cet écrivain a peu d'invention. Les Espagnols lui ont fourni les sujets de tous ses ouvrages ; mais s'il emprunte ses plans , ses sujets , il ne doit à personne ,



et ses détails pleins de vérité , et ses observations fondées sur un coup d'œil froid et calme. Son pinceau n'est point séduisant. Dénué de sensibilité , il ne dit rien au cœur : nous mettant sous les yeux des personnages peu estimables , il ne peut appeler sur eux l'intérêt de la sensibilité. Il nous entraîne par la variété de ses tableaux ; mais il flétrit souvent notre ame ; il nous laisse mécontents de nous-mêmes et des autres. En nous arrachant de séduisantes illusions , il nous prive d'innocens plaisirs. L'expérience anticipée qu'il nous procure n'est qu'une triste et déplorable lumière , qui ôte à la société ses charmes , au monde moral son enchantement , à la vertu ses espérances , à l'homme vicieux un reste de scrupule. J'ai entendu vanter les services que rendent de tels ouvrages , en nous sauvant des erreurs et des fautes de la crédulité , de la bienveillance , de l'enthousiasme. Ce sont des avantages que les ames vraiment généreuses sont bien loin d'envier ;



et ceux qui aspirent à l'exécrable bonheur de ne rien croire, de ne rien aimer, de n'être jamais dupes ; de se faire de la froideur de leur ame, de la nullité de leurs sentimens, un bouclier contre tous les genres de séduction, pourront bien penser un jour comme le fils aîné du Persan Malzem. Ce dernier avait été protégé toute sa vie par un de ces bons génies qui s'attachent à certaines familles. Il avait éprouvé quelques petits revers ; mais une longue suite de prospérités lui en avait fait perdre le souvenir. Il avait commis quelques fautes ; mais comme son cœur n'avait jamais été coupable, sa conscience ne lui reprochait rien : il avait été quelquefois trompé, mais il était resté à l'abri de tout reproche de perfidie et de trahison. Il recommande en mourant ses deux fils au soin du bon génie qui l'avait si efficacement protégé. L'Être céleste demande à l'aîné des frères ce qu'il souhaitait ? — Être constamment bon, répondit-il, sans hésiter,



servir le genre humain de tout mon pouvoir, goûter les plaisirs d'un amour pur, et connaître dans toute son étendue la confiance de l'amitié. — Tes vœux, dit le Génie, avec l'accent de la joie, sont dictés par la vraie sagesse; ils s'élèveront vers le trône de l'Eternel; ils seront recueillis par les anges, avec le même plaisir que l'habitant de l'Hyémen recueille le parfum délicieux qui s'échappe de ses plantes précieuses. Et toi, dit-il au plus jeune, que réclames-tu de ma bienveillance? Ton frère s'est emparé des seuls biens réels: seras-tu aussi heureusement inspiré? — Je souhaite, répondit-il, que tu m'ouvres tous les trésors de la prudence; que les hommes s'offrent à mes yeux avec tous leurs vices et tous leurs défauts, tels qu'ils ont été et tels qu'ils sont maintenant, et que leur visage soit sans masque; que je puisse pénétrer les secrets de leur cœur, malgré l'obscurité qui les couvre, comme les démons auxquels est confiée la garde des trésors,



peuvent démêler la nature et les qualités des métaux, en dépit de la masse de terre qui les couvre. — Tu ne connais point, répliqua le Génie, la témérité du vœu que tu formes. Acquiens, puisque tu le désires, une expérience funeste, et deviens malheureux, pour éviter d'être imprudent ». Les deux frères se séparent pour voyager. Le plus jeune part plein de confiance; et défiant toute la malice des hommes et tous les artifices des femmes, il parcourt toute l'Asie. Il cherche le plaisir et la joie, la joie et le plaisir le fuyent. L'image d'erreurs passées qu'il voit empreintes sur le front d'hommes devenus vertueux, le repousse de leur société. Bien qu'il ne connaisse que le passé et le présent; il soupçonne que ceux qui sont bons deviendront un jour pervers. Son cœur ne peut s'ouvrir à l'amour. Les faiblesses, les erreurs de celles qu'il est prêt d'aimer, repoussent le sentiment prêt à naître. Il maudit sa funeste pénétration, qui lui ravit les plaisirs de



la confiance , de la surprise , de la sensibilité. Il veut forcer le Génie à lui retirer ses funestes dons ; mais il reste inexorable. Il revient de ses voyages ; il a vu le monde comme une plaine flétrie par la brûlante canicule , où il ne reste ni verdure , ni fleurs. L'ennui qui naît par le défaut d'illusion , le cœur qui se dessèche par l'absence du sentiment , l'imagination qui se flétrit , lorsqu'elle ne se promène plus que sur des déserts , qu'elle ne peut ni peupler , ni embellir , laissent notre sage plus dégoûté de la vie , qu'un vieux cadi ne l'est de faire donner l'estrapade et de faire empaler , qu'un vieux bonze de se macérer lorsqu'on le regarde , qu'une jeune odalisque de ranimer les goûts éteints d'un vieux sultan. On se retrouve quelquefois , quoiqu'avec des goûts bien différens. Nos deux frères se revirent. Celui qui avait consenti à ne voir , à ne connaître que les choses que la Providence permet à tout homme de savoir , était revenu de ses courses loin-



taines aussi content qu'on peut l'être. Il avait été guéri de quelques illusions; il en conservait encore assez pour être heureux. Des maîtresses l'avaient agréablement trompé; une véritable amante lui avait fait goûter le bonheur. On avait abusé de sa bienfaisance; il se réjouissait d'avoir plutôt servi des perfides et des ingrats, que d'avoir manqué de tendre la main à l'homme vertueux; et il finissait par dire « que la bonté qui nous rend, comme l'arbre fruitier, le jouet des vents qui nous dépouillent, des passans qui nous pillent, est bien préférable à cette dureté sauvage qui nous laisse comme le sapin des forêts, qui ne présente ni une substance nourrissante, ni une ombre hospitalière ».

---

En parlant des romans, ou style épistolaire, madame Barbaut a oublié Delphine qui, à la vérité, ne parut que quelque temps avant la publication de son



livre. Cet ouvrage, d'un ordre distingué, caractérise l'époque à laquelle il appartient, par une intention morale très-marquée, par le rapport de plusieurs des personnages avec des circonstances qui ont influé fortement sur le génie, sur la pensée, sur la manière d'être de l'auteur. Si les principaux acteurs sortent de l'ordre commun, qu'on ne dise point cependant qu'ils sont hors de la nature; elle a ses phénomènes moraux, comme ses phénomènes physiques; et l'observation révèle quelquefois à des esprits supérieurs, ce qui se dérobe à tous les autres. Une générosité qui va jusqu'à l'imprudence, jusqu'à l'oubli absolu de ces considérations qui font du cœur et de l'ame les timides esclaves de formes sociales, distingue Delphine. Sa conduite irrégulière, aux yeux du monde, est irrépréhensible, et même admirable, aux yeux du vrai moraliste. Madame Vernon est punie par l'esprit étroit et par l'intolérance de sa fille, de lui avoir déguisé ses



principes , et de l'avoir soumise à un joug dont elle s'était affranchie. Lebensey est une de ces ames sublimes qui ne rougissent point de garder leurs opinions , parce qu'elles n'ont coûté aucun reproche à leur conscience , et que les droits du genre humain trouvent dans leur cœur un sanctuaire inaccessible à la crainte comme à la corruption. Thérèse dévote , ardente , enthousiaste , intéresse presque autant que la Clémentine de Richardson ; et quelle gloire que celle d'approcher d'un semblable peintre ! Le roman de Delphine abonde en beautés de détail , où l'auteur crée , lors même qu'on le soupçonne d'imiter. Rousseau avait attaché l'éloquence la plus sublime aux actes d'un culte qui , se dépouillant de tout appareil , triomphe par la seule persuasion , en faisant entrer la sévère leçon du devoir , dans un cœur qui pouvait rester le criminel esclave de l'amour , en consolant une femme , arrachée , à la fleur de l'âge , aux plus



pures délices de la vie , par les charmes touchans de la piété. Madame Stael lutte contre lui dans la peinture d'une de ces solennités augustes qui rappèlent la dernière époque de la vie d'un législateur, qui fit presque oublier combien il était grand , à force d'être bon, et qui ne semblait que vouloir captiver par la bienveillance ceux qu'il eût pu dominer par le génie.

Le talent de cette femme illustre s'agrandit encore dans Corine. Une foule de voyageurs avaient foulé la poussière classique de l'antique Italie ; ils y avaient imprimé plutôt le registre de leurs souverains que l'image de leurs sensations. Corine ranime cette terre de prodiges , fait venir les âges passés au secours de la génération présente, venge, en enthousiaste, ses modernes habitans de leur abjection. Morts illustres, vous renaissiez ; cendres augustes, vous vous ranimez ; le jour éclatant de la résurrection semble arrivé



pour vous; le capitolé reprend sa majesté; une imagination poétique fait retentir les accens d'une sublime éloquence. O terre! agrandie par le génie des modernes, tu t'offres avec les caractères de ta gloire; une étrangère te venge, et quel pays ne s'honorerait point de l'adopter pour citoyenne?

---

En parlant de la suite qu'a donné madame Ricoboni aux romans de Marivaux, mistriss Barbaut semble la mettre au-dessous de ce romancier métaphysicien; ce n'est point notre opinion. L'auteur de Marianne, du Paysan Parvenu, fuyait le naturel comme le privilège de ceux qui n'ont point d'esprit; et ceux qui ont du sentiment et du goût, fuyent la lecture de ses ouvrages. Pour madame Ricoboni, elle possédait le genre romanesque; elle écrivait sans affectation; elle ne connaissait que le monde, et savait le peindre; elle ne connaissait



point les livres, elle n'en parlait pas ; elle ne faisait point d'un roman un ennuyeux traité de théologie ; elle ne se doutait peut-être point qu'il existât des philosophes ; mais elle ne les troublait point dans leurs graves études. Un ouvrage d'imagination ne fut jamais pour elle un déclaration de guerre contre les gens raisonnables, une palinodie contre des principes qu'elle eût intérêt de désavouer, une invective sur la cendre fumante d'une rivale, et contre la réputation d'une femme que la postérité n'eût jamais mise en comparaison avec elle.

---

Je ne connais, dans aucun ouvrage, de caractère d'une conception plus forte, que celui de Lovelace : c'est le véritable héros d'une épopée. Il met tout en mouvement ; ses compagnons de débauche sont ses esclaves ; ses complices sont les admirateurs de son génie. Il organise une séduction comme un coup d'état ; il emploie autant d'opiniâtreté pour faire



tomber une femme dans ses pièges , que l'on en mettrait pour renverser un empire. Son insensibilité, après des actes qui devraient le tuer par le remords ; sa gaieté dans la conception des horreurs qui ont la perte de l'innocence pour objet, présentent au vice audacieux le plus funeste encouragement. Je ne m'oppose point au sentiment des Anglais, qui regardent le roman de Clarisse comme un excellent traité de morale ; mais l'expérience a prouvé à bien des femmes que Lovelace avait été l'objet d'une dangereuse émulation. N'en accusons point l'auteur ; ses vues furent innocentes, et la pureté de sa vie et la sainteté de ses mœurs forment un argument de plus en faveur du but qu'il s'est proposé.

Madame Barbaut passe légèrement sur J.-J. Rousseau , en le plaçant à côté de Richardson. Elle ne fait point sentir la différence qui existe entre ces deux



hommes célèbres. Si le philosophe genevois n'était considéré que comme romancier, il serait bien inférieur à l'auteur de *Clarisse*; il n'a, sous ce rapport, ni son originalité, ni sa force, ni sa variété. Si Richardson n'avait point écrit, il est probable, et presque certain, que Rousseau n'eût point fait de roman. Il emploie la forme épistolaire comme l'écrivain anglais; comme lui, il semble pénétré d'une profonde intention morale; comme lui, il abonde en scènes pathétiques et touchantes. L'écrivain anglais a plus de naturel; l'écrivain français a plus d'art. Le premier, étranger aux études littéraires, ne donne point à ses personnages des connaissances qu'il n'avait point; le second, oublie qu'il avait été le détracteur des sciences et des arts, et disserte, ou fait dissenter sur la poésie, les spectacles, la musique, la théologie; il fait de ses héros des philosophes. Richardson peint ce qu'il a vu, et peint avec vérité; Rousseau se met à l'aise en



nous transportant dans un monde idéal, et donne une libre carrière à sa brillante imagination. Tous deux excellent dans le talent d'émouvoir le cœur, tous deux s'écartent du naturel, oublient leur vocation lorsqu'ils veulent montrer de la gaieté. On trouve dans Richardson des scènes plus neuves dans leur terrible et effrayante conception, que l'on n'en trouve dans Rousseau; mais elles sont commandées par le sujet. L'auteur de la Nouvelle Héloïse n'avait point une Sinclair à faire périr en réprouvée; et la mort de Julie pouvait-elle ressembler à celle de Clarisse? Elle trouve un modèle de tendresse et de vertu dans l'objet de ses premières affections; un modèle de confiance et de générosité dans son époux; des âmes élevées ou des âmes reconnaissantes dans tous les êtres qui l'entourent. Que le sort de Clarisse est différent! Sa famille la persécute; son séducteur la trahit; elle passe du séjour où le vice engloutit ses victimes, à celui



où l'imprévoyance des lois et la dureté des hommes enfoncent l'innocent comme le coupable. La religion vient sur le lit de mort de Julie pour l'aider à quitter un monde où tout lui sourit. La religion pénètre dans la prison de Clarisse pour l'avertir que le ciel vient l'enlever à la terre. Quant à la peinture de l'amour, Rousseau est supérieur à Richardson. Ce dernier nous offre ou un grand seigneur qui porte dans sa passion tout l'orgueil, tout le despotisme de la naissance; ou un séducteur dont les désirs sont des crimes; ou un homme dont le calme stoïque repousse tous les grands mouvemens. Mais quelle éloquence, quel feu, quels transports dans la Nouvelle Héloïse! C'est la chaleur de Properce et de Tibulle avec des expressions plus pures, avec des idées plus décentes et plus chastes. Comme peintre de la nature inanimée, le Français est aussi bien au-dessus de l'Anglais. S'il décrit quelques cantons de la Suisse, il y imprime l'admiration, le respect; la



pierres s'anime , les déserts s'embellissent.  
 Le sentiment , l'imagination , l'amour  
 reviennent peupler de leurs enchante-  
 mens les rochers des Alpes , les rives  
 du lac de Genève. Sous le rapport du  
 style, il ne souffre point de parallèle avec  
 Richardson. Les plus grands admira-  
 teurs de l'Anglais avouent que ce n'est  
 point sa partie brillante. Les plus intré-  
 pides détracteurs du Français reconnais-  
 sent, en frémissant, sa supériorité comme  
 écrivain. Le pinceau de Richardson est  
 hardi comme celui de Michel Ange, quel-  
 quefois incorrect comme celui du Tinto-  
 ret ; le pinceau du Genevois est tantôt  
 riche , majestueux comme celui de Jules  
 Romain ; tantôt gracieux , enchanteur  
 comme celui de l'Albane.

---

Madame Barbaut ne cite Prévôt que  
 comme traducteur de Richardson. Il  
 s'offre à la postérité sous des titres plus  
 éminens ; il a tous les caractères du vrai



génie ; mais il a peu observé , peu connu le monde. Il imagina quelques-uns de ses romans dans le cloître ; il pouvait écrire la plupart de ses ouvrages sans en sortir. Il aime à multiplier les tableaux sombres , les catastrophes tragiques ; mais il est plus heureux à décrire les effets des attentats, des grands crimes, qu'à les motiver d'une manière vraisemblable, qu'à leur donner un degré de probabilité morale. Quelquefois le défaut de conception d'un grand ouvrage est racheté par un épisode d'un puissant intérêt ; ainsi les amours du chevalier Desgrieux et de Manon l'Escaut donnent aux Mémoires d'un Homme de qualité le charme que prête un palais d'une construction régulière , d'un aspect majestueux, à une ville où les édifices d'une architecture sombre sont élevés sans art, et disposés sans goût. C'est dans cet épisode qu'il ennoblit, par l'héroïsme de la constance, un amour avili par la prostitution et la bassesse des deux êtres qu'il



a subjugués. On verse des larmes de pitié sur une courtisane et sur un misérable qui s'est dépouillé de l'honneur. On admire aussi le généreux attachement d'un homme, pur de toute faiblesse, à un infortuné plongé dans l'infamie. Prévôt, par sentiment, plus que par réflexion, donne une leçon à ces âmes froidement calculatrices qui, ne cherchant que des avantages dans leurs affections, se font un prétexte des fautes de leurs amis pour les abandonner, mais ont soin cependant de leur rester fidèles quand ces fautes n'ont point nui à leur fortune, et sur-tout quand d'heureux crimes ont été pour eux des moyens de prospérité et de grandeur. On admire dans Cléveland des caractères fortement conçus, des scènes touchantes, des descriptions d'un coloris sombre, et quelquefois même d'un effet enchanteur. Quel tableau que celui de l'île Sainte-Hélène ! Le voyageur qui, inspiré par une nature nouvelle, voudrait créer un âge d'or dans des con-



trées lointaines, ne pourrait rien offrir de plus ravissant. Pourquoi des invraisemblances viennent-elles affaiblir l'intérêt? Pourquoi ce désir de produire de puissantes émotions force-t-il à frémir sur les suites d'un amour incestueux? Beaucoup d'autres romans de Prévôt méritent d'être distingués; tous portent le cachet de son imagination sombre et forte, de cette mélancolie qui fut ou le privilège de son organisation, ou le résultat de ses malheurs. Il ne sait point faire de tableaux gracieux; il n'a point le don de la plaisanterie; il a tout son esprit en sentiment. Il ne réfléchit point, mais il ne peint que ce que lui tracent une imagination ardente et un cœur sensible. Il vécut dans un siècle où les idées, les mœurs, les usages offraient, par leur changement, un grand spectacle aux yeux du philosophe. Il ne parut point l'apercevoir; il ne combattit aucun préjugé; il parut même, ou par conviction, ou par la persuasion des ressources



qu'elles offraient à son talent, le partisan de ces erreurs brillantes, de ces institutions superbes, qui ont fait quelques héros et des milliers de victimes. Bien que dépourvu de ce jugement solide, de cette raison sagement timide, qui attache un écrivain à la fidèle imitation de la nature, et de ce style qui burine la pensée dans l'ame du lecteur, Prévôt vivra lorsque des romanciers beaux esprits seront entièrement oubliés.

---

Il est peu de personnages dans les romans, et même au théâtre, d'une conception aussi forte que celle de Clémentine. L'aliénation de l'esprit, l'état le plus humiliant pour la nature humaine, a été peint par plusieurs écrivains, tant anciens que modernes. Elle se présente sous divers traits ; elle se modifie d'après le caractère, la profession des personnages que l'auteur met en scène. Sophocle nous peint Ajax fou, furieux par



l'effet d'une injustice ; il déchire , il détruit , il renverse ; l'esprit guerrier survit à sa raison. L'Arioste a fait de ce rôle le type de son Roland ; mais il traite d'une manière badine ce que l'autre a traité d'une manière sérieuse. Shakespeare peint la folie dans plusieurs de ses pièces , et toujours avec ce génie qui nous révèle , sans étude et sans effort , les secrets de la nature , ou avec cette sensibilité qui nous fait les tristes confidens de toutes les peines du cœur. Dans Ophelie , la folie est douce ; c'est une ame tendre , dont le plus pur des sentimens égare la raison. Dans le roi Lear , l'aliénation de l'esprit se manifeste avec tous les excès de la fureur ; c'est un père victime de sa faiblesse , qui ne voit point de plus cruel ennemi que ses filles ; c'est un roi dépouillé qui conserve , dans son abaissement , l'image confuse d'une grandeur qu'il a perdue par sa faute. Le tragique , dont le pinceau sombre et souvent sublime a enrichi notre scène de beautés



nouvelles, est le premier qui ait osé mettre sur le théâtre un homme encore plus accablé par la nature que par la fortune. Les Anglais, soit par mélancolie, soit par sensibilité, se sont plu à retracer les misères humaines sous toutes les faces, et souvent avec les couleurs les plus touchantes. Qui ne connaît le Voyage sentimental, et qui n'a point gémi sur une infortunée qui cherchait par-tout l'amant qu'elle avait perdu ? L'amour le lui avait ravi ; elle eût été plus malheureuse, si l'ingratitude, la perfidie l'avaient arraché de ses bras. Le roman de Grandisson est une production qui se soutient bien plus par les accessoires que par le rôle principal. Je félicite les Anglais lorsqu'ils m'assurent que des originaux semblables sont très-communs dans leur île. C'est sous ce rapport que l'on pourrait lui appliquer le passage du poëte, qui la sépare du reste du monde.

---

Il est assez plaisant de voir le docteur



Warton chercher à réfuter sérieusement ceux qui comparent les fureurs d'Oreste à la folie de Clémentine. Il faut avoir une grande envie de citer les anciens, pour tomber dans une telle bévue; pour mettre une fille victime des tristes résultats d'une noble et innocente passion, avec les transports d'un parricide, abhorré des mortels, poursuivi par les Dieux. La folie d'Oreste tient à la mythologie, au système religieux des Grecs; elle appartient à une nature toute poétique. Celle de Clémentine trouve bien des exemples; elle tient à l'organisation d'un sexe qui conserve encore des vertus lorsque nous avons perdu les nôtres; de la sensibilité, lorsque nous abjurons le sentiment; des désirs purs, lorsque nous n'avons souvent qu'un but coupable. Nous rendons les femmes victimes et de l'éducation que nous leur donnons, et des fausses et cruelles maximes que nous prenons d'ordinaire pour base de notre conduite. Une faiblesse les désho-



nore, et des perfidies sont pour nous des triomphes. Elles sont à la fois les tristes jouets de notre inconstance et de notre vanité. Celle qui s'abandonne à nos transports nous trouve sans reconnaissance; et regardons-nous comme sacrée la réputation de celle qui nous résiste? Cependant, quel horrible triomphe, quel résultat d'une funeste morale, que l'aveuglement qui nous fait méconnaître et la destination que la nature nous trace d'une manière si frappante, et les devoirs qu'elle nous prescrit d'une manière si touchante et si douce! Si elle favorise l'homme de la force, n'est-ce point pour protéger cet être si intéressant, pour qui aimer est le premier des sentimens et des besoins. Si elle doue la femme des traits les plus délicats, du son de voix le plus touchant, de cette mobilité de physionomie qui fait de ses yeux, de son visage l'éloquent interprète des mouvemens qui l'agitent, n'est-ce point pour faire de la tendresse, de la compassion



une de nos plus douces et de nos plus faciles obligations ? Malgré ces sages précautions de la nature, que de créatures innocentes et faibles immolées à l'indiscrete fougue de nos plaisirs, aux froids calculs d'une vanité qui multiplie ses victimes pour multiplier ses triomphes, à l'abus que nous faisons des lois sociales ! Que de désordres, fruits empoisonnés du désespoir, de crimes que je n'ose nommer ! Que de suicides accusent des hommes que la société ménage, et que la conscience seule peut punir !

---

Les ames sensibles et vertueuses goûtent beaucoup moins les romans de Fielding que ceux de Richardson. Fielding est absolument opposé à Richardson. L'un a fait de ses romans des drames pleins de dignité, d'imposantes tragédies ; l'autre s'est renfermé dans les limites du genre comique. Il imita Lesage ; mais il eut plus d'invention, d'originalité, de goût et de noblesse dans



le choix de ses personnages. Son Tom Jones est un ouvrage entraînant par l'intérêt qu'inspirent les héros, par la variété des caractères, par la vérité des peintures. Bien que le pathétique ne soit point la partie dominante de l'auteur, il sait quelquefois toucher et attendrir; il s'est proposé un but moral, il le remplit : il confond l'artifice, l'hypocrisie et fait triompher l'innocence. Si son pinceau n'est point toujours chaste, c'est que la vie ordinaire n'est point toujours pure; qu'il ne s'est point piqué d'une perfection chimérique, mais d'une ressemblance parfaite, dût-elle paraître choquante. Nos traducteurs ont mutilé ce chef-d'œuvre; ils en ont enlevé les épilogues, les digressions philosophiques qui forment les préambules de chaque livre; c'est abattre les avenues d'un château ou les portiques d'un palais. Si l'on ne considère Joseph Andrews que comme la parodie de Paméla, il faut avouer que cette parodie est un excellent ou-



vrage. John Adams est un de ces hommes qui se rencontrent encore quelquefois, et qui, étrangers à la corruption du monde, ne sont ni glacés dans leurs affections par les calculs de l'intérêt, ni détrompés dans leurs vœux innocens par les tristes leçons de l'expérience. Le comique de cet excellent personnage consiste dans le contraste entre sa connaissance des livres et son ignorance du monde; entre sa naïveté d'enfant et la solidité de sa raison. Les fausses démarches où il se laisse entraîner font rire le lecteur, parce qu'elles n'ont point de conséquences assez graves pour sortir des bornes de la plaisanterie. Il nous semble probable que John Adams a fourni l'idée du Vicaire de Wackfield. On trouve la même ingénuité, la même candeur, le même abandon dans la copie que dans l'original; mais la bonté de Primerose est mise à de bien plus terribles épreuves. Toutes les calamités fondent sur son innocente famille; il croit sa



fille perdue et déshonorée ; un incendie  
 semble combler ses maux par l'indigence  
 la plus affreuse, et il se voit plongé dans  
 l'asyle des criminels. Le Vicaire Adams  
 trouve de constantes consolations dans  
 un fond inépuisable de bienveillance ;  
 le bon Primerose, d'inépuisables res-  
 sources dans une piété sans bornes. Les  
 contre-temps qu'éprouve Adams sont  
 l'ouvrage de fripons comme il s'en ren-  
 contre beaucoup dans le monde. Les in-  
 fortunes qui fondent sur Primerose sont  
 le crime d'un scélérat, qui ne peut exis-  
 ter que chez les hommes à qui le rang  
 permet d'abuser du crédit. J'ai remarqué  
 dans un ouvrage allemand, intitulé *Wit-  
 helmine, ou les Malheurs d'un Hétéro-  
 doxe*, un personnage qui a quelque res-  
 semblance avec ceux dont on vient de  
 parler. Il est de la même profession ; il  
 est simple, ingénu, sans défiance comme  
 sans malice ; des persécutions théologi-  
 ques le dépouillent de son emploi ; il a eu  
 l'impiété de douter du dogme des peines



éternelles; sa femme succombe sous le poids des chagrins; il rend un service signalé à son plus cruel ennemi, qui lui prouve sa gratitude en lui faisant perdre toutes les ressources qu'il pouvait tirer de ses talens. J'ai trouvé dans ce livre, qui n'est presque connu de personne en France, des peintures neuves; la fourberie se présentant sous le masque du zèle; des hypocrites citant l'évangile, en violant toutes les lois de l'humanité. On ne peut se méprendre sur le but philosophique de l'auteur; il est très-marqué. Ses connaissances sont très-étendues; il sait manier l'ironie. Il a gardé l'anonyme, sans doute, pour éviter que les théologiens ne le traitassent comme son héros.

Notre intention n'est point de passer en revue toutes les productions de Fielding; toutes ont une physionomie distincte. Dans *Amélie*, il nous intéresse par des aventures communes, rendues d'une manière piquante. Son *Voyage de Julien en l'autre Monde* est une fiction



heureuse, où l'auteur lance les traits d'une satire ingénieuse contre les diverses professions de la société. Le merveilleux qu'il emploie dans Jonathan Wild n'est qu'une ironie contre les productions extravagantes de ces écrivains qui croient plaire en effrayant, et se mettre au-dessus de la nature, en peignant des monstres qu'elle n'a point produits. Fielding a le mérite que donne un goût sain, un esprit étendu et exempt de préjugés. Il ne ménage point les classes supérieures; il y signale tous les vices. Nous ne défendrons point ses mœurs; quand l'homme célèbre n'existe plus, la tombe doit couvrir pour toujours ses erreurs et ses faiblesses : ses seuls ouvrages appartiennent à l'éloge et à la censure.

C'est donc comme un triste monument des honteux effets de la haine et des misérables inquiétudes de la jalousie, que nous traduisons le passage suivant d'une des lettres de Richardson.



« Vous supposez, écrit-il à madame Donnelan, que je n'ai point lu Amélie. J'ai fini le premier volume; il ne m'a point été possible de passer outre. J'ai trouvé les caractères si bas, les situations si abjectes, que je n'ai point cru qu'il me fût permis d'y prendre de l'intérêt. Lire sans s'occuper du sort d'un héros ou d'une héroïne, est un soin que je laisse à des personnes qui ont un loisir que je n'ai point, et dont je les félicite.

« Le Vicaire Young a fourni à Fielding le personnage du Vicaire Adams. Il n'a fait que le rendre un peu plus absurde qu'il ne l'était. Le morceau le meilleur de l'ouvrage, est celui où il se peint lui-même, ainsi que sa première femme. Dans Tom Jones, son héros est un fils naturel, parce que sa première femme était bâtarde; Tom Jones est Fielding lui-même, enlaidi dans certains endroits, embelli dans tous les autres. Sa lady Bellaston est une des premières prostituées qu'il connut; sa Sophie est



encore sa première femme. C'est lui-même encore qu'il peint dans le capitaine Booth. Amélie est toujours sa première femme sous de nouveaux traits. Les querelles, les prisons, les maisons de débauche qu'il décrit, sont tracées d'après ce qu'il a vu et connu; ses plans sont entortillés; il a peu ou point d'invention. Né vicieux, vous devez voir, par plusieurs passages d'Amélie, qu'il perdait toute sa gaieté, tout son talent, lorsqu'il voulait parler vertu ».

II Quel étrange jugement! Richardson fait un reproche à son rival des qualités qui le rendaient le plus digne d'éloges. Quand un auteur méritera-t-il d'être blâmé pour avoir pris la nature pour modèle, l'observation pour règle? Si la première femme de Fielding était pour ses romans ce que celle de l'Albane était pour ses tableaux, on doit le féliciter d'avoir trouvé dans l'hymen un si heureux moyen de captiver ses lecteurs. Le dernier passage du morceau que nous



venons de traduire , est le seul qui ne révolte point le goût ; mais il blesse la charité chrétienne , et prouve que le ressentiment fait quelquefois dévier le plus honnête homme de ses principes.

---

Des nombreuses lettres qui composent la correspondance de Richardson, nous ne traduisons que la suivante en entier, parce qu'elle fait connaître un grand homme dans ses affections, dans les relations douces et touchantes de la vie domestique. Madame Klopstock parle de son digne époux avec cette effusion de cœur, cette naïveté d'expression, cette chaleur de sentiment qui la fait aimer, et qui fait bien plaindre l'homme qui la perdit sitôt. L'auteur de la *Messiad*e est connu en France et dans toute l'Europe. Son poëme exigeait une tête forte et un génie fait pour vaincre de puissans obstacles. Il était plus difficile encore que celui choisi par Milton, parce qu'il n'offrait



point les mêmes ressources. Le poëte allemand n'avait point le riche tableau de la naissance du monde à offrir, l'homme à peindre dans les rapides instans de son innocence, le ciel divisé par l'orgueil et la révolte, condamnant à un supplice sans terme des êtres formés pour une félicité sans bornes. Klopstock exécuta d'une manière heureuse l'entreprise que Milton avait tenté dans l'hiver de son existence<sup>1</sup>. Si l'épopée réclame un sujet intéressant, en est-il pour le dévot comme pour le philosophe de plus propre à frapper que l'événement qui fit naître le christianisme? Le premier voit le ciel offrant un généreux pardon à la terre, la divinité se chargeant des iniquités de l'homme, le juste par excellence s'immolant pour des coupables, une doctrine pure triomphant d'un culte séducteur; les dieux créés par le génie des poëtes, les autels élevés par la politique des législateurs, conservés par les penchans voluptueux, se brisant, se ren-

<sup>1</sup> Le Paradis reconquis.



versant à la voix de quelques hommes sans doctrine et sans puissance ; la nature vaincue , les souffrances préférées aux plaisirs , l'humiliation à la gloire , la pauvreté aux richesses , et l'avenir , délire de toutes les pensées et de toutes les affections , anéantissant tous les désirs , toutes les affections du présent. Le philosophe y voit des institutions d'un ordre , d'un caractère tout-à-fait nouveau ; une morale fondée sur les idées religieuses , auxquelles la morale des anciens était absolument étrangère ; les petits , protégés et consolés dans l'abjection ; les puissans du siècle , arrêtés dans les excès du pouvoir , ou punis , par le remords , du succès d'heureux attentats ; la conscience veillant en faveur de l'innocence , de la pudeur ; se faisant des crimes , des actes justifiés sous d'autres cultes par l'exemple des héros et des dieux ; en un mot , une religion qui , mieux entendue et mieux suivie , serait le bonheur du genre humain , et qui , malgré ses faux inter-



prêtes et le peu de lumières de la plupart de ses disciples , a produit plus de biens réels que les législations les plus savantes.

On est frappé , en lisant Klopstock , de la manière dont il a traité un sujet , dont la dignité excluait tout ornement profane. La prière de Jésus au jardin des Olives ; le caractère des douze apôtres ; les traits neufs sous lesquels il représente les anges et les démons , placent la *Messiede* parmi les productions de génie. La lettre que nous traduisons ne peut qu'ajouter à l'estime qu'inspire l'auteur.

« Vous souhaitez connaître, Monsieur, tout ce qui concerne votre amie de Hambourg ; je vous satisferai , et ne vous parlerai de rien autre chose que de moi-même. Mon amour est ce qui m'intéresse le plus , je ne vous parlerai que de mon amour.

« Dans une nuit , dans une bien heureuse nuit , j'ai lu la *Messiede* de mon époux ; j'en fus extrêmement attendrie.



Je demandai le lendemain à toutes mes amies quel était l'auteur de ce poëme, et ce fut la première fois que j'entendis prononcer le nom de Klopstock. J'en devins tout à coup réellement amoureuse ; toutes mes pensées , tous mes vœux ne s'arrêtaient que sur lui , sur-tout d'après le tableau qu'un de ses amis me fit de son caractère. Je ne concevais point l'espérance de le voir , quand j'appris tout à coup qu'il passait par Hambourg. Je me hâtai d'écrire au même ami , pour me procurer les moyens de jouir quelques instans de la présence de l'auteur de la *Messiad*e. Il lui dit qu'une jeune fille de Hambourg souhaitait le voir , et pour toute recommandation il lui fit lire quelques lettres où je critiquais fortement certains vers de son poëme. Klopstock parut, et j'avouerai que malgré le tableau que mon imagination s'était formée de sa personne, je ne m'attendais guère à trouver un jeune homme aussi aimable. Cette agréable



surprise produisit son effet. Après avoir été deux heures avec lui, je fus contrainte de passer la soirée dans un cercle où je ne sus qu'elle contenance tenir. Je ne pouvais parler, ni jouer ; je ne parlais qu'à Klopstock , je ne voyais que lui. Je le revis le lendemain et le jour suivant , et nous devînmes sérieusement bons amis. Il nous quitta le quatrième. Ah ! quelle heure terrible que celle de son départ ! Il m'écrivit ; notre correspondance devint très-active. Je prenais sincèrement mon amour pour de l'amitié ; je ne parlais à mes amies d'autre chose que de Klopstock ; je leur montrais mes lettres. Elles me raillaient et me disaient que j'étais amoureuse. Je répondais à leurs railleries , qu'il fallait qu'elles connussent bien peu l'amitié pour croire qu'elle ne pût point exister entre un homme et une femme.

Cette correspondance se soutint huit mois , pendant lesquels mes confidentes s'aperçurent que mes lettres et celles de



mon ami devenaient de plus en plus tendres. Je l'apercevais aussi , mais je ne voulais pas le croire. Enfin Klopstock déclara positivement qu'il m'aimait : je me fâchai de cet aveu , et lui répondis que le sentiment que j'éprouvais pour lui n'était point le même ; que nous nous étions vus trop peu pour éprouver de l'amour , comme s'il fallait plus de temps pour faire naître l'amour que l'amitié. C'était ma pensée , et elle subsista jusqu'au moment où Klopstock revint à Hambourg. Il y avait un an que nous nous étions vus pour la première fois , et nous nous aimions ; nous ne nous faisons plus illusion sur nos sentimens. J'avouai à Klopstock que je l'aimais. Nous fûmes obligés de nous séparer encore pour deux ans. Ma mère ne voulait point que j'épousasse un étranger. Je pouvais l'épouser sans son consentement. La mort de mon père rendait ma fortune indépendante ; mais cette idée me faisait horreur , et je remercie le



ciel d'avoir rendu mes supplications efficaces. Elle connut Klopstock ; elle l'aima comme un fils , et rendit grâces à Dieu de n'avoir point persisté dans son refus. Nous nous mariâmes , et je devins la plus heureuse femme du monde. Il y a bientôt quatre ans que mon bonheur dure.

« Si vous connaissiez mon époux, vous ne vous étonneriez point de mon enthousiasme. Si vous connaissez son poëme , je vous le peindrai brièvement , en disant qu'il est , sous tous les rapports , un vrai poëte , ce que je puis dire avec toute la modestie d'une femme. Je ne puis parler de mon mari sans ravissement. Heureuse comme épouse , comme fille , comme sœur , comme amie , ah ! combien je suis riche ! Vous vouliez que je vous parlasse de moi , je crains d'en avoir trop dit ; vous voyez combien la matière m'intéresse ».

---



MÉLANGES

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE

DE RICHARDSON.

---

LETTRE DE SMITH LOFTUS.

Nous avons cru que ce passage sur l'Irlande pourrait intéresser dans les circonstances actuelles.

« Depuis plusieurs années, dit l'auteur, l'esprit d'irréligion s'accroît parmi le peuple de ce pays, et la plus criminelle indifférence se manifeste dans toutes les classes. Notre clergé a, sous ce rapport, beaucoup de reproches à se faire, et le zèle des papistes accuse notre négligence. La religion protestante perd chaque jour de sa splendeur, et le culte ennemi s'enrichit de nos dépouilles; il faut bien enfin que l'instruction vienne



à son secours. En n'examinant que ma seule paroisse, j'y trouve une foule de familles entièrement perverties ; et ce qui m'afflige cruellement, c'est de voir que la plupart le soient sans aucun espoir de retour à la vertu. Cet état déplorable de la foi m'a suggéré l'idée du livre que vous envoie mon épouse.

« La métropole nous traite souvent très-mal, et toujours à son détriment ; et c'est par une suite de sa conduite impolitique envers nous, que la France la rivalise dans le commerce des laines. Le peuple de ce pays est en général fort, robuste ; la dureté de la vie qu'il mène le rend capable de supporter les fatigues militaires avec plus de constance que ses voisins, les Anglais, que la mollesse, le goût du plaisir énerve, abâtardit. Si le gouvernement nous traitait avec moins de barbarie, il ne trouverait nulle part de citoyens plus fidèles.

« Les affaires publiques nous donnent quelques espérances mêlées de crainte.



La dernière expédition contre la France , et notre conduite dans le nord de l'Amérique , prouvent l'incapacité de nos généraux de mer et de terre , et présage la ruine de notre pays.

« La politique ne m'éloigne point de mon objet. Nos ennemis ne peuvent espérer de triompher que d'après notre dépravation ; notre peuple , dépourvu de ministres religieux zélés , ressemble à des troupeaux sans pasteurs. C'est tomber dans une grande erreur que de regarder les catholiques romains comme des sujets fidèles , ennemis de notre foi ; ils le sont de nos établissemens politiques et civils , et sont en un mot de vrais jacobites. Ne pourrions-nous point , par des mesures que le christianisme justifie , faire de ces braves Irlandais de bons protestans et de vrais patriotes ?

« Que la métropole soit sage , et combien notre esprit public s'étendra ! Que votre remarque est juste , lorsque vous attribuez à la conduite impolitique de



nos ministres d'état les succès de nos rivaux!

« Peut-on espérer que la prochaine session du parlement nous procurera quelque chose de salutaire? Loin de mon cœur toute réflexion qui paraîtrait dictée par la haine ; mais je voudrais que l'état des choses me permît de concevoir quelque espérance ».

Ce passage est remarquable par un caractère de zèle patriotique et d'intolérance. Ce M. Loftus a l'enthousiasme d'un apôtre ; mais il n'a point le génie d'un politique. L'Irlande n'est point malheureuse, n'est point corrompue, parce qu'il y a des papistes, mais parce que l'Angleterre traite ces derniers en Ilotes et tient le pays en province conquise ; parce quelle laisse subsister d'impurs rameaux de l'arbre féodal, et que les habitans des campagnes y sont exposés aux malheurs que Goldsmith déplore d'une manière si pathétique dans son *Hameau*



*abandonné*<sup>1</sup>. Le célèbre docteur Swift se constitua le protecteur des Irlandais ; il les défendit avec la chaleur de l'humanité et le courage d'un tribun. Cette partie de sa conduite politique efface les fautes de sa vie privée. Nous trouvons, dans cette correspondance, quelques traits sur cet homme illustre et singulier, qui pourront piquer l'attention.

« Je pense réellement, dit Richardson, que milord Orreri, dans sa *Vie de Swift*, s'est proposé d'être impartial. Je n'ai aucune estime pour cette complaisante amitié, qui jète un voile sur les fautes d'un personnage célèbre ; et rien ne m'offre de preuve plus frappante de l'autorité irrécusable des Ecritures, que les vies de David, de Salomon et des

<sup>1</sup> Ce qui doit paraître surprenant, c'est que l'esprit d'intolérance que respire cette lettre ait dirigé jusqu'ici la conduite du gouvernement anglais envers l'Irlande, et que les représentations des vrais politiques n'aient pu triompher de cette bigoterie, qui assimile le chef de l'église anglicane au pontife de Rome.



autres héros , présentés avec le mélange de leurs vertus et de leurs vices. Lord Orreri dit de belles et grandes choses de Swift ; les mauvaises étaient déjà connues en grande partie. S'il avait affaibli les unes , il n'eût inspiré aucune confiance pour les autres. Il s'est trompé néanmoins sur quelques faits : il assure , par exemple , que Swift n'acquit de l'instruction que très-tard ; et il m'a été garanti , par le fils d'un illustre théologien , d'un prélat distingué , qu'il fit des progrès très-rapides à l'université de Dublin ; qu'il surpassait tous ses condisciples ; mais qu'il était d'un caractère si turbulent , si intraitable , qu'on lui avait donné le surnom de Titan , *terrae filius*. On proposa de l'expulser d'un établissement dont il dérangeait l'harmonie , dont il outrageait les chefs. Après qu'il eut reçu son *decessit* , il fut admis , avec ses degrés , dans l'université d'Oxford.

« Je ne pense pas que milord Orreri vécut avec le docteur Swift dans une



grande intimité ; cependant , comme homme de qualité , et comme fils d'un seigneur qui s'était rendu odieux aux ministres , il pouvait avoir de l'estime pour un écrivain qui s'était constitué le défenseur de son pays , et pouvait se faire honneur d'un attachement qu'il n'éprouvait peut-être point.

« M. Temple , neveu de sir Williams Temple , et frère de lord Palmerston , qui mourut dernièrement à Bath , et qui m'honorait de son amitié , m'a dit que sir Williams avait pris Swift en qualité de lecteur et de secrétaire , et lui avait fait un traitement annuel de vingt livres sterling ; mais que rebuté par les vices de caractère de son protégé , il ne l'avait jamais admis à sa table ni à sa conversation. L'on s'aperçoit facilement , en lisant les écrits du doyen , de cet esprit satirique , de cette arrogance , de cette morosité qui le rendaient insupportable à ses inférieurs , à ses égaux , et odieux à ses supérieurs. Sir Williams Temple était



un homme de l'esprit le plus juste ; il eût pardonné aisément le défaut d'usage du grand monde à un jeune homme sorti d'une classe obscure. Ces deux personnages faisaient un singulier contraste ; le docteur était le plus brusque des hommes, et sir Williams était le plus affable et le plus poli des Anglais.

Je n'ai point trouvé le lord Orreri trop sévère dans le récit du mariage de Swift, et celui de sa conduite envers une digne et respectable femme. J'avais appris, non d'une personne injuste et passionnée, mais d'une dame qui mérite la plus haute confiance, que ces traits odieux, à la charge de Swift, n'étaient point des imputations gratuites, mais des faits réels ; ainsi le biographe ne mérite point le reproche qu'on lui a fait, d'avoir outragé les lois du christianisme en exhumant, pour le flétrir, le cadavre d'un ami mort. J'ai entendu raconter, il y a vingt ans, par un gentilhomme qui vit encore, chez lequel Vanessa demeu-



rait en Angleterre , des procédés du doyen envers sa malheureuse femme, qui nuisent bien plus à sa réputation que tout ce que dit son historien. On ne reconnaissait plus en elle, me dit le premier, la charmante créature qui avait suivi en Irlande son intraitable amant. Vous pouvez juger, par les charmantes petites pièces, intitulées *Vanessa et Cadenus*, combien il a pris de soin pour couvrir d'un voile cette partie odieuse de sa vie. Je me souviens d'avoir vu une petite collection de lettres et d'opuscules poétiques que Vanessa, de l'aveu du libraire, publia pour se venger de la perfidie de son époux ».

Lady Braidshaig répond à ce passage : « Je suis enchantée que vous jugiez aussi favorablement de milord Orreri ; et d'après votre lettre, je me sens toute disposée pour lui. La seule question qui reste à décider, c'est de savoir s'il était obligé de raconter les fautes de celui dont il faisait l'histoire. Ses adversaires



assurent que non ; mais comment juger les hommes célèbres ; comment apprécier leur caractère , si nous ignorons les choses qui peuvent mieux nous les faire connaître ? Quel autre qu'un ami sans faiblesse , peut nous montrer un grand personnage avec les traits qui l'honorent et les taches qui en obscurcissent l'éclat ? Offrir sans déguisement ceux qui sont nés pour l'honneur du genre humain , c'est un acte de bienveillance publique devant lequel toute considération particulière doit céder ».

Ce passage d'une lettre de lady Braidshaig , l'une des principales correspondantes de Richardson , donne l'idée d'un esprit juste et étendu. Nous allons traduire quelques fragmens d'une autre , sur une question de jurisprudence , qui s'appliquait fortement à la morale et à laquelle une de celles de Richardson avait donné lieu.

« Madame , lui écrivait-il , la femme que vous vous plaisez à décrire ; la femme



bonne et sensible qui n'a jamais eu l'intention d'offenser un mari honnête, n'est pas celle que j'ai maintenant en vue.

« Nos lois permettent au mari d'infliger à sa femme une correction modérée; elles la traitent comme un enfant. Je viens d'assister à une cause singulière, dans la chambre des lords, contre sir Clevemore et son épouse qui, indignée de ses mauvais traitemens, l'avait appelé en justice. J'ai entendu des débats réellement édifiants, où figuraient le lord chancelier, l'avocat général, le solliciteur général. Le premier attaqua fortement sir Clevemore, relativement à sa conduite envers son épouse. Le dernier le justifia par la loi anglaise que nous venons de citer. L'auditoire était rempli de femmes; la plupart d'entr'elles se chatouillaient les épaules comme si elles avaient ressenti la correction; d'autres se couvraient de leurs éventails, et semblaient se dire : Voilà une charmante doctrine, mesdames; en rentrant chez



vous, songez à vous prosterner devant vos empereurs et vos maîtres.

« Votre seigneurie dirigera contre moi ce passage de saint Jean, dans sa première épître : « L'amour est exempt de toute crainte ; car l'amour parfait ne peut compatir avec elle ; la crainte est un tourment, et celui qui l'éprouve ne connaît point l'amour dans sa perfection.

« Je vous dirai, madame, que cet amour et cette crainte, comme vous le voyez dans le texte sacré, n'ont point de rapport avec l'amour et la crainte de créatures terrestres, d'un mari et d'une femme, mais avec les sentimens que Dieu doit nous inspirer.

« Mais un autre apôtre, également animé par l'esprit divin, dit, en parlant des devoirs des femmes envers leurs maris : Épouses, soyez soumises à vos époux ; si vous n'obéissez point à ce précepte, ce précepte vous condamnera. — Que répondrez-vous, madame, à ces mots si expressifs ?



« Un esprit calme, tranquille, est regardé comme le principal ornement d'une femme, dit l'apôtre. Dans les temps anciens, les saintes femmes qui mettaient leur confiance en Dieu, s'honoraient par la soumission sans bornes qu'elles témoignaient à leurs époux. Sara obéit à Abraham, et l'appèle son seigneur. Cette crainte d'ailleurs, madame, est décrite comme se confondant avec l'amour ; c'est une crainte douce, familière qu'un sourire dissipe, et non celle qui confond, qui terrifie. . . . .

. . . . .  
 . . . . .

« La poligamie est un système que je suis bien loin d'approuver de nos jours ; mais elle fut fondée sur cette première loi de la nature , *croissez et multipliez* . La loi de Dieu ne le prohibe point ; et dans tout l'Ancien Testament, nous le voyons mettre en pratique ».

Les objections, les réponses de lady Braidshaig à ces divers passages, nous



ont paru faits pour piquer la curiosité. Elle défendait les droits de son sexe, qui ne devaient point avoir Richardson pour adversaire. C'était de sa part, non-seulement de l'injustice, mais encore de l'ingratitude.

« La loi anglaise, dit-elle, qui permet à l'époux d'user d'une correction modérée envers son épouse, peut s'étendre plus ou moins, et présenter diverses interpellations, suivant le caractère des individus. Des femmes peuvent trouver des correcteurs qui auraient besoin eux-mêmes d'être corrigés. Femmes, soyez soumises à vos maris ! Voilà, sans doute, la réponse aux plaintes qu'elles peuvent former. J'avoue que l'humilité est pour notre sexe le meilleur moyen de bonheur, bien qu'il se trouve des maris qui seraient plus traitables envers des femmes fières et arrogantes, qu'envers de douces et timides compagnes ; mais les lois sévères ont été faites par les hommes pour justifier leur tyrannie.



« Quelle que soit notre vénération pour les patriarches, s'ils se sont mis dans la tête d'être des tyrans, sont-ce des exemples à imiter ? Si nous connaissions toutes les particularités de leur vie domestique, nous ne trouverions point les excellentes femmes que vous admirez. Sara appelle Abraham son mari et son maître. Je pense qu'elle était obéissante, soumise ; mais les livres saints ne nous apprennent point si cette conduite passive était l'effet de l'empire ou l'ouvrage de la volonté.

« Vous n'avez point ajouté l'exemple de Rébecca, qui obéit à son seigneur mourant ; car je ne doute point qu'elle ne l'appelât ainsi <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Lady Braidshaig n'a point tout-à-fait le même esprit de vénération pour les épouses des patriarches. Ces femmes n'étaient point toujours des modèles de bonté. J'aime Sara, préparant un ample dîner à des anges qu'elle prend pour de simples voyageurs : l'hospitalité est une très-belle vertu. La permission qu'elle laisse à son époux de sup-



« Je pense que les femmes de nos jours, bien que les mœurs soient différentes, ne valent pas moins que celles des patriarches. Vous pensez autrement; vous me direz que les femmes dans tous les temps ont été méchantes. Je répondrai que les maris de tous les siècles ont été d'horribles tyrans; je ne ferai point d'argumens, mais j'exposerai mon opinion.

pléer à sa stérilité par son commerce avec son esclave, pouvait être louable dans les mœurs patriarcales, vu le besoin de multiplier; mais la cruauté de Sara, devenue féconde, envers Agar, est horrible dans tous les temps et dans tous les pays. Elle fait d'Abraham, qui la souffre, un très-mauvais père. S. Paul ne justifie point cet acte, en présentant l'expulsion de l'esclave comme un emblème de la réprobation des Gentils. Quant à Rebecca, il serait difficile d'admirer sa bonne foi dans le stratagème qu'elle emploie pour tromper la volonté de son vénéré seigneur et époux. Une bénédiction extorquée fut d'ailleurs très-profitable à Jacob, puisqu'il obtint un héritage pour un plat de lentilles, et devint, ce qui vaut mieux encore, le père d'un surintendant des finances et d'un accapareur de grains.



« Je reviens à mon texte : Le parfait amour exclut la crainte ; si nous aimons réellement, nous ne pouvons redouter l'objet de notre affection. Mais vous dites que dans l'Ecriture le mot d'*amour* est synonyme à celui de *crainte*. Certainement, ce ne peut être cette crainte abjecte que le texte appelle un *tourment*. Je ne me trompe point sur le sens du texte, et je sais combien l'amour qui nous captive est au-dessous de l'amour divin ; mais je ne pense pas qu'il faille avilir cette affection qui, épurée par l'innocence de l'ame, peut imiter cet amour autant qu'il est permis aux mortels de se rapprocher de la divinité. La tendresse qui unit deux cœurs, deux esprits, deux volontés ; ce parfait amour qui bannit toute défiance et toute crainte, se rapproche aussi fortement qu'il est possible de l'amour divin.

« Vous paraissez justifier la polygamie ; mais le premier exemple, dans le paradis terrestre ; mais cette première



union, commandée par Dieu même, déposent contre votre commandement, *croissez, multipliez*, auquel vous donnez un sens si étendu. Si la polygamie entraît dans les vues de la providence, l'Eternel eût clairement manifesté sa volonté. Elle me semble répugner à la nature si fortement, qu'elle me paraît absolument proscrite par elle. Tant de raisons militent en ma faveur, que je ne saurais ni comment commencer, ni comment finir. Il est dans la nature qu'une femme désire être heureuse avec l'époux qu'elle aime. L'amour est le sentiment le plus pur, le plus délicat ; il est donc impossible qu'une épouse supporte de sang froid qu'on la rivalise dans des affections, dans une estime, dans une confiance, objets de sa noble ambition. Je ne pense point avoir plus de jalousie que n'en autorise le véritable amour ; mais la mort me soustrairait à la douleur de me voir supplantée dans le cœur de celui que j'aime ; et si j'étais homme, je suis



persuadée que je mépriserais une femme qui n'exigerait point un amour sans réserve ; et, d'après mon opinion, aucun homme ne peut être heureux sous l'influence de la polygamie, où les jalousies, les tracasseries, les intrigues, les fureurs sont inévitables. Si l'homme est un tyran, il doit s'attendre à trouver des Roxanes et des Satiras. Je pense que les lois de notre pays sont conformes aux préceptes divins et à l'impulsion de la nature ».

Cette discussion nous a paru piquante. Il est singulier que Richardson, qui avait tant à se louer des femmes, voulût les soumettre au despotisme des maris. Ses argumens, ses applications de l'Ecriture n'ont rien de bien convaincant. Il est étrange de voir un homme aussi pur dans ses écrits et dans sa conduite, pencher pour la polygamie. Les argumens de lady Braidshaig contre les autorités qu'il emploie, sont d'un bon esprit, d'une ame sensible ; il appartient ce-



pendant aux hommes de défendre la cause d'un sexe aussi intéressant par le charme qu'il répand sur notre existence, que par les fardeaux dont nos institutions l'accablent. Les femmes traînent souvent la chaîne des esclaves dans les pays où l'on affecte de les traiter en souveraines ; et les hommes ont l'art cruel de leur faire expier les fautes qu'ils leur font commettre. Si on les considère comme des êtres faibles ; si l'on attribue la supériorité à l'homme , pourquoi nos lois ont-elles accordé si peu de protection à la créature qui en a le plus de besoin ? Faut-il armer les Hercules et les Nessus , et laisser les Ioles et les Déjanires sans défense ? Aux yeux de l'être moral et sensible, la femme est touchante par ses faiblesses comme par ses vertus. Jeune, sa beauté subjugue nos sens, enchante notre imagination, épanouit notre cœur : dans l'âge mûr, elle règle nos passions et nous rappelle souvent à notre dignité. Ses dérèglements



nous accusent, et nos vertus sont presque toujours son ouvrage.

Nous nous permettrons d'ajouter encore à l'éloquente réponse de lady Braidshaig, un morceau sur la polygamie, tiré d'un ouvrage sur le Génie et les Effets de l'Islamisme, que nous ferons paraître dans peu de temps.

« Contraire au développement des esprits, à la création de toutes les idées nobles, de tous les sentimens généreux, le mahométisme est-il du moins favorable à la félicité domestique, à cette morale privée, à ces vertus sans éclat, qui compensent quelquefois une partie des maux que fait le despotisme ? La polygamie produit-elle des effets qui l'excusent ? Elle dégrade un sexe et consacre la tyrannie de l'autre ; elle ne laisse aucun frein aux caprices voluptueux, aux fureurs jalouses de l'homme, et ne met aucune borne à la servitude de la femme ; elle détruit les illusions les plus ravissantes ; elle dépouille l'amour de cet



idéal, sans lequel il se matérialise et se dégrade. La femme ne se donne plus; elle se vend, elle s'achète; son cœur n'a plus de volonté, sa voix n'a plus d'empire, ses regards de dédain, ou ses cris de désespoir sont privés d'éloquence. Flattée, honorée un jour, son trône se renverse le lendemain. Veut-elle conserver de l'ascendant, il faut que la ruse, le fer, le poison trahisse ou perde ses rivales. Pour elle, la maternité n'a plus d'attraits. De quel œil est-elle considérée par ses fils? Ils ne voient en elle que l'esclave abjecte de leur père; ainsi le mépris de ses enfans comble son ignominie. Pour se convaincre qu'elle sera fidèle, on lui ôte tout moyen d'être coupable. On prive des hommes des moyens d'être heureux, pour s'assurer que des femmes seront constamment malheureuses. C'est dans l'Orient que la jalousie emploie les plus odieuses précautions; c'est là que le soupçon vient accompagné du crime, et que l'amour, sans créer de véritable



jouissance, commande tous les attentats. Dans l'Occident, au contraire, la femme naît pour être la compagne assidue, la tendre amie, la puissante consolatrice de l'homme; pour entrer avec lui en partage de biens et de maux, de plaisirs et de souffrances. L'idée de l'hymen embellit et charme le printemps de notre vie; elle épure, elle sanctifie l'amour en le liant à tous les sentimens moraux, à toutes les destinées du genre humain. Les agrémens, la douceur, l'esprit délicat de la femme compensent sa faiblesse physique; elle nous attendrit par ses douleurs; elle nous commande par ses plaintes; elle répand encore de doux rayons sur le soir de notre existence, après en avoir embelli les heureux jours. Sa liberté fait sa gloire et crée ses vertus; ce n'est point une victime que livre la tyrannie, c'est un cœur que l'amour donne; ce n'est point une esclave qui franchit le seuil d'un despote, c'est une amante qui s'avance aux pieds des au-



tels, entourée de cette inviolable garantie que lui donnent l'amour et la sainte autorité des lois divines et humaines. Sa fécondité devient la source de ses plaisirs, lui crée, dans ses enfans, de tendres protecteurs et de respectueux amis : bons, elle partage la gloire qui s'attache à leurs bienfaits ; illustres, leur réputation devient sa gloire.

Dans tous les pays où les femmes sont les objets d'un légitime hommage, leur ame s'agrandit, leur esprit s'élève ; elles s'associent aux grandes passions des hommes ; à leurs infortunes et à leurs prospérités ; elles soutiennent leur constance ; elles périssent avec eux. A Sparte, elles se vantent d'avoir sur les hommes un empire supérieur à celui des autres femmes, parce qu'elles sont les seules qui mettent des hommes au monde. A Rome, de vertueuses citoyennes honorent les beaux jours de la république. Le courage inflexible et les illustres infortunes des Gracques sont l'ouvrage de Cornélie.



Sous le triumvirat , elles bravent la mort pour sauver leurs proches , leurs époux ; ou la captivité pour les suivre.<sup>1</sup> N'avons-nous pas vu , dans nos temps modernes , des héroïnes défendre les empires , remplacer le sceptre entre des mains débiles et le raffermir ? Avec la polygamie de l'Orient , les femmes conservent les passions , les artifices qui peuvent les rendre nuisibles ; avec les mœurs et les lois de l'Occident , elles acquièrent les vertus qui font les ornemens du monde , les charmes de l'existence , les divinités du sanctuaire domestique.

<sup>1</sup> *Comitatae, profugos, liberos matres; secutae maritos in exilia conjuges, propinquae audentes, constantes generi.* TACITE.

---



---

ODE

SUR LA MORT DE CLARISSE;

Traduction libre de l'allemand, du major Holharst.

---

**O** FLEUR transplantée des parterres de l'Eden, pourquoi de pâles ombres t'ont-elles si promptement environnée? Qui a pu te ravir ton céleste éclat?

Les zéphyr, dont le souffle aimable chérit et caresse la terre, n'avaient point pour toi une haleine assez délicate; un orage s'élève et te renverse de la tige dont tu faisais l'ornement.

Aimable fleur! tu restes encore belle après ta mort; tu fais couler des larmes d'admiration.

Combien Clarisse était charmante lorsqu'elle vivait; que ses modestes appas



devaient inspirer de tendresse et de vénération ! Frappée du sommeil de la mort, un doux coloris, image de la paix, pare encore ses joues.

Son ame s'est maintenant réunie aux esprits célestes, et les esprits célestes l'ont reçue avec des transports d'affection et de joie.

L'Olympe, dans toute son étendue, retentit des hymnes d'alégresse et des hommages qu'inspire sa nouvelle habitante.

Viens te joindre à moi, chère Caroline ; que le jour de la mort de cette héroïne de la vertu soit pour nous celui d'une solennité funèbre ; élevons des cyprès autour du mausolée que nous lui consacrons, et vénère comme une sœur celle dont tu as les vertus, mais dont tu ne connus pas les infortunes.

---



---

ODE

A M. HIGMORE,

SUR LE PORTRAIT DE RICHARDSON.

---

O INGÉNIEUX et sensible Higmore ,  
comment ton art a-t-il pu rendre , avec  
autant de vérité , l'expression du cœur le  
plus pur qu'ait formé le ciel ! Tes fidèles  
et brillantes couleurs feront voir aux âges  
futurs l'image de ton illustre ami , orné  
de toutes ses vertus.

Ton pinceau nous retrace les traits de  
sa physionomie pleine de candeur ; ses  
yeux respirent le génie et l'humanité , le  
calme perpétuel de son ame auguste et  
sublime.

Où retrouverons-nous ailleurs son zèle  
infatigable pour le bien , son ardente phi-



l'antropie? Peins, si tu le peux, la pitié que lui inspire le pauvre qu'il soulage, les larmes de la compassion qu'il mêle à celles de la reconnaissance que sa générosité fait répandre; peins la veuve abandonnée, qui retrouve un appui, l'orphelin qui croit revoir un père, élevant leurs prières au ciel comme l'encens des sacrifices; peins-nous la rosée céleste tombant sur cette tête, objet de tant de vœux et de tant de respectables affections.

Telle est la magie de ta main puissante, que nous nous imaginons être prêts d'entendre couler de ses lèvres ces paroles éloquentes qui commandent à la joie de naître, à la douleur de se faire entendre, aux pleurs de tomber; nos oreilles s'ouvrent, croyant que les préceptes d'une morale sublime vont s'échapper d'une bouche divine.

Nous voyons, nous admirons, et nous ne pouvons comprendre comment ton art a pu rendre cette sagesse, ce génie,



cette intelligence, merveilles de la création , dévoiler les pensées les plus secrètes et ouvrir les trésors de l'ame ! O Hignmore ! tu as égalé Appèle et Raphaël ; tu as peint les traits et les ouvrages de ton ami , et tu les as confiés à l'admiration des siècles !

La postérité connaîtra l'objet de nos hommages ; elle partagera nos plaisirs : la mort frappera le peintre et le héros ; mais leurs productions vivront dans l'éternité.

---



ODE A LA GUERRE.

---

O PAIX ! ô heureuse Paix ! quelles sont les terribles alarmes qui troublent le Midi ! L'ambitieux, avide de pouvoir, invoque la guerre ; avide de sang, le matelot breton, qui soupire après les périls, entonne d'avance l'hymne des combats.

O terre chérie ! tu vas gémir sur la perte de tes charmes ! Forêts antiques, grottes enchantées, vous allez perdre vos ornemens ; le chêne robuste, le pin des montagnes se revêtent de nouvelles formes ; des ailes rapides leur donnent

1 Cette ode, du docteur Young, qui se trouve dans la correspondance de Richardson, est aussi peu connue en France que les autres que nous venons de traduire. On y trouve l'imagination du grand poëte ; mais des métaphores outrées que nous traduisons fidèlement par respect pour ce grand écrivain : que ne nous est-il possible de rendre cette ode en langue poétique !



un vol hardi ; ils courent au travers des orages, ils glissent sur les rochers, ils dansent sur les vagues écumantes.

Le laboureur gémit; d'affreux présages le menacent. Des monstres d'une taille énorme, d'un aspect affreux, s'offrent sur la surface des fleuves, et une flamme brillante sort de leur onde agitée.

L'Océan va retentir sous les coups d'un tonnerre, que des mains impies, qu'un art funeste firent sortir des entrailles de la terre. Ce tonnerre va servir la cupidité, la fureur. Ce ne sera plus l'Eternel qui lancera la foudre pour effrayer l'homme coupable, mais l'homme qui jettera des torrens de flammes pour exterminer son semblable.

Le ravage, la destruction teignent les ondes de l'Océan, obscurcissent l'éclat du ciel; il n'est plus de beaux jours pour l'homme; il n'en est plus même pour les anges, s'ils sont sensibles à nos misères.

Le crime fait alliance avec le crime,



la fureur avec la mort, et les êtres inanimés conjurent, pour les servir, avec les êtres sensibles; le mât du vaisseau tombe sur celui qu'épargna le fer meurtrier.

Les lauriers ombragent les campagnes jonchées de cadavres; des lauriers entourent l'Océan ensanglanté; par-tout l'incendie s'étend; la mer est sillonnée par les flammes et le continent est en feu.

Combien nos guerres modernes l'emportent en appareil de terreur sur les guerres anciennes! Les chars entourés de faux meurtrières; les éléphants chargés de forteresses ambulantes; les béliers qui lançaient des masses de pierres, causaient-ils le même effroi que le tonnerre, que les pluies de salpêtre que nous faisons les ministres de nos fureurs?

Ces flammes, ce tonnerre, ces nuages, cette mer de sang, cette atmosphère troublée par le bruit des armes, sont,



pour la courageuse Albion, des moyens  
de grandeur et de victoire; l'humanité  
s'en afflige, et l'orgueil de ses enfans  
belliqueux s'en réjouit.

FIN.



une mère sensible ne peut-elle pas donner à une fille tendre et courageuse la force de venir à sa rencontre, et même l'apparence extérieure de la santé? Quelque bon cœur qu'on ait, on ne croit guère aux prodiges de sentiment en ceux qu'on n'aime pas.)

Madame du Maine a pensé mourir au moment où elle a été arrêtée. Elle étoit dans une circonstance critique; le saisissement et la colère ont produit en elle une révolution, dont elle a failli étouffer; mais les symptômes alarmans ont cessé au bout de quelque temps; tout a repris son cours naturel.

Mon fils rend la liberté à madame du Maine, parce qu'elle lui a confié tout le projet certain, et qu'elle en a mis tous les articles par écrit.

Madame du Maine ayant tout avoué, mon fils la fait revenir à Sceaux; et comme dans sa confession elle déclare avoir tout fait sans la participation de son mari, et ne s'être servie que du nom de ce mari, on fait aussi revenir le duc du Maine dans sa maison de Clagny, près de Versailles.







Barbault, Anna Letitia,

Vie de Samuel Richardson

Paris 1808

Biogr. 968

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10066192-7